

Université de Montréal

« Jeunes et travail: quel rapport ?  
Une étude des représentations sociales de diplômés du secteur professionnel »

par  
Sophie Huot

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maîtres ès sciences (M.Sc.)  
en sociologie

Août 2004

© Sophie Huot, 2004



HM

15

U54

2005

V.004

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
« Jeunes et travail: quel rapport ?  
Une étude des représentations sociales de diplômés du secteur professionnel »

présenté par  
Sophie Huot

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Jacques Hamel  
président-rapporteur

M. Paul Sabourin  
directeur de recherche

Mme Marianne Kempeneers  
membre du jury

## SOMMAIRE

Dans ce mémoire, nous posons la question de la centralité du travail alors que d'importants changements structurels dans le monde du travail se produisent. Tandis que certains prévoient une transformation majeure, d'autres croient plutôt que le travail est et demeurera l'activité centrale de la vie sociale. Nous nous attardons au rapport au travail et à l'emploi chez les jeunes diplômés du secteur professionnel. L'hypothèse émise est qu'il existe un décalage entre les représentations issues de leurs expériences de travail et la façon dont ils se représentent le travail de par leur origine sociale et leur formation. Ce décalage les oblige à se recomposer une continuité dans leur rapport au travail. Ainsi, la centralité du travail se manifeste différemment chez les répondants.

Nous avons interviewé quatre jeunes qui ont obtenu un diplôme d'études secondaires et un diplôme d'études professionnelles sur leur socialisation primaire, leurs expériences de travail et la façon dont ils se représentent le travail. Les jeunes rencontrés ont tous eu à composer avec des périodes en arrêt de travail causé par le chômage ou par une dépression. Nos entretiens à structure ouverte nous ont permis de créer un matériau propice à la mise au jour de la composition sociale de leur représentation du travail.

La description et l'analyse permettent de constater les similitudes et les différences selon les trajectoires sociales des répondants des représentations du travail. Si la transmission familiale du rapport au travail intervient dans la constitution d'une représentation du travail, c'est d'une façon complexe mettant en jeu les habiletés transmises, la perception des emplois des membres de la famille et de l'entourage. De même, la formation et la publicité scolaires contribuent de différentes façons à la représentation du travail des jeunes. Elles confortent chez certains une conception du travail en terme d'autoréalisation. Par ailleurs, le récit des expériences de travail démontre une rupture profonde avec cette conception du travail sur la base de considérations relatives aux relations et aux conditions de travail ainsi qu'à la performance en emploi.

Mots clés : Représentations sociales – Rapport au travail – Jeunes – Diplôme d'études professionnelles

## SUMMARY

In this master's thesis, we ask the question of work centralism when important structural changes are happening in the work world. When some predict a major transformation, others maintain that work is and will stay the main activity of social life. We are concentrating on the report with work of young professional graduates. Our hypothesis is that there is a discrepancy between their representation of the workplace based on their work experience and the one derived from their social status and work training. This discrepancy forces our young graduates to redefine their relationship with work. Though, the work centralism appears differently for our respondents.

We have thus interviewed on their primary socialization, their work experiences and the way they perceive work at different times in their life, four young adults having obtained their secondary school diploma as well as a professional study diploma. These youths we met have all had to deal with periods without work, due to either depression or unemployment. Our open structure interviews permitted the creation of an easily updated the social component of their work representation.

The description and the analysis allow identification of the similarities and differences in work representations, in accordance with social paths of respondents. Family values intervenes in the composition of a work representation, it is in a complex way involving transmitted abilities as well as the perception of the work of the family members and relatives. Furthermore, training and school advertising contribute in different ways to a youth's work representation. They reinforce in some of them the concept of work in terms of self-fulfilment. On the other hand, the description of work experiences show a sharp divergence with the work concept on the basis of considerations related to work relations, work conditions and job performance.

Key words: Social representations - Report with work - Youth - Professional studies diploma.

## TABLE DES MATIÈRES

Sommaire .....	i
Summary .....	ii
Table des matières .....	iii
Liste des figures .....	v
Liste des tableaux .....	vi
Remerciements .....	vii
<b>Introduction</b> .....	p.1
1. Lorsque le travail devient central.....	p.1
2. Deux réponses.....	p.5
<b>Chapitre 1 – Cadre théorique</b> .....	p.7
1. Le nouveau travailleur de l'économie de marché .....	p.8
2. Les transformations sociales de la révolution industrielle anglaise.....	p.9
3. La sociologie classique et la centralité du travail .....	p.11
4. Le renversement de l'organisation sociale et la nouvelle place du travail .....	p.13
5. La nouvelle transformation .....	p.18
5.1 Transformation des conditions de travail.....	p.19
5.2 Modification des pratiques de gestion.....	p.20
6. Que devient le travail ? .....	p.24
7. Synthèse du cadre théorique .....	p.27
<b>Chapitre 2 – Problématique théorique</b> .....	p.31
1. Jeunes et représentations sociales du travail.....	p.31
2. Le travail : activité centrale versus expressive.....	p.34
3. Une valeur centrale.....	p.37
4. Au-delà de la valeur exprimée ; les représentations sociales.....	p.39
5. Les temps sociaux .....	p.42
6. Synthèse théorique .....	p.44
<b>Chapitre 3 – Méthodologie</b> .....	p.46
1. L'analyse de contenu .....	p.47
2. Propriétés du matériau .....	p.49
2.1. Quelques notes sur la formation professionnelle .....	p.50
2.2. Identification des documents .....	p.53
2.3. Définition de la relation de communication .....	p.56
2.3.1. Pourquoi les entretiens .....	p.57
2.3.2. Schéma .....	p.59
2.3.3. Sujets dans le matériau .....	p.60
2.3.4. Qualification du niveau de langage et du type de vocabulaire .....	p.63
3. Objet opératoire (objet d'analyse).....	p.64

<b>Chapitre 4 – Description des contenus</b> .....	p.67
1. Les catégories propres à l'expérience .....	p.68
1.1. Transmission de l'entourage .....	p.68
1.1.1. L'emploi .....	p.68
1.1.2. L'expérience .....	p.73
1.1.3. La communication .....	p.75
1.1.4. Synthèse de la transmission de l'entourage .....	p.78
1.2. Transmission scolaire .....	p.79
1.2.1. L'éducation générale de niveau secondaire .....	p.79
1.2.2. La formation professionnelle .....	p.83
1.2.3. Synthèse de la transmission scolaire .....	p.90
1.3. Transmission par le marché du travail .....	p.91
1.3.1. Les tâches en emploi de l'interviewé .....	p.91
1.3.2. Les conditions en emploi .....	p.99
1.3.3. Les collègues de travail .....	p.102
1.3.4. Les amis .....	p.104
1.3.5. Synthèse de la transmission par le marché du travail .....	p.105
1.4. Transmission par les expériences de réinsertion professionnelle .....	p.105
1.4.1. Emploi-Québec .....	p.105
1.4.2. Aide psychologique .....	p.111
1.4.3. Synthèse de la transmission par les expériences de réinsertion professionnelle .....	p.112
1.4.4. Conclusion des catégories propres à l'expérience ...	p.113
2. La catégorie propre à leur conception .....	p.114
2.1. La valeur travail .....	p.114
2.2. Synthèse de la valeur travail .....	p.121
3. Conclusion de la description des contenus .....	p.121
<b>Chapitre 5 – Analyse des contenus</b> .....	p.122
1. Milieu social d'origine et travail .....	p.123
2. Milieu social d'origine et monde scolaire .....	p.125
3. Monde scolaire et travail .....	p.126
4. Expérience de réinsertion professionnelle et travail .....	p.129
5. Temps et travail .....	p.131
6. Alors, le travail est-il central ? .....	p.133
6.1. La trajectoire de Caroline .....	p.133
6.2. La trajectoire de Dominic .....	p.135
6.3. La trajectoire de Valérie .....	p.136
6.4. La trajectoire de Maude .....	p.138
7. Conclusion .....	p.139
<b>Conclusion générale</b> .....	p.140
<b>Bibliographie</b> .....	p.146
<b>Annexe – Schéma d'entretien</b> .....	viii

**LISTE DES FIGURES**

- Figure 1 : La relation d'entretien : un processus de communication comprenant plusieurs niveaux sociaux de communication ..... p.56
- Figure 2 : Lien entre les normes transmises par le milieu social d'origine et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles..... p.124
- Figure 3 : Lien entre les normes transmises par le milieu social d'origine et les normes en vigueur dans le monde scolaire ..... p.126
- Figure 4 : Lien entre les normes transmises par le monde scolaire et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles ..... p.128
- Figure 5 : Lien entre les normes transmises par les expériences de réinsertion professionnelle et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles ..... p.131

**LISTE DES TABLEAUX**

Tableau I : Résumé des quatre cas présentés selon différents critères .....	p.113
Tableau II : Présence de l'autoréalisation dans le travail chez les répondants .....	p.133

## REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire a été rendue possible grâce au soutien de plusieurs personnes, il est impossible de passer sous silence cette aide si précieuse.

Ainsi, je tiens d'abord à remercier Paul Sabourin pour l'inspiration ainsi que la grande patience et la compréhension dont il a fait preuve tout au long de la réalisation de ce mémoire. De plus, il m'aurait été impossible d'effectuer ce travail sans les interviewés qui ont accepté de prendre le temps de me rencontrer afin de raconter leur parcours, je les remercie grandement.

Une pensée également pour tous les membres de ma famille et particulièrement mes parents pour leur grande présence, leur écoute et leur réconfort de tous les instants. Je remercie aussi France, Anne et Hélène qui ont travaillé à la traduction du sommaire.

À Stéphane, mon grand complice, qui me permet de me dépasser à tous les jours.

Au département de sociologie qui m'a octroyé une bourse et ainsi, grandement facilité la fin de la rédaction de ce mémoire. Merci également, aux professeurs et membres du département de sociologie qui contribuent à rendre la vie universitaire plus intéressante.

Enfin, à mes employeurs des dernières années qui m'ont permis de poursuivre mes études tout en me laissant aménager mes horaires de façon à ne pas y nuire. Sans votre compréhension, je n'aurais pas pu y arriver.

Merci à tous !



## INTRODUCTION

Apanage des femmes et des esclaves chez les Grecs de l'Antiquité, le travail était l'objet de la sphère privée. L'homme libre ne travaillait pas, il n'avait pas de temps pour ces activités qui n'avaient rien d'un accomplissement. Les activités du citoyen se réalisaient dans la sphère publique, essentiellement par les occupations politiques, ce qui permettait la liberté et l'accomplissement tandis que le fait de travailler représentait l'asservissement.

Les modes de vie se modifient transformant du même coup l'organisation sociale et les principes qui la régissent. Les valeurs dominantes disparaissent, laissant place à de nouvelles conceptions. En effet, les façons d'entrevoir les différents aspects de la vie humaine sont distinctes voire même contradictoires d'une civilisation à l'autre et d'une époque à l'autre. Il suffit de penser à la façon avec laquelle les hommes se situent par rapport au travail:

« jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, le terme de travail désignait la peine des serfs et des journaliers qui produisaient soit des biens de consommation soit des services nécessaires à la vie exigeant d'être renouvelés, sans jamais laisser d'acquis. Les artisans pour leur part ne travaillaient pas, ils oeuvraient» (Gorz, 1988 : 28).

Plus tard, à l'époque où le système féodal était en place, les activités productrices étaient intégrées à l'organisation générale de la société au même titre que les autres activités. Même à l'époque du mercantilisme où la recherche de l'intérêt commercial était très présente, de fortes réglementations concernant les activités économiques existaient, ce qui empêchait le travail marchand de devenir un élément central de la vie des hommes.

### 1. LORSQUE LE TRAVAIL DEVIENT CENTRAL

Selon Polanyi (1983), ce n'est qu'au 18<sup>e</sup> siècle que le modèle de marché a pu se développer grâce à la commercialisation du travail, de la terre et de la monnaie. C'est à ce moment que le travail devint une marchandise, c'est-à-dire qu'il fut dissocié de l'homme pour se conclure dans le cadre d'un échange marchand. Dès lors, les premières

assises furent établies afin de faire du travail une activité qui assure plus que la survie et qui permet l'accumulation de richesses. L'idée contemporaine du travail n'est donc apparue qu'avec le capitalisme manufacturier (Gorz, 1988).

Le travail tel que nous le connaissons aujourd'hui, soit en tant que fondement de l'identité sociale, n'est apparu qu'au 18<sup>e</sup> siècle. Pour ce faire, la rationalité économique, inconnue jusqu'alors, dut se développer. Polanyi (1983) émet l'hypothèse que ce développement a été rendu possible grâce à la « loi des pauvres », thèse que nous présenterons au premier chapitre. Ce qui apparaît certain, c'est que le rapport au travail des êtres humains a beaucoup changé selon les époques et les sociétés.

Actuellement, le marché du travail domine actuellement la société québécoise. Bien qu'il soit bien ancré dans les mœurs, nous pouvons tout de même noter des changements. Une interrogation se pose alors d'elle-même. Serions-nous dans la période marquant la fin de la domination du travail, ce qui nous laisserait sans repère ou simplement dans une période d'ajustement qui nous mènera à un marché du travail plus fort?

Dans les différents changements qui s'opèrent présentement, nous pouvons noter une diversification des conditions. Transformations importantes dans la durée et l'intensité du travail se manifestent: les emplois permanents à temps plein, qui étaient la norme il y a encore deux décennies, se font plus rares. Maintenant, les contrats de travail sont souvent à durée déterminée alors que les horaires variables gagnent en popularité. Nous n'avons qu'à penser aux quarts de travail qui permettent aux entreprises de fonctionner 24 heures par jour, 7 jours par semaine produisant ainsi au maximum. Bref, ce qui il n'y a pas si longtemps était la norme, l'employé possédant un emploi syndiqué permanent du lundi au vendredi de 9h à 17h, est en voie de disparition. Ces transformations touchent plusieurs couches du salariat, mais les jeunes qui font leur entrée sur le marché du travail sont grandement affectés par ces nouvelles conditions de travail. Ceux-ci n'ont pas nécessairement été préparés à cette nouvelle réalité. En effet, leurs parents ont généralement connu la stabilité professionnelle alors que les apprentissages scolaires

transmis préparent à des types d'emploi relevant de ces normes. Pourtant, peu de jeunes arrivants sur le marché du travail auront la chance d'avoir un emploi permanent dès leur première expérience de travail. De fait, plusieurs jeunes obtiendront plutôt des emplois précaires caractérisés par des contrats à durée déterminée, des statuts d'intérim ou du temps partiel subi. Ces transformations dans les conditions de travail résultent de différents facteurs dont le développement de nouvelles formes de management et des nouvelles technologies.

Boltanski et Chiapello (1999) soutiennent que les dernières « modes » managériales ont conduit à d'importantes transformations dans le monde du travail. Celles-ci se manifestent, entre autre, par la sélection de plus en plus importante à l'embauche. De même, de nombreux salariés sont soumis à un travail plus intense pour un salaire qui est moindre ou équivalent, ce qui permet aux entreprises de faire des gains de productivité. Enfin, un autre effet des nouvelles pratiques managériales est le développement de plusieurs emplois précaires et atypiques (temps partiel, contrat à durée déterminée...) qui, en France, ont également été facilités par les modifications au droit du travail. À la suite de la démonstration des changements qui se sont opérés par les nouveaux dispositifs d'entreprise, Boltanski et Chiapello (1999) arrivent à la conclusion que pour maintenir son niveau de vie, un salarié doit travailler plus fort qu'il y a quelques années.

Les tâches effectuées par les travailleurs ont également été modifiées. Il est impossible de passer sous silence les importants progrès techniques qui ont joué un rôle dans les nombreux changements relativement aux conditions de travail. Ainsi, en 10 ans, le nombre d'heures de travail requis par les êtres humains est passé de 42 à 8 pour la construction d'une voiture chez Ford (Lesemann, 1998). De plus, avec l'aide des programmes informatiques de plus en plus performants, moins de personnel humain est nécessaire pour maintenir une production équivalente et même supérieure (Rifkin, 1995). C'est que « faire plus avec moins » est maintenant réalisable et c'est le nouveau mot d'ordre de plusieurs dirigeants.

Plusieurs ont vu dans ces progrès technologiques l'émancipation du travailleur. En effet, si la machine peut effectuer le travail de l'homme, celui-ci aura beaucoup plus de temps libres à consacrer à d'autres activités comme les loisirs. Certains y ont alors vu la possibilité d'une société du loisir (Dumazedier, 1999 ; Sue, 1994) ou la fin du travail (Rifkin, 1995) alors que d'autres craignent une mise à l'écart d'une partie importante de la population (Castel, 1995; De Gaulejac et Taboada-Léonetti, 1994; Paugam, 1991; Schnapper, 1997). D'ailleurs, l'autonomisation a mis plusieurs personnes hors travail, les gens ayant peu de qualifications ont dû se tourner vers des emplois de servitude face aux individus qualifiés qui eux n'ont que très peu de temps pour leurs loisirs (Gorz, 1988). Bref, ces différentes transformations ont mené à une situation où les personnes qui ont les moyens financiers de pratiquer différents loisirs n'ont pas le temps de s'y consacrer alors que ceux qui en ont le temps, n'en ont pas les moyens. Est-ce que ces nouveaux modes de gestion et ces nouvelles conditions de travail modifient la façon dont les gens se représentent le travail? Malgré ces changements, le travail demeure-t-il un élément central?

Pour les nouveaux venus sur le marché du travail, l'entrée à temps complet est souvent retardée, essentiellement dû à un allongement de la période des études. Par contre, plusieurs jeunes commencent à travailler dès l'âge de 16 ans, conciliant pendant quelques années le travail à temps partiel et la poursuite des études. Simultanément, l'espérance de vie s'allonge et l'âge de la retraite oscille entre 55 et 65 ans. La durée d'une semaine normale de travail est passé de 44 à 40 heures, parfois même 35 pour plusieurs employés du secteur public québécois. De plus, l'enchaînement études, travail, retraite qui allait de soi il n'y a encore pas si longtemps se voit totalement chamboulé. Alors que le parcours semblait plutôt linéaire, les jeunes doivent maintenant faire des périodes d'aller-retour entre l'emploi, les études et le chômage. Bref, la durée du temps de travail sur l'ensemble de la vie se fait moins importante. Mais est-ce que le travail objectivement moins long signifie un changement de sa représentation dans la construction des identités sociales?

## 2. DEUX RÉPONSES

Deux façons d'entrevoir le travail permettent d'émettre des réponses à cette dernière question. D'abord, il y a ceux pour qui le travail est et demeurera ce qui permet l'autoréalisation de l'individu. De fait, les travaux de certains sociologues démontrent que le travail fait présentement partie de la sphère publique et c'est ce qui permet à l'individu d'exister socialement, de forger son identité sociale (Gorz, 1988; De Gaulejac et Léonetti, 1994; Schnapper, 1997). Pour d'autres, la centralité du travail dans la compréhension du social ne peut plus dominer (Offe, 1985), le travail tel qu'on le connaît présentement est en voie de disparition (Rifkin, 1995) pour laisser place à une société des loisirs (Sue, 1994; Dumazedier, 1999).

Quelques années plus tard, alors que la société des loisirs ne semble toujours pas à nos portes et que l'emploi salarié demeure la réalité de plusieurs, différentes questions se posent. Le rapport au travail se pose-t-il encore comme un élément central? Le précarité signifie-t-elle la fragmentation de l'expérience de travail (par exemple, il est de plus en plus fréquent de ne pas voir la continuité entre le travail et les études)? Dans quelle mesure certains jeunes vont-ils être à même de se recomposer une continuité dans leur rapport au travail tandis que d'autres y arrivent plus difficilement, voire même pas du tout puisque que celui-ci n'est jamais certain ou définitif. Comment les autres activités de la vie sociale sont-elles mises en relation avec le travail? Nous croyons que toutes ces questions méritent une attention particulière. Selon nous, pour arriver à y répondre, il est essentiel de questionner les jeunes sur leur rapport au travail en s'attardant à celui-ci mais également aux autres activités de la vie sociale et aux périodes sans emploi. D'autant plus que des éléments identifiés comme du travail précaire semblent vouloir perdurer, ne pas se confiner uniquement aux jeunes, mais devenir les nouvelles conditions de travail.

Ce mémoire s'intéresse particulièrement à la question de la centralité du travail chez les jeunes diplômés du secteur professionnel. Pour l'étudier, nous présenterons d'abord dans le premier chapitre le cadre théorique qui fait état de la façon dont s'est transformé le

marché du travail en Occident. Le deuxième chapitre énonce la problématique théorique qui s'attarde principalement à la revue de la littérature concernant les jeunes et le travail. Dans le chapitre trois, nous nous attardons à la méthodologie sélectionnée soit l'analyse de contenu sémantique et nous exposerons les propriétés du matériau utilisé. Le quatrième chapitre présente la description des contenus élaborés dans les discours des interviewés. Nous nous intéressons alors aux catégories de transmission de normes qui ont émergé des entretiens relativement au travail. Il est alors question de la transmission familiale, scolaire, du marché du travail et des programmes de réinsertion professionnelle. Nous présentons également la façon dont la valeur travail est perçue par les interviewés. Enfin, le dernier chapitre se concentre sur l'analyse des contenus, nous revenons alors aux différentes questions posées lors des trois premiers chapitres en relation avec ce que la description nous a permis de découvrir.

## CHAPITRE 1 – CADRE THÉORIQUE

Depuis que Marx a défendu le travail comme étant le domaine permettant la réalisation de l'essentiel de la vie humaine au 19<sup>e</sup> siècle, bien des changements se sont produits dans les sciences sociales à ce sujet. En effet, il n'existe présentement aucun consensus à ce que le travail doit être considéré comme l'élément central dans la vie humaine, qu'il soit, pour notre part en sociologie, le lieu central d'organisation de la vie sociale. Évidemment comme nous le verrons la notion de « centralité » est définie par les auteurs que nous avons étudiés de diverses façons. Est-ce que le travail est central dans le sens qu'il occupe l'être humain en terme d'efforts, en terme de temps, en terme de préoccupation, etc.? Est-ce que le travail détermine les autres activités sociales et les conditions d'existence des personnes et des groupes d'une façon importante? Toutes ces questions ouvrent la porte à l'étude de la morphologie des activités sociales dans les sociétés contemporaines.

Des travaux récents ont provoqué la réflexion, tels que ceux de Rifkin (1995), qui énoncent la possibilité de la réduction importante du travail dans le secteur marchand alors que ceux de Boltanski et Chiapello (1999) font état d'un nouvel esprit du capitalisme où il deviendrait nécessaire d'élargir la notion de travail à celle d'activités sociales pour amenuiser les nouvelles formes d'exploitation dans le travail. Y a-t-il un nouvel esprit du travailleur ? Comment les nouveaux arrivants sur le marché du travail se représentent-ils celui-ci par rapport aux autres champs d'activités humaines ? Comment ces représentations sociales sont-elles une mise en forme de leurs expériences concrètes du travail et font-elles état de leurs conditions d'existences ?

Au cours des siècles, le travail et les activités de travail ont eu différents statuts. D'abord, pendant toute l'Antiquité ceux qui ne possédaient que leur force de travail n'étaient pas considérés comme des citoyens. En fait, pour être citoyen il fallait être affranchi du travail. Dans l'Antiquité, le terme de citoyen ne revenait qu'aux hommes qui s'occupaient des affaires de l'État, qui se consacraient aux activités politiques. Pour les philosophes de l'époque, Aristote en particulier, le loisir signifiait une vie consacrée à des buts plus élevés que le travail ou la politique (Arendt, 1954).

Ce n'est qu'à l'âge moderne que le statut du travail a réellement changé pour devenir beaucoup plus important dans la vie des hommes. Pour arriver à ce résultat, plusieurs changements ont eu lieu, entre autre, le marché du travail a pu voir le jour grâce à la création d'une économie de marché au XIXe siècle en Angleterre. Type d'économie qui ne peut prendre place que dans une société de marché soit une société où politique et économique se distinguent en deux champs d'activités sociales. Il est facile de voir l'aboutissement à une économie de marché comme une finalité à laquelle il était impossible de se soustraire, comme s'il s'agissait en fait d'une évolution naturelle. Les évolutionnistes supposent que c'est le commerce au long cours et le commerce local qui ont engendré le commerce intérieur des temps modernes (Polanyi, 1983). Toutefois, la réalité est autrement plus complexe. Cette première partie décrit les conditions dans lesquelles il a été possible de développer l'économie de marché dans le monde occidental, plus précisément en Angleterre. Comme nous le verrons, il est essentiel de faire cet historique afin de comprendre la façon dont le travail se pose dans les formes sociales contemporaines. Cette démonstration permettra également de rappeler que la perception des gens par rapport à ceux qui ne travaillent pas n'a pas tellement changé.

## **1. LE NOUVEAU TRAVAILLEUR DE L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ**

Un système de marché suppose un système économique organisé en institution séparée. De fait, la société dans laquelle ce type de modèle existe doit prendre une forme qui permet à ce système de fonctionner avec ses propres lois. De plus, la logique d'une économie de marché repose sur deux présupposés. D'abord, que les humains se conduisent de façon à gagner le plus d'argent possible. Ensuite, que l'offre et la demande pour un bien ou un service permettent de fixer les prix. Ce qui rend possible la constitution d'un marché autorégulateur qui lui aussi suppose deux conditions. Premièrement, il pose que toute la production est destinée à la vente sur le marché et que tous les revenus en circulation proviennent de cette vente. Il y a donc des marchés pour tous les biens, y compris le travail, la terre et la monnaie. Deuxièmement, l'être humain ne doit rien faire qui empêche la formation des marchés. Ce laisser-aller en faveur des

marchés n'a été rendu possible qu'en 1834 en Angleterre suite à différentes actions visant à empêcher cette formation de marché autorégulateur (Polanyi, 1983). En effet, les « systèmes économiques » qui ont précédé le capitaliste ont toujours été réglementés fortement. Certes les marchés existaient, mais il s'agissait de marchés régulés. Ainsi, les échanges économiques ne pouvaient pas entraîner la création de marché autorégulateur et les biens comme le travail et la terre n'étaient pas considérés comme des marchandises. De fait, que ce soit le tribalisme, le système féodal ou le mercantilisme, il y eut toujours des réglementations des activités socioéconomiques. Par exemple, dans le système féodal les droits de la terre étaient fixés tout comme le travail. Ce dernier l'étant par le biais des corporations. D'ailleurs, l'organisation des villes médiévales se caractérisait par la présence de plusieurs coutumes et autorités, de la ville à la corporation. Un protectionnisme important limitait la présence d'envahisseur en ayant une réglementation très précise concernant l'importation. En fait, à cette époque, le paysan travaillait pour sa subsistance et l'appât de l'argent n'existait pas. Bref, il s'agissait d'un système plutôt autarcique. Par la suite, le mercantilisme, bien que guidé par un intérêt commercial évident, continue de maintenir éloigner la formation des marchés en contrôlant et en imposant des règles sur la terre et le travail contrôlant ainsi les éléments fondamentaux de la production.

## **2. LES TRANSFORMATIONS SOCIALES DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ANGLAISE**

En Angleterre, la loi de Speenhamland qui voulait protéger les indigents de ce développement des marchés a finalement eu l'effet contraire. En effet, l'utilisation prolongée de ce type de loi qui donnait des allocations aux personnes qui n'obtenaient pas un salaire équivalent à un « barème plancher » a été retenu par plusieurs comme étant la démonstration qu'il ne fallait pas s'introduire dans un système salarial afin de ne pas affecter le rendement de la production (Polanyi, 1983). Cette pensée repose sur l'idée que l'homme qui n'est pas obligé de travailler afin d'avoir un revenu préférera l'oisiveté. Cette conception demeure très présente de nos jours, même s'il existe toujours

des protections sociales permettant d'empêcher les individus de se trouver sans aucune source de revenu.

Bref, la réussite d'un système salarial exige l'abolition du « droit de vivre » puisque dans le nouveau régime de l'homme économique, personne ne travaillerait pour un salaire s'il pouvait vivre sans rien faire. C'est ainsi que le marché concurrentiel du travail a pu voir le jour, grâce à la marchandisation du travail, ou plutôt à l'illusion que ce dernier pouvait être entreposé ou mobilisé, comme si le travail pouvait être séparé de celui qui l'exécute. Donc, le marché du travail est bel et bien une institution moderne. Ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle qu'il est possible de dire pour la première fois que l'histoire sociale est déterminée par la logique du système de marché (Polanyi, 1983).

La logique du système de marché est toujours présente, tout comme le fonctionnement de la société qui est basé sur un système salarial. Dès lors que ces systèmes sont devenus importants, le travail a pris une place centrale dans la façon de comprendre la vie sociale.

C'est que selon Deleplace (1979), le mode de production capitaliste caractérisé par l'échange marchand a fait en sorte qu'un changement majeur historique s'est produit dans les modes de socialisation. En effet, alors que le mode de production d'une société pré-capitaliste signifie la socialisation préétablie de par l'origine sociale de la naissance (ex.: fils de paysan) dans la détermination de l'exécution des tâches, l'échange marchand favorise la socialisation a posteriori. Il est important de noter aussi que du point de vue des représentations du travail et de la société, nous passons d'une relative transparence que donnait une société se représentant sa réalité selon des principes divins assignant une place et des tâches dans un ordonnancement hiérarchique allant du roi aux seigneurs jusqu'aux paysans, à une société moderne où la détermination des tâches et des places ne peut plus être représentée généralement comme l'application d'un principe d'ordonnancement qui traverse d'une façon transcendante la vie humaine.

### 3. LA SOCIOLOGIE CLASSIQUE ET LA CENTRALITÉ DU TRAVAIL

Un des premiers auteurs ayant étudié la question du travail dans la société industrielle est Marx. Selon lui, le travail était ce qui donnait à l'homme la possibilité de se réaliser. En effet, le travail était central dans l'existence sociale même que « le travail a créé l'homme » (Marx cité par Arendt, 1954 :33). Cette assertion signifie un certain renversement puisque plusieurs conceptions qui étaient alors défendu sont remises en question. De fait, prétendre que « le travail a créé l'homme » implique que ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais bien le travail et que l'humanité de l'homme est le résultat de sa propre activité. De plus, ce qui distingue l'homme et l'animal n'est pas la rationalité, mais bien le travail. Enfin, l'activité humaine qui a été jusque là la plus méprisée s'avère être ce qui définit l'humanité de l'homme (Arendt, 1954). Il est donc clair que l'activité de travail acquiert une importance qui ne lui avait jamais été conférée.

Selon Marx, « dans une « humanité socialisée », « l'État dépérirait » et la productivité du travail deviendrait si grande que celui-ci pourrait disparaître, assurant ainsi une quantité de loisir presque illimitée à chaque membre de la société » (Arendt, 1954 :30). Une société sans État et une société presque sans travail représentent l'humanité idéale pour Marx. Pour certains, cette thèse de Marx apparaît utopique et paradoxale. Cependant, en réfléchissant sur cette idée, nous découvrons que celle-ci est le résultat d'un changement historique. Il y a incompatibilité fondamentale entre les concepts traditionnels où le travail est le symbole même de la sujétion de l'homme à la nécessité et les concepts de l'âge moderne où le travail est élevé jusqu'à exprimer la liberté positive de l'homme, la liberté de la productivité (Arendt, 1954). Donc, une des difficultés pour Marx qui donne l'impression qu'il était en contradiction, est le fait qu'il pensait en terme de tradition alors qu'il était dans une période historique entièrement différente. Alors, le problème c'est que Marx et d'autres penseurs du XIXe siècle se posent contre la connaissance traditionnelle, toutefois ils empruntent certains de ses éléments conceptuels. D'ailleurs, il s'avère fort probable que cette posture de connaissance soit en train de se reproduire.

Il n'en demeure pas moins qu'un paradoxe existe puisque si l'homme s'affranchit de cette activité qu'est le travail, quelle activité essentiellement humaine lui restera-t-il? La contradiction fondamentale chez Marx réside dans la glorification du travail et de l'action et dans le fait qu'il prône simultanément une société sans État. Est-ce que l'histoire se répète? Il semblerait que pour la période actuelle, cette même question se pose. De fait, si le travail demeure central et qu'il y a en a moins, l'interrogation demeure à savoir, mais que ferons-nous ? Faudrait-il valoriser autre chose? Pour les jeunes qui se trouvent dans une situation de précarité, est-ce que le sentiment de ne pas s'élever, de ne pas s'adonner à des activités essentiellement humaines se pose? Comme entrevoient-ils l'avenir? Quelle est la place que prend le travail parmi les champs d'activités humaines? Est-ce que la réalisation dans le travail implique nécessairement qu'il soit central?

Polanyi (1983) s'est questionné sur les effets qu'une période de transition pouvait avoir sur les conditions de vie sociale pour les individus qui y sont plongés. Selon lui, le travail n'est pas simplement une activité comme les autres, il s'agit du cadre moral de vie. C'est donc dire un élément central permettant de structurer les autres champs composant le quotidien. Or, étant dans une période de transition, il est beaucoup plus difficile d'avoir des repères. Ce sont des temps où les individus sont laissés à eux-mêmes et où des restructurations s'imposent, ce qui implique la nécessité de nouvelles façons de comprendre le social comme l'a très bien montré Dostaler (1983). Ainsi, lorsque l'économie de marché remplaça les systèmes économiques qui prévalaient jusqu'alors, de nouveaux modes de vie s'imposèrent. Pour Marx, tout comme pour Polanyi, le travail devint l'élément central permettant de comprendre le social étant donné qu'il était ce qui permettait à l'homme de se réaliser pour le premier, et pour le second, il s'agissait de l'organisation sociale intériorisée par les travailleurs : de la nécessité de normes sociales que seul le travail peut élaborer pour guider leurs vies.

Cependant, cette centralité du travail ne fait plus l'unanimité. En effet, avec les changements qui ont continué à s'opérer dans les sociétés, certains sociologues contemporains, ont relégué le travail au second plan. En fait, dans ces théories il n'existe

plus d'élément central permettant de comprendre le social. Mais comment théoriser la centralité?

#### **4. LE RENVERSEMENT DE L'ORGANISATION SOCIALE ET LA NOUVELLE PLACE DU TRAVAIL**

Selon Offe, que ce soit les théories marxistes ou bourgeoises, les études de la sociologie classique ont toujours considéré le travail comme un élément constitutif central de la société. Plus précisément, de la fin du 18<sup>e</sup> siècle à la fin de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, le travail avait une position clé dans les élaborations des théories sociologiques (Offe, 1985) et il était tout à fait justifié pour les sociologues de la période classique de l'utiliser de cette façon. Différents éléments illustrent bien qu'à cette époque, le travail était bel et bien un élément déterminant d'une théorie sociale.

En effet, pour Offe, il est compréhensible que Marx ait vu le travail comme étant le domaine de réalisation des humains compte tenu que d'importants changements ont eu lieu à cette époque. Par exemple, le 19<sup>e</sup> siècle a été marqué par une croissance importante du travail dans sa forme pure. C'est-à-dire que de plus en plus de gens travaillent à cause de l'obligation structurelle de le faire et c'est la première fois qu'il est possible de parler du travailleur. Jusqu'à cette époque, le travail était intégré avec les activités familiales alors que maintenant, il se dissocie pour se trouver dans un champ d'activité distinct. De plus, cette période est marquée par un renversement entre activités supérieures et inférieures. En effet, comme nous l'avons démontré précédemment le travail était réservé aux individus considérés inférieurs et il était perçu comme simplement utile, toujours à refaire. Au 19<sup>e</sup> siècle, cette idée se renverse et le travail devient une expression vitale et signifiante.

Par contre, toujours selon Offe, il est clair que le travail ne peut plus être considéré comme un élément constitutif central d'une théorie sociale explicative après la première guerre mondiale. Ce qui est évident, selon lui, simplement en s'attardant aux études récentes effectuées depuis ce temps. En effet, le premier argument utilisé afin d'illustrer

cette nouvelle réalité est que les recherches récentes effectuées par les sociologues démontrent que le travail n'est plus ce qui est à expliquer, mais fait plutôt parti des explications. En d'autres termes, on ne rend plus compte du travail comme la variable indépendante mais plutôt comme une des variables dépendantes. De plus, alors que durant le 19<sup>e</sup> siècle le travail déterminait les autres sphères de la vie sociale, la sphère du travail est actuellement envisagée comme recevant de l'extérieur des contraintes qui la dominent. Puis, les modèles sociaux centrés sur le travail ont un caractère limité. Alors qu'autrefois des recherches sur les travailleurs permettaient de comprendre leur vie, les recherches en sociologie du travail ou en sociologie industrielle sont de plus en plus précises et il n'est plus possible de généraliser les résultats à l'ensemble du monde du travail. Enfin, les études sur les sociétés capitalistes ne s'attardent plus aux travailleurs mais plutôt à des thèmes comme la famille, le rôle des sexes, la santé... (Offe, 1985).

En plus de ces observations, Offe argumente en utilisant trois éléments qui démontrent que la société est objectivement moins déterminée par le fait du travail et qu'il est devenu moins central sur le plan individuel et collectif.

D'abord, de plus en plus de gens travaillent, mais le simple fait de savoir que quelqu'un travaille informe de moins en moins sur son style de vie. Bref, l'activité de travail d'un individu est maintenant une information descriptive, elle ne permet plus l'analyse. Par exemple, alors que la majorité des travailleurs étaient des ouvriers, il existait une conscience de classe, une identité collective basée sur le travail. Maintenant, avec la proportion sans cesse grandissante des activités de travail qui sont consacrées au secteur des services, il est plus difficile, selon Offe (1985), de s'unir et de partager une conscience tant les activités sont difficilement comparables. De plus, il n'y a plus de rationalité propre au travail qui l'organise et le domine. Nous émettons des réserves à ce sujet, nous croyons plutôt qu'il existe toujours une rationalité dont le modèle est le travail, ce que nous nous proposons de valider lors de l'analyse.

Deuxièmement, le travail n'est plus central pour le travailleur. Il y a deux mécanismes qui permettent de comprendre pourquoi le travail peut être central. Dans un premier

temps, il y a les individus qui voient le travail comme une expression et une norme au niveau de l'intégration sociale, c'est-à-dire que le travail correspond à la vraie vie et à une vie moralement bonne. Offe (1985) parle alors du caractère éthique du travail. Selon lui, ce caractère éthique est moins important étant donné l'hétérogénéité des différents milieux sociaux. De plus, la plupart des entreprises tentent de rendre le processus de production indépendant de l'observation des normes telles que le comportement de travail responsable ou d'autres vertus du travail. Enfin, il est devenu pratiquement exceptionnel de conserver le même emploi pour une période de trente ans et le temps de travail est rendu beaucoup moins important en terme d'heures travaillées sur l'ensemble de la vie. Alors qu'au 19<sup>e</sup> siècle, c'était plus souvent la mort qui annonçait la fin de la vie active du travailleur que la retraite, le travail aujourd'hui n'occupe qu'une partie de la vie dans les sociétés industrialisées. Offe (1985) suppose également que le fait que le chômage soit beaucoup plus présent modifiera les conceptions, en ce sens que le fait de ne pas travailler ne sera plus perçu comme une responsabilité personnelle. Nous émettons quelques réserves à ce sujet. En effet, bien que plusieurs auteurs voient la hausse du chômage comme étant le résultat de changements structurels, nous sommes d'avis que la perception quotidienne de la majorité à l'égard de ceux qui sont sans travail demeure de croire en la lâcheté et la paresse de ceux-ci. Nous pourrions examiner plus en profondeur cette question par notre étude empirique chez ceux-là même qui vivent ces réalités. Dans un second temps pour Offe, le travail peut être un élément central dans la vie des individus s'il est vécu par ce dernier comme une contrainte pour l'intégration dans l'organisation sociale. C'est-à-dire que le travail est alors une condition extérieure nécessaire à la survie physique. Ce qui ne tient plus dans une société où les Etats providences libéraux dominant. En effet, dans ces sociétés, il n'y a plus vraiment de conséquence à ne pas travailler et inversement, à cause des charges fiscales, l'effort individuel n'est pas tellement récompensé (Offe, 1985). Encore une fois, nous sommes plus ou moins d'accord sur cette affirmation. En effet, en ce qui concerne le côté monétaire il est certain que dans un état où l'assurance-emploi et l'aide sociale existent, les gens ne sont pas supposés se retrouver à la rue bien que nous savons que des personnes vivent en situation d'itinérance. Toutefois, il existe toujours une forme plus

insidieuse de conséquences de ces situations « anormales », notamment la stigmatisation qui entraîne des difficultés à sortir de cet état.

Troisièmement nous dit Offe, les conflits auxquels nous sommes confrontés présentement n'ont rien à voir avec des conflits résultant de problèmes de production. C'est que dans les sociétés industrielles du 19<sup>e</sup> siècle, afin de trouver les réponses aux différents problèmes sociaux, les penseurs ont réfléchi en terme de rareté, de conditions de production ou de travail. Or, actuellement plusieurs champs d'activités ne sont plus balisés par le travail et la production et ne suscitent plus d'une façon aussi radicale le phénomène de la rareté. En effet, nous faisons face à des problèmes sociaux et politiques qui ne peuvent pas s'interpréter par la production.

Il est donc évident que pour Offe, le travail ne doit plus être considéré comme un élément central d'une théorie sociale. Ce avec quoi plusieurs autres sociologues sont d'accord.

Offe présente une idée fort intéressante surtout compte tenu qu'il s'agit d'un texte écrit en 1985. Toutefois, il n'est nulle part mention du lien qui continue d'exister en se complexifiant entre la vie sociale et le travail. Ce lien, malgré tous les bouleversements qui se sont produits dans les conditions de travail ne disparaît pas, il se modifie. Malheureusement, Offe n'identifie pas ce nouveau rapport au travail qui émerge et qui continue de jouer un rôle essentiel, voire même central, dans la constitution de la vie sociale à l'échelle individuelle et collective. Il s'agit de la thèse qui oriente généralement notre travail de mémoire. De plus, il est clair que le 19<sup>e</sup> siècle a été marqué par une augmentation importante du travail salarié, ce que Offe indique clairement et qui justifie l'importance que les chercheurs ont accordée au travail. Il est tout aussi vrai que la fin du 20<sup>e</sup> siècle a été caractérisée par une diminution du temps consacré au travail, certains sont même allés jusqu'à évoquer la naissance de la société des loisirs (Dumazedier, 1999 ; Sue, 1994). Cependant et c'est un point sur lequel Offe n'intervient pas, il y a eu une importante augmentation de la productivité pendant la fin de ce 20<sup>e</sup> siècle, un bel exemple de cette nouvelle façon de travailler est celle du secteur automobile où de

moins en moins de personnel humain est nécessaire pour maintenir une production équivalente et même supérieure (Rifkin, 1995). Comme Boltanski et Chiapello (1999) le démontrent, les pratiques dans les entreprises ont changé ce qui a un impact sur le rapport au travail des individus. En effet et c'est ce que nous démontrerons, il est maintenant nécessaire à l'échelle individuelle de constituer le rapport entre existence et travail alors que ce lien fut longtemps donné institutionnellement à l'échelle des groupes sociaux. La relation au travail est à la charge de l'individu avec le capitalisme où le travailleur est un individu « libre » de travailler selon l'expression de Marx, mais la situation sociale contemporaine est le résultat d'une étape avancée de la socialisation a posteriori dont nous parlait Deleplace (1979) et qui a pour effet, du moins c'est ce que nous croyons, de fragiliser les individus. Les individus doivent recomposer de multiples fois leurs liens au travail.

Afin de résumer les différentes modifications qui se sont opérées dans le monde du travail, nous empruntons la classification de Perret (1997) sur les quatre âges distincts de celui-ci. Le premier âge est celui qui a précédé la révolution industrielle. Il se caractérise par le développement des connaissances scientifiques hors de la sphère du travail productif. En ce qui a trait à l'efficacité du travail, elle ne s'améliore que lentement, par l'apprentissage progressif. Le deuxième âge représente les débuts de l'industrialisation. C'est alors que le savoir scientifique est appliqué de façon plus systématique afin d'augmenter la productivité. Quant au troisième âge, il y a massification du savoir scientifique appliqué à la rationalisation du travail humain. Enfin, Perret prétend que nous sommes dans une période de transformation qui nous entraînera vers l'autonomisation des savoirs et compétences à des fins productives et, d'une certaine façon, se dissocier encore une fois et peut-être plus que jamais du travail humain productifs.

Dans la dernière décennie, plusieurs se sont attardés à la question du travail. Les conclusions peuvent être opposées, pour certains, le travail demeure un élément central (Schnapper, 1997) alors que pour d'autres la transformation qui se réalise présentement impliquera une remise en question totale de la place accordée au travail (Boltanski et Chiapello, 1999; Rifkin, 1995; Gorz, 1988 et 1997). Plutôt que de statuer uniquement en

terme théorique entre les perspectives sur le travail, cette multiplicité de points de vue en sociologie doit être rapportée à une multiplicité de normes sociales coexistantes de travail dans le présent et leurs analyses soulèvent la question de l'ordonnement de ces normes sociales en fonction des transformations du travail. Les jeunes arrivants sur le marché du travail dans cette situation d'opacité des normes qui le régissent, risquent fort bien d'être les premières victimes de cette nouvelle transformation.

## 5. LA NOUVELLE TRANSFORMATION

Jusqu'à présent, nous avons parlé uniquement de travail, cette activité humaine ayant une valeur productive (au sens large). À ce point, nous nous devons d'intégrer l'emploi qui lui correspond à une forme de travail salarié. Il est tout à fait probable que l'emploi ne corresponde pas au travail. Prenons l'exemple de l'artisan travaillant le bois ayant également un emploi dans un autre secteur. Tout comme il est également probable que le travail puisse correspondre à l'emploi. La différence nous apparaît essentiel bien que pour plusieurs le travail réfère invariablement à l'emploi salarié puisque ceci pourrait être modifié éventuellement.

Récemment, Boltanski et Chiapello (1999)<sup>1</sup> ont démontré que les pratiques managériales développées lors des dernières années faisaient en sorte de réduire considérablement les possibilités de demeurer dans le même emploi tout au long de sa vie active. Ainsi, pour les nouveaux arrivants sur le marché du travail, les données sont changées. En effet, il est beaucoup plus difficile d'établir et de respecter un plan de carrière, les emplois se faisant plus rares et plus imprévisibles. Pour les nouveaux arrivants sur le marché du travail, il y a une forte dégradation de la situation économique, de la stabilité professionnelle et de la position sociale par rapport à ce que pouvait espérer les générations les précédant.

---

<sup>1</sup> Boltanski et Chiapello font ce bilan à partir d'une compilation de plusieurs recherches réalisées en sociologie du travail en France et ailleurs telles que celles de Supiot, 1993, 1994 et 1997, Bué, 1989 ; Linhart, 1993 ; Hannoun, 1996 ; Jourdain, 1999 ; Crosnier, 1992 ; Coutrot, 1996 ; Gorgeu et Mathieu, 1995 ; Gollac, 1998 ; Castells, 19XX ; Gorz, 1988 et 1997 et Granovetter 1973, 1974 et 1985, pour ne nommer que ceux-ci.

### **5.1. Transformation des conditions de travail**

Les conditions de travail se sont modifiées, ce qui se manifeste essentiellement dans l'entreprise privée. Il y a tout d'abord les changements qui se sont produits au niveau de l'organisation interne du travail. En effet, bien que la taylorisation demeure présente dans certains secteurs et qu'elle est en hausse dans d'autres tels que le bâtiment, l'habillement et les services, elle a disparu dans les industries du « process » (Boltanski et Chiapello, 1999). En ce qui concerne les horaires de travail, de nombreuses modifications sont à noter. Il y a d'abord l'apparition des horaires flexibles qui permet aux cadres, majoritairement, d'adapter leur horaire à la journée selon le volume de tâches à accomplir. Pour les salariés, cette flexibilité signifie souvent une nécessité d'offrir de plus grande disponibilité de travail à leur supérieur. C'est la disparition graduelle du traditionnel 9 à 5 au profit des quarts de travail qui permettent une production continue. Puis, il y a le développement de la polyvalence ouvrière qui fait en sorte qu'un ouvrier doit être en mesure d'accomplir le plus de tâches possibles, sans pour autant voir son salaire être modifié en conséquence. Un dernier changement de l'organisation interne du travail se manifeste par l'augmentation de la formation permanente qui est rendue essentielle pour un employé qui désire progresser dans l'entreprise. Ce type de formation, bien que profitable pour l'employeur n'est pas toujours rémunéré malgré le temps qui lui est consacré. Bref, une plus grande disponibilité doit être consentie à l'entreprise afin de conserver des droits et privilèges qui eux, demeurent semblables.

Ensuite, différentes modifications sont également présentes dans le tissu productif. De fait, il y a eu un développement de la sous-traitance qui laisse même entrevoir un développement de sous-traitance à la chaîne. C'est-à-dire qu'une petite entreprise ayant obtenu un contrat d'une plus grande, en délèguera une partie à une autre et ainsi de suite. Ce qui fait craindre une détérioration des conditions de travail étant donné que la main-d'œuvre utilisée dans cet optique est souvent malléable en terme d'emplois, d'horaires et de durée de travail. Ce type de pratique est rendu possible grâce à l'importante augmentation des PME conjugué à une diminution des grandes entreprises. En effet, la moitié des deux millions d'entreprises répertoriées en France sont constituées

uniquement d'un seul membre, le directeur (Boltanski et Chiapello, 1999). Des études plus poussées ont donc démontré que ce sont les grands ensembles (grande entreprise, groupe, réseaux, alliances) qui ont le plus d'influence sur le tissu productif. En fait, la mise en réseau des groupes, qui se font plus importants en terme de nombre, est de plus en plus courante puisqu'elle permet d'aller chercher une position de force sur les marchés et une plus grande flexibilité. Puis, l'utilisation de personnel intérimaire grandit en popularité. Enfin, il y a eu une augmentation des services marchands, principalement au service de l'entreprise, ce qui est un élément ayant contribué à en faire augmenter le nombre.

## **5.2. Modifications des pratiques de gestion**

Selon Boltanski et Chiapello (1999), l'augmentation d'employés soumis à une situation précaire est la conséquence d'un changement dans les pratiques de gestion des entreprises. En effet, selon ces derniers, il existe fort probablement un lien entre les déplacements mis en œuvre dans les organisations depuis les années 70 et l'évolution de la condition salariale. Nous présentons brièvement les nombreuses transformations qui sont à noter dans le monde du travail, principalement dans les pratiques des gestionnaires.

D'abord, il y a la précarisation de l'emploi qui se manifeste en partie par l'augmentation du personnel intérimaire, des contrats à durée déterminée et du temps partiel subi. De plus, il est possible d'observer qu'il y a de plus en plus de salariés qui travaillent plus de 35 heures par semaine pendant qu'un nombre grandissant travaille moins de 35 heures par semaine. Les auteurs présentent différentes méthodes utilisées par les employeurs pour éviter le « travail normal<sup>2</sup> ». Au niveau de l'embauche, la précarité permet aux employeurs de tester plus longtemps les employés et de ne pas avoir à respecter les normes de l'entreprise qui ne protègent que les employés qui ne sont pas à statut précaire. Il semble que les lois de 1982 et 1985 qui ont été adoptées en France ont permis cette augmentation de la précarisation des emplois.

---

<sup>2</sup> Sous-entend du travail de 9h à 17h, du lundi au vendredi.

Ensuite, il y a la dualisation du salariat. Par exemple, bien qu'ils travaillent tous dans une même entreprise, quatre employés peuvent provenir de différentes compagnies de sous-traitance. Ainsi, parmi ceux-ci, il y a des employés permanents alors qu'il y en a d'autres qui sont appelés en renfort lors de certaines périodes où la somme de travail est plus importante par le biais de contrat à durée déterminée. Ces individus sont beaucoup plus soumis aux aléas du marché. Toujours pour illustrer les nouvelles réalités rencontrées par les travailleurs, les auteurs utilisent les travaux de Supiot pour faire état du fait qu'il est de plus en plus difficile de changer de statut d'employés. En effet, des différentes catégories d'employés (cadre-dirigeant ; salarié ordinaire ; employé précaire et employé subventionné), il est rare de voir un individu se mouvoir dans la hiérarchie. Mais au-delà des difficultés à changer de catégorie, la succession de contrat à durée déterminée et d'intérim est très angoissante, exigeante physiquement et psychologiquement pour le travailleur. À long terme, cela risque d'affecter la productivité. Le cadre, quant à lui, bénéficie de différents avantages grâce au développement de l'emploi précaire. D'abord parce que les contrats se terminent à une échéance précise, un employé qui n'est plus désiré ne verra pas son contrat renouvelé. Ce qui est moins difficile pour le cadre que le congédiement. Ensuite, parce que l'employé devant faire face à une pression constante afin de garder son emploi aura tendance à donner son maximum. Bref, il y a maintenant deux types d'employés, ceux dont l'employeur a toujours besoin et ceux dont il n'a qu'un besoin sporadique. Cette deuxième catégorie existe grâce au fait que les entreprises se sont préalablement débarrassées de tous ces employés moins performants et adaptables!

Toutes ces transformations sont le résultat d'un processus de sélection/exclusion qui dure depuis une vingtaine d'années dans les sociétés tertiaisées. Ce processus a pris sa source dans les nouvelles pratiques de gestion du personnel qui ont mis hors du travail plusieurs individus. Maintenant, ces personnes ne peuvent plus réintégrer le travail de façon permanente parce que dans un contexte où il n'y a presque plus d'emplois de disponible, ce sont toujours les mêmes qui sont rejetés. Boltanski et Chiapello (1999) énoncent les trois critères les plus utilisés afin de procéder à l'embauche d'employés en France soit l'âge (c'est surtout pour les plus âgés que c'est difficile), l'origine nationale

(il est toujours mieux d'être citoyen et *d'avoir l'air* citoyen) et le sexe (un homme est toujours mieux qu'une femme, il ne partira pas en congé de maternité). De plus, le fait d'avoir l'embaras du choix pour le gestionnaire permet également d'aller chercher les éléments les plus en santé et qui ont le meilleur équilibre psychologique, ce qui se vérifie assez bien en questionnant la personne sur ses antécédents. En effet, une longue période sans emploi dans un curriculum vitae apparaît généralement douteuse. Enfin, les tests écrits et les entrevues de sélection permettent de déceler les personnes qui ont les meilleures compétences relationnelles, une bonne aptitude à la communication ainsi qu'une grande capacité d'engagement et d'adaptation. À prime abord, ces qualités ne sont pas toujours utiles pour l'emploi visé, mais quand la conjoncture permet le choix, pourquoi ne pas aller chercher la personne la plus complète du point de vue de l'employeur? C'est ce qui contribue à maintenir un phénomène de surqualification qui laisse de côté, bien souvent, les personnes les moins scolarisées. Les voies de sélection privilégiées par les employeurs sont les licenciements collectifs, l'externalisation de certaines fonctions, un accès inégalement distribué à la formation continue, de nouveaux dispositifs d'embauche tels que les stages et un accroissement général du niveau de formation qui fait que ce sont ceux qui ont le plus de diplôme qui obtiennent de meilleurs chances.

Toujours relativement aux transformations du monde du travail et des pratiques de gestion, il faut noter la réduction de la protection des travailleurs et le recul social. En effet, le travailleur est moins bien protégé qu'il ne l'était. Puisqu'il y a une augmentation des salariés qui sont des employés temporaires ou intérimaires, moins d'employés sont couverts par les syndicats en place et leurs droits ne sont généralement pas les mêmes que ceux des employés permanents. Puis, la croissance du temps partiel permet de faire des économies substantives sur les salaires puisque les heures supplémentaires de ces personnes ne sont pas payées à tarif et demi avant d'avoir dépassé le nombre d'heures d'une semaine normale de travail<sup>3</sup>. Enfin, l'utilisation de la sous-traitance crée un

---

<sup>3</sup> Selon les normes du travail en vigueur au Québec, une semaine normale de travail a 40 heures. Ce n'est qu'au-delà de ces 40 heures que l'entreprise doit payer ses employés à temps et demi. Ainsi, un employé qui a un contrat de 20 heures par semaine et qui devra en travailler 15 de plus demeure au même tarif horaire.

marché interne où la compétition est forte. Le recul social se manifeste également parce que plusieurs pratiques et circonstances sociales accroissent la pression sur les salariés. De fait, les nouvelles formes d'organisation du travail créent des contraintes de rythmes importantes sur les salariés. De plus, l'utilisation des nouvelles technologies souvent associée à une plus grande « liberté » de conditions de travail, permet de contrôler à distance les employés et ainsi de vérifier leur efficacité. Puis, comme nous l'avons vu précédemment, de nouvelles compétences humaines sont exigées sans pour autant être reconnu dans le calcul des salaires. Enfin, en ce qui concerne la rémunération, ce n'est souvent que les temps réellement travaillés qui sont payés. Nous montrerons à partir de recherches québécoises que la plupart des constats français de changements du monde du travail ont été relevés même si, dans l'état de la recherche au Québec, il n'a pas été encore rédigé de synthèse générale du travail aussi exhaustive (voir chapitre suivant).

Tout comme Boltanski et Chiapello, Rifkin (1995) démontre que les conditions de travail ont beaucoup changé. Selon ce dernier, une nouvelle transition est en train de se produire, modifiant les rapports que les travailleurs ont depuis maintenant près d'un siècle avec le travail. En effet, grâce aux nouvelles technologies et à ce qu'il nomme le « reengineering », les entreprises augmentent leurs profits tout en mettant à pied une importante partie de leur personnel. Ainsi, l'histoire se répèterait alors que l'augmentation de la production va de pair avec l'appauvrissement des travailleurs, tout comme le dénonce Polanyi (1983) pour la « grande transformation ». Alors que celle-ci a fait de la terre, du travail et de la monnaie des marchandises, Rifkin (1995) craint quant à lui que la transformation actuelle, grâce aux avancés en génie génétique tende à organiser la vie comme un processus manufacturé. Le travail est considéré sous forme d'une fiction sociale comme une marchandise quand il est impossible de détacher du travailleur son travail, écrivait Polanyi (1983). Si nous observons en quoi consiste concrètement ce que visait Polanyi en terme de « fiction » nous pouvons dire que l'action sociale du travail se voit continuellement objet d'interventions multiples visant à rationaliser le social, ce qui prend sens comme travail en terme d'efforts, de durée, de conditions de travail se voient remodelé par une réingénierie sociale qui applique au

travail humain comme activité sociale les mêmes procédés qu'à la matière inerte (Sabourin et Brochu, 2004).

Les transformations des conditions de travail impliquent immédiatement les transformations de la vie sociale du travailleur. Est-ce aussi vrai aujourd'hui ? Il est possible de croire que le marché du travail comme processus de remise en cause continuelle de la socialisation du travailleur constitue, suivant le point de vue de Polanyi, une généralisation sous une nouvelle forme et plus développée de la marchandisation du travailleur « libre » de vendre sa force de travail ? Nous entendons « libre de vendre sa force de travail » dans la mesure où l'existence du travailleur est orientée et est déterminée au-delà du temps d'exécution des tâches par les nécessités de l'organisation du travail et par ses formes de modélisation du social en terme de fabrication.

Comme le soutient Kosik, « l'homme est toujours attaché par des connexions et des rapports à sa propre existence, qui est activité même si celle-ci revêt la forme de la passivité et de l'abstinence totale » (Kosik, 1988 :38). C'est-à-dire que peu importe son activité, l'homme est parti d'un monde qui influence son rapport à son existence. Ce qui signifie que l'individu travaille ou non importe peu en ce sens qu'il aura tout de même à se définir par rapport au travail dans le cas où il s'agit d'un élément qui régit l'essentiel de la vie sociale.

## **6. QUE DEVIENT LE TRAVAIL ?**

En plus des différentes transformations dans la gestion du personnel et de l'organisation du travail dans le secteur privé, il y a le report sur l'État des coûts de la mise au travail. Les différentes politiques de l'emploi aident probablement davantage l'entreprise que le citoyen. De fait, l'entreprise qui a un besoin de toute façon, se tournera vers les politiques de l'emploi qui lui permettent de payer moins cher son employé plutôt que d'embaucher à plein tarif. Lorsqu'une crise de l'emploi a eu lieu il y a quelques décennies, l'État providence a tenté avec le succès qu'on connaît de prendre en charge les individus. Le marché capitaliste actuel souvent caractérisé par le libéralisme fait en

sorte que l'État qui s'est déjà passablement endetté du fait notamment de la réduction des prélèvements fiscaux sur le capital depuis la seconde Guerre mondiale, ne peut plus répéter ce mode de « sauvetage ». S'agit-il d'une situation jamais vécue à présent qui mènera à une nouvelle ère ou simplement la même roue qui tourne sans relâche ? Comment est-ce arrivé ?

Bien que le travail devienne dans les faits moins important, en terme de temps lui étant consacré, il n'en demeure pas moins que la majorité des américains se définissent par rapport à leur travail et que le fait de ne pas en avoir influe sur l'estime de soi. Ce qui entraîne une augmentation des problèmes psychologiques pouvant mener jusqu'au suicide et à la criminalité (Rifkin, 1995). De fait, les valeurs marchandes demeurent dominantes et il est très difficile dans ce contexte pour qu'autres choses puissent s'imposer. Puis, tant et aussi longtemps que les dirigeants croient qu'un revenu annuel garanti nuirait à l'éthique du travail, il semble fort improbable de se sortir de cette mentalité sans une modification en profondeur des rapports entre travailleurs et employeurs.

Il est clair pour Rifkin qu'une transition est en cours et que pour que celle-ci puisse être réussie, il importe de redéfinir le contrat social. En quelque sorte, il croit que la partie de la thèse utopique de Marx voulant que « dans une « humanité socialisée », « l'État dépérirait » et que la productivité du travail deviendrait si grande que le travail pourrait disparaître (...) » (Arendt, 1954 : 30) se réalise. L'humanité rêvée de Marx avec un État faible et une société presque sans travail semble des plus réaliste. Or, il ne semble pas que cette nouvelle réalité nous mène directement aux loisirs.

En effet, plusieurs enquêtes le démontrent, l'individu travaille moins, mais le travail demeure tout de même central (Paugam, 1991; Gaulejac et Taboada Léonetti, 1994; Schnapper, 1997). Est-il possible de croire qu'avec la nouvelle génération qui n'a pas connu les 30 glorieuses et la stabilité cette situation change ? En une décennie, il se peut fort bien que cette centralité soit partie. Surtout, chez les nouveaux arrivants sur le marché.

Rifkin (1995) considère que le renversement de la représentation de la consommation d'un vice à la vertu est un élément important qui a permis la transition vers la société marchande. Nous croyons qu'un nouveau renversement sera nécessaire afin d'effectuer la transition en cours. Quelle forme prendra-t-il ? Quel élément devra être repensé ? Selon Gorz, il y a moins de travail alors il est impensable de faire du travail la source essentielle « de l'autonomie, de l'identité et de l'épanouissement de tous » (1997 : 80). Il faudrait que le travail perde sa centralité dans la conscience, la pensée, l'imagination de tous et c'est, toujours selon lui, précisément ce que les différents pouvoirs tentent d'empêcher. Donc, selon Gorz, le travail reste central dans l'imaginaire bien qu'il ne le soit plus au quotidien. Toutefois, pour Schnapper (1997), la société est fondée sur le travail et la production et aucun changement ne semble poindre à l'horizon. Être chômeur signifie humiliation, ennui quotidien et affaiblissement des échanges sociaux alors que le travail est un moyen d'assurer la vie matérielle, de structurer les temps et l'espace, il est le lieu d'expression de la dignité de soi et des échanges sociaux et il donne sens aux autres moments de la vie (Schnapper, 1997). Même idée du côté de Perret qui voit une incohérence majeure à vouloir dissocier travail et citoyenneté socio-économique. En effet, « la socialisation par la consommation marchande n'est pas suffisante pour faire société, et la situation des jeunes sollicités en tant que consommateurs sans avoir la possibilité de travailler est à cet égard préoccupante » (Perret, 1997 : 15). Pour ce qui est de la centralité, nous croyons que les normes de travail définissent les conditions d'existence du secteur « social », est-ce le cas ?

Selon Schnapper (1997), ce n'est pas la première fois que les sociétés occidentales sont confrontées à une période où l'emploi se fait rare et ce n'est pas l'indication qu'un changement dans l'organisation sociale s'impose. C'est bien dommage pour la génération en cours, mais elle est sacrifiée et pour les autres, tout rentrera dans l'ordre puisqu'un nouveau secteur d'emplois émergera et remplacera le vide à combler. Selon nous, c'est cette vision qui est utopique, puisqu'elle n'implique aucune action sociale, mais simplement l'attente afin que tout revienne sous une forme connue comme par magie plutôt que de proposer un travail de remise en question. Nous ne croyons pas à cette possibilité d'une évolution naturellement bonne de la société. Certes, il est plus simple de laisser-aller et d'espérer, mais combien plus risqué voire même dangereux.

L'histoire a démontré que les changements dans l'ordre du travail affectent généralement dans un premier temps les moins bien nantis. Ainsi, il semble intéressant de demander aux jeunes personnes qui se trouvent déjà dans une situation de précarité la façon dont ils se représentent le travail. Somme toute, il semble tout à fait crédible de prétendre que le travail n'est plus l'élément central de la vie sociale en terme de temps objectivement consacré à cette activité. En effet, Rifkin (1995) aux États-Unis et Boltanski et Chiapello (1999) en France le démontrent bien, il y a de moins en moins d'emploi dans le secteur marchand donc de moins en moins d'employés salariés dans ce secteur. Toutefois, lorsque Offe (1985) maintient que le travail n'est plus un élément central pour le travailleur, nous avons quelques réticences. De fait, nous sommes d'avis que tant et aussi longtemps qu'une logique de marché dominera et que la consommation de masse sera un but assumé par l'organisation sociale, le travail continuera d'être valorisé comme la voie royale permettant la réussite sociale.

Nous sommes d'avis que les sociétés sont présentement en pleine transition. Il est vrai que l'automatisation a profondément modifié le monde du travail, laissant de plus en plus de gens sans travail. Alors que Polanyi évoquait la grande transformation qui a laissé nombre d'individus sans repère, nous pouvons croire que nous sommes à nouveau dans une période de changement qui bouleverse tous les jalons qui étaient encore en place tout récemment. Comment les jeunes arrivants sur le marché du travail, premières victimes de ces mutations se représentent-ils le travail?

## **7. SYNTHÈSE DU CADRE THÉORIQUE**

Comme nous l'avons vu chez de nombreux auteurs (Marx, Polanyi, Rifkin, Boltanski et Chiapello) la recherche en sociologie économique demeure marquée par le fait que le travail est une activité centrale de l'être humain moderne. La désappropriation de l'activité sociale du travail de certains groupes sociaux observés par ces sociologues est posée comme étant hautement problématique pour leur existence. Ce cadre moral du travail pour revenir à l'expression de Polanyi, est un cadre de vie. Qu'arrive-t-il dès lors

que le travailleur en est privé tel que l'on le constate lors de la révolution industrielle mais aussi à d'autres moments de l'histoire tel que l'observe Rifkin pour les noirs américains ? Ces derniers voient leur vie sociale se désagréger selon cet auteur qui analyse les réalités économiques mais aussi celles relatives aux problèmes sociaux que vivent ces groupes.

Peut-on reconduire cette analyse des transformations socio-économiques des économies capitalistes aujourd'hui comme le proposent récemment Chiapello et Boltanski? Ces auteurs insistent en conclusion du *Nouvel esprit du capitalisme* sur le décalage existant entre les qualités définissant les êtres dans la cité en projet comme nouvelle forme de réalisation au moment où les grandeurs relatives au monde industriel perdent de l'importance dans le monde économique. En d'autres mots, est-ce que les transformations actuelles du travail qu'ils analysent comme déconstruction du cadre social du travail des « trente glorieuses » est un décalage entre la socialisation au travail de certains groupes sociaux et des formes sociales que prend le travail salarié aujourd'hui ou bien assistons-nous à une modification majeure du rapport au travail et à l'emploi salarié? Est-ce que le travail sous forme d'emploi par projet se caractérisant par des discontinuités et des changements fréquents d'employeur et de conditions de travail permet encore de se constituer une organisation de vie où le travail demeure l'activité sociale centrale au fondement d'une identité de travailleur? Si c'est le cas dans quelles conditions sociales ?

Nous pensons que si la mise au jour des différenciations sociales des normes de travail à travers l'emploi salarié selon les périodes historiques est un acquis de la sociologie économique, par ailleurs, cette analyse ne nous dit que peu de choses sur les modalités de persistance ou de transformations de la socialité au travail des groupes sociaux qui se retrouvent dans cette situation sociale. Est-ce que le travailleur ou la travailleuse appartenant à ces groupes sociaux identifiés conservent toute leur vie un rapport central au travail? Est-ce que ce rapport central au travail induit un rapport central à l'emploi salarié d'une époque? Est-ce que les enfants appartenant à ces groupes sociaux sont tributaires d'une reproduction sociale à l'identique c'est-à-dire, qu'étant socialisé à ce

type de rapport au travail et à un type de rapport à l'emploi, ceux-ci conservent malgré les constants de différenciation de leurs expériences actuelles de formation et d'emploi, les mêmes repères dans leur rapport au travail et plus généralement à l'existence où le travail est une activité centrale? En somme ces personnes et ces groupes demeurent-ils pré-occupés c'est-à-dire organisent-ils leur vie selon une anticipation de l'occupation présente continuellement dans leurs actions et représentations ou vivent-ils dans un autre type de temps social (Kosik, 1988).

Dans ce dernier cas, nous devons envisager que les transformations actuelles de l'emploi salarié induisent que l'exercice de l'emploi dans les pays les plus industrialisés (il faudrait mieux dire aujourd'hui les économies tertiarisées) implique que ces groupes sociaux n'ont plus un rapport à l'emploi salarié comme l'activité sociale qui vient ordonner leur vie? Plus encore, ce nouveau rapport à l'emploi ferait que l'activité de travail elle-même, qu'elle soit salariée ou sous d'autres formes, deviendrait marginale dans l'organisation et les représentations de la réalité des personnes et des groupes sociaux. En somme, l'ensemble de ces questions vise à comprendre quelle appropriation les personnes et les groupes sociaux ont de ce qui leur sont transmis et de leurs expériences. Pourra-t-on constater une fragmentation de l'identité au travail entre des représentations issues de normes sociales prévalentes antérieurement et celles appréhendées dans l'expérience qui peuvent être complexes et multiples du fait de l'éclatement de la prédominance des normes fordistes de l'emploi sans que par ailleurs celles-ci disparaissent totalement de tous les secteurs d'emplois? Enfin, nous ne pourrions parler de l'appropriation sociale du travail sans relever le constat important des transformations depuis les années soixante au Québec, de la socialisation au travail par l'émergence puis le développement sans précédent dans l'histoire, d'une socialisation au travail par l'éducation et la formation des travailleurs? Est-ce que cette transformation de la socialisation au travail va mener à une nouvelle dynamique du rapport au travail et à l'emploi qu'à l'époque fordiste où l'éducation et la formation tout en étant présentes pour certains n'étaient pas aussi généralisées? Est-ce que l'éducation et la formation transmettent des normes sociales différentes par rapport à la socialisation familiale et de proximité en regard au travail?

Toutes ces questions ne peuvent être répondues théoriquement mais seulement dans le cadre d'une démarche méthodologique qui permet d'élaborer une observation sociale du vécu des personnes et des groupes sociaux qui vivent ces situations sociales. De ce point vue, dans la suite de notre problématique de recherche, nous choisirons d'étudier un groupe social, les jeunes diplômés de l'enseignement professionnel parce que ceux-ci nous semblent un groupe critique et exemplaire de ce processus plus général de persistances et de transformations du rapport au travail et à l'emploi. Ces jeunes d'origine modeste pour la majorité sont fils et filles de travailleurs et de travailleuses de l'époque des trente glorieuses. Ils et elles ont acquis une formation professionnelle et ont eu plusieurs emplois marqués de discontinuités tant dans l'obtention que dans les conditions de travail. En somme, ils appartiennent à des groupes sociaux qui ont subi d'une façon exemplaire cette tension entre le rapport au travail transmis par leurs parents et leurs expériences de travail multiples tout en ayant passé par l'éducation et la formation scolaire.

## CHAPITRE 2 – PROBLÉMATIQUE THÉORIQUE

Les formes du travail salarié ont été modifiées de façon importante dans la dernière décennie. Les jeunes diplômés de la formation professionnelle qui ont appris un métier avec l'espoir de trouver un emploi dans leur domaine forment un groupe social qui a été peu étudié. Dans le présent chapitre, nous allons nous attarder aux recherches qui ont porté sur les jeunes et le travail. De plus, nous exposerons quelques commentaires sur la notion de représentations sociales. Cette présentation est essentielle afin de passer à l'aspect méthodologique.

### 1. JEUNES ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES DU TRAVAIL

Ceux qui sont reconnus par la dénomination de « jeunesse » ou de « jeunes adultes » ont vu leurs conditions d'existence se modifier depuis les deux dernières décennies. Il apparaît évident que le jeune de 18 ans qui entre sur le marché du travail ne fait pas face à la même réalité que celle de ses parents alors que ceux-ci avaient le même âge. D'abord, la période connue comme étant la jeunesse est plus longue. Ce qui est caractérisée par une augmentation du temps des études et un retard dans l'entrée en vie active à temps complet. Ce qui résulte fréquemment en une plus grande difficulté pour le jeune à se projeter dans l'avenir. De plus, la jeunesse qui s'est longtemps caractérisée par une succession d'étapes bien définies (fin des études, entrée sur le marché du travail, horizon de la retraite) prend actuellement une forme différente. En effet, il est devenu courant de voir des jeunes avoir plusieurs liaisons plus ou moins longue et faire des départs et retours plus fréquents de la maison familiale (Dubet, 2001). Fournier et Bourassa (2000), quant à eux, décrivent les jeunes comme un groupe social affaibli, disloqué, hétérogène et impuissant à correspondre à la norme. Ce qui, selon nous, serait un résultat aux conditions structurelles évoquées précédemment plutôt qu'une caractéristique inhérente à cette génération. En 1997, les jeunes représentent la cohorte la plus instruite de l'histoire, mais surreprésentée dans les statistiques de chômage (Conseil permanent de la jeunesse, 1997). En avril 2003, la situation semble se redresser tandis que le taux de chômage de l'ensemble de la population se situait à 9,7 % alors

qu'il atteignait 11,3 % chez les 20-24 ans pour redescendre à 8,3 % chez les 25-29 ans (Institut de la statistique du Québec, 2003). Enfin, selon Roulleau-Berger (2001), ce qui caractérise la jeunesse, c'est l'incertitude résultant des mouvements entre les situations en emploi dont les formes sont difficiles à hiérarchiser et qui s'imbriquent dans la diversité. C'est ce qui apporte des changements successifs d'identité par rapport au travail voire même pour certains du point de vue de leur existence. Bref, afin de décrire la situation des jeunes et du travail, les termes de précarité, de chômage et d'incertitude sont fréquemment évoqués. Il est donc présentement très difficile de mettre un âge sur la jeunesse, il est généralement entendu qu'il s'agit d'une période d'expérimentation s'étalant de l'adolescence à l'âge adulte (Gauthier et al., 2000) alors que ce fut longtemps une période de transition avec des étapes bien définies. Les définitions étatiques sont souvent utilisées afin de définir les jeunes, bien qu'elles demeurent vagues et peu adaptées à la sociologie<sup>4</sup> (Hamel, 1996). De plus, bien que des réflexions aient été entreprises sur la question (Attias-Donfut, 1996), il reste du travail à effectuer, ce qui dépasse largement les limites de notre travail. Dans le cadre de notre mémoire, nous nous contenterons de définir les jeunes comme étant les personnes âgées entre 18 et 29 ans oscillant entre études et emplois.

Alors que le fait d'obtenir un diplôme a longtemps été synonyme d'assurance pour se trouver un emploi, la démocratisation et la massification de l'école ont fait en sorte que le diplôme sans nécessairement perdre de valeur, n'est plus une garantie d'intégration réussie du marché du travail. Ainsi, tout comme pour le marché du travail, de grands changements se sont produits au niveau scolaire. L'élève n'est plus défini par son rôle social, mais plutôt par son expérience. Alors que la socialisation a longtemps été l'apprentissage d'un rôle, il est maintenant du ressort de l'individu de composer, de construire lui-même ce rôle qui autrefois lui était donné (Dubet, 2001). Une plus grande responsabilité lui incombe alors que sa réussite dépendra de sa capacité « à se créer ». C'est donc la construction de long parcours où il est nécessaire « d'exceller » à plusieurs niveaux qui est le lot de la jeunesse actuelle (Roulleau-Berger, 2001). Par contre, les

---

<sup>4</sup> Les programmes offerts par l'État s'adressant aux jeunes établissent différents âges. Par exemple, le programme *Jeunes volontaires* s'adressent aux personnes âgées en 16 et 29 ans alors que *Solidarité jeunesse* cible les 18 à 24 ans.

gens présentement âgés de 18 à 29 ans n'ont pas nécessairement eu une formation adaptée aux nouvelles réalités du travail. En effet, c'est un travail de longue haleine que de modifier le programme scolaire s'inscrivant dans une éducation obligatoire.

En ce qui concerne le marché du travail, les jeunes voient principalement une croissance dans le secteur tertiaire où deux pôles d'emplois se sont développés. D'abord, un secteur avec des emplois hautement spécialisés, bien rémunérés et qui offrent des possibilités de stabilité, souvent le lot des jeunes issus de milieu aisé. Ensuite, des emplois atypiques, instables et faiblement rémunérés, plus souvent pour les jeunes faiblement scolarisés (Fournier et Bourassa, 2000). Les nouvelles normes qui sont créées sont celles de la formation continue, de la compétitivité et de l'adaptabilité ainsi que du chacun pour soi. Normes avec lesquelles plusieurs jeunes se sentent mal à l'aise, favorisant davantage la solidarité, l'entraide et le partage (Saint-Pierre, 2001).

Mais comment les jeunes se représentent-ils le travail, quelle place y accordent-ils ? Le vieux débat suggère deux modes de représentations. La première étant essentiellement instrumentale, c'est-à-dire que les jeunes perçoivent le travail comme étant une contrainte sociale et ils considèrent que la réalisation de soi est possible uniquement en dehors du marché du travail. Dans cette représentation, le travail permet d'assurer les conditions matérielles pour cette « vraie vie » alors que la seconde se veut beaucoup plus expressive où le travail est un élément central permettant de constituer son identité sociale. Il est un moyen de s'exprimer, d'exploiter son potentiel et de se réaliser selon diverses normes sociales de production. À cet effet, différentes études démontrent que le travail demeure une valeur centrale dans la construction des identités sociales (Wilson, 1996, Castel, 1995 et Hamel, 1999, cités par Roulleau-Berger, 2001). Comme nous le présenterons, les recherches avancent que le rapport au travail des jeunes est plus nuancé, se trouvant quelque part entre ces deux extrêmes ou se modifiant selon les situations.

## 2. LE TRAVAIL : ACTIVITÉ INSTRUMENTALE VERSUS EXPRESSIVE

D'abord, des recherches effectuées concernant les jeunes en Allemagne (Zoll, 2001) démontrent qu'il y a eu des changements dans la façon dont ils se représentent le travail. Alors que la centralité du travail a longtemps été intériorisée, elle est maintenant vécue comme extérieure. C'est une nette distinction avec les générations précédentes. Avoir un bon travail a longtemps été ce qui était souhaité par jeunes et moins jeunes. La définition de cela était bien simple, il s'agissait d'un travail bien payé et comportant un contenu intéressant. Zoll (2001) mentionne que maintenant, les jeunes n'ont plus des exigences si élevées, en effet si le travail est l'un ou l'autre, c'est déjà bien!

Selon Zoll (2001), l'équilibre possible entre intérêts instrumentaux et intérêts expressifs à maintenir dans le modèle culturel ancien caractérisé par l'éthique protestante n'existe plus aujourd'hui. En effet, dû à la pénurie des postes et à la diversité des situations, cet équilibre devient rare. Puis, les jeunes ne considèrent plus seulement l'aspect matériel et la réalisation personnelle, mais également des intérêts pour leur santé et pour l'écologie. Baethge (1994, cité par Trottier, 2000), quant à lui, émet l'hypothèse que la valeur accordée au travail prend peut-être plus d'importance puisque la religion, la famille et d'autres institutions sont moins porteuses de sens.

Dans les recherches qu'il a effectuées, Zoll (2001) découvre que les jeunes ont un rapport plus instrumental au travail qu'autrefois. En effet, il y a peu d'identification à l'emploi, plusieurs déclarant se sentir un élément d'une grosse machine. Pour certains, le travail se réduit à pouvoir s'acheter des biens de consommation qui permettront de pouvoir vivre dans la « vraie vie » qui est celle qui appartient au monde du hors travail. Des recherches réalisées en Allemagne, en Italie et en Belgique ont démontré que pour les jeunes, le travail est instrumental et que les activités du champs hors travail sont celles qui permettent l'expression de soi (Zoll, 2001). Ce qui peut se comprendre par le fait que pour les jeunes, il existe une distance entre ce qu'ils veulent avoir comme emploi et ce qu'ils peuvent avoir. Autre manifestation du caractère instrumental causé par la précarité de plusieurs, les jeunes refusent l'engagement dans le travail supposant

immédiatement qu'il a peu de possibilités qu'il dure pour une longue période. Toutefois, il demeure envisageable que le travail donne sens à la vie, sous certaines conditions soit lorsqu'il y a présence d'aspects créatifs et un sentiment d'utilité sociale. Dans ses recherches, Zoll a découvert que la solution la plus répandue privilégiée par les jeunes était un compromis dans leur quête de sens et le non-sens du travail exécuté. De fait, pour plusieurs, ce qui compte est d'avoir du plaisir en travaillant, le travail doit permettre l'amusement. Cet aspect ne se trouve pas uniquement dans les tâches effectuées, mais est rendu possible également par les relations sociales que permet le travail. Donc, la quête de sens serait remplacée par la recherche du plaisir, du « fun », qui est possible par l'aspect socialité du travail. De fait, « les jeunes veulent éprouver du plaisir au travail puisqu'ils n'en trouvent pas dans le travail lui-même, pas plus qu'ils n'y voient une possibilité d'identification » (Zoll, 2001: 266). Est-ce qu'en somme les jeunes n'aborderaient pas ainsi le travail sous l'angle d'une suite de leur rapport de consommation où la notion de plaisir domine?

Ainsi selon Zoll (2001), les jeunes auraient un rapport au travail essentiellement instrumental, il ne serait plus qu'un moyen en vue d'une fin qui se trouve elle, dans un autre champ d'activité. À l'opposé, Fournier et Croteau (1998, cité par Trottier, 2000) ont interrogé des jeunes québécois diplômés de différents niveaux (DES, DEP, DEC technique et baccalauréat spécialisé) et arrivent à la conclusion que ce n'est que pour une minorité que le travail joue un rôle instrumental. Pour la moitié des répondants, plus d'importance est accordée au travail dans le projet de vie qu'aux activités des autres champs. Les jeunes font face à la difficulté liée au fait qu'ils sentent l'obligation de travailler, tout en étant dans l'impossibilité de le faire sous les formes présentes (Rouleau-Berger, 2001). Les nouvelles stratégies de gestion laissent la charge à l'individu de sa socialisation professionnelle alors qu'autrefois l'entreprise prenait en charge les employés à la sortie de leur formation et les accompagnait dans la transition vers l'emploi (Fournier et Bourassa, 2000). Pour les jeunes, il semble y avoir ambivalence par rapport au travail. En effet, celui-ci donne un sens et une valeur au temps libre, mais il empêche de vivre et de profiter de la vie.

En plus de la dichotomie entre l'instrumental et l'expressif, plusieurs auteurs divisent les jeunes en deux groupes. Il y a d'abord les jeunes professionnels, issus d'un milieu aisé et qui ont réussi à acquérir les différentes qualités leur permettant de se démarquer dans le monde du travail actuel et ceux qui proviennent de milieux plus défavorisés.

Ainsi, chez les jeunes professionnels, le désir de réalisation demeure très présent, puisqu'ils ont les moyens de le faire. Cependant, pour la majorité des jeunes, la pratique est de faire n'importe quelle tâche qui permet de subvenir aux besoins et d'assurer l'existence tout en s'investissant le moins possible. L'autoréalisation se cherche dans le non travail. Bref, pour beaucoup de jeunes, le travail salarié va à l'encontre de la « vraie vie » qui elle se trouve dans le non travail (Zoll, 2001). Quant à Dubar et Pottier (1994, cité par Trottier, 2000), ils sont arrivés à la conclusion que, bien qu'il soit possible de croire que les jeunes sans diplôme, pour qui trouver un travail risque d'être plus difficile, en viendraient à être « allergiques » au travail et conséquemment rejeter les valeurs qui y sont associées, ceux-ci ne le font pas. En effet, l'objectif de trouver un emploi, de s'insérer dans la vie professionnelle pour gagner leur vie demeure très présent.

Comme plusieurs sociologues, Castel (2001) insiste sur l'aspect structurel des transformations générales de l'organisation du travail. Ces changements ont une influence majeure sur les individus puisque leur existence professionnelle n'est plus structurée par des régulations « objectives » (reconnues par une très grande majorité) et permanentes (au sens d'une très grande régularité) comme ce fut le cas pour les générations précédentes. Pour certaines personnes, il peut s'agir d'un soulagement, ce peut être vécu comme une plus grande liberté. En effet, il est possible de se composer un rôle, de créer et ce, dès l'âge scolaire. De plus, ce qui est recherché par les employeurs témoigne d'un certain renversement alors que les curriculum vitae présentant plusieurs expériences de travail à divers endroits pour des périodes courtes sont davantage estimés, démontrant une polyvalence et une facilité d'adaptation. Il n'y a pas si longtemps ce type de parcours était plutôt symptomatique d'un employé difficile. Cependant, cette nouvelle « liberté » est impossible à gérer pour plusieurs alors qu'il est difficile de se composer seul. Ce ne sont que les personnes qui ont réussi à acquérir

différents types d'apprentissage qui pourront s'épanouir et se réaliser dans ces nouvelles conditions. Ce ne sont que les groupes sociaux qui sont en mesure à partir de différentes stratégies d'accumuler et de transférer leurs expertises pour établir un rapport concurrentiel sur le marché du travail qui ont pu les intégrer. Enfin, il ne faut pas généraliser avec des discours globalisants du type que « les jeunes sont porteurs d'une mutation généralisée du rapport au travail » (Castel, 2001: 296). Il semblerait que les jeunes scolarisés conservent un rapport plutôt positif avec le travail puisqu'ils obtiennent davantage de possibilités de réussite. Toutefois, les jeunes qui sont en situation d'échec scolaire ont perdu cette référence positive, ne voyant pas tellement comment ils pourraient trouver un emploi intéressant.

Bien que ces différentes recherches présentent des nuances entre l'aspect instrumental et l'aspect expressif, elles ne dépassent pas cette vieille dichotomie. De plus, en ne s'attardant qu'à l'aspect instrumental par rapport à l'aspect expressif du travail, il semble impossible de voir une évolution dans le débat. Qu'en est-il si le questionnement se situe sur la centralité du travail?

### **3. UNE VALEUR CENTRALE**

Bien qu'il soit évident qu'il y ait une crise de l'emploi salarié, Fournier et Bourassa (2000) ne croient pas nécessairement qu'il y ait une remise en cause de la centralité du travail dans l'organisation sociale et du rôle que celui-ci joue dans le développement de l'individu. En effet, des recherches effectuées entre 1992 et 1998 démontrent qu'au Québec, au Canada et en France, le travail demeure une valeur centrale, que les jeunes soient étudiants, diplômés, en recherche d'emplois ou prestataires de la sécurité du revenu (Fournier et Bourassa, 2000). Pour la plupart des jeunes, les représentations et les attentes par rapport au travail demeurent très grandes. Il doit répondre à des besoins économiques tels que l'autonomie financière, à des besoins sociaux soit de permettre de se sentir utiles collectivement et de faire partie d'un réseau et enfin, à des besoins psychologiques, en ce sens qu'il procure un moyen de se réaliser, de s'accomplir.

Selon Trottier (2000), il est possible de conclure que le rapport au travail des jeunes n'a pas changé sur le fond. Il n'y a pas de renversement, la norme traditionnelle continue de dominer. Mais, il y a peut-être une voie vers le changement en ce sens que les jeunes semblent être plus soucieux d'assurer un équilibre entre le travail et la vie privée. Trottier (2000) ne croit pas que les jeunes accordent moins d'importance au travail. De fait, l'accès au marché du travail est une source d'inquiétude, d'angoisse et parfois même d'obsession.

Bien que ces façons d'étudier le rapport au travail des jeunes permettent de soulever les différences entre certains groupes de jeunes, il est toujours question de la valeur travail tout en demeurant largement dans le champ d'activité qu'est le travail, sans vraiment aborder les autres aspects de la vie sociale.

Castel (2001) s'est interrogé sur le lien que plusieurs font entre rapport au travail plus problématique et rapport au travail plus détaché. Selon lui, il est tout à fait vrai que les jeunes font face à un marché du travail plus incertain qui rend l'accès à l'emploi plus difficile. Il parle de quasi-évidence. Cependant, il n'est pas prêt à admettre que cette nouvelle réalité entraîne irrémédiablement une remise en question de la centralité du travail dans la construction de l'identité ou comme cadre de référence des jeunes. Même constat chez Dubet (2001) qui rappelle que bien que pour plusieurs jeunes le processus de socialisation est marqué par les échecs, l'exclusion ou la marginalité scolaires, le travail peut rester malgré tout un élément central de l'identité. En effet, que le travail soit vécu comme aliénant ou valorisant, celui-ci peut demeurer central dans les représentations des jeunes. N'était-ce pas le cas des ouvriers de l'époque industrielle?

Pour Castel (2001), le fait qu'il soit plus difficile d'accéder à l'emploi, certains plutôt que de se laisser aller au désintéressement s'investiront davantage dans le travail afin de multiplier les possibilités de réussite. Certes, il existe une réelle désorientation par rapport au travail, mais celle-ci ne se manifeste pas nécessairement par un détachement, mais bien par une plus forte motivation.

Toujours selon Castel (2001), peu d'enquêtes sérieuses ont été réalisées sur la question de la transformation des attitudes des jeunes par rapport au travail. La plupart des écrits se limitent à des extrapolations qui anticipent l'effacement de la valeur travail. Pourtant, les enquêtes d'opinions qui ont été effectuées en France démontrent qu'il n'y a pas de différence significative entre les jeunes et les adultes quant au fait que le travail est central. Est-ce que les jeunes dans leurs représentations seraient décalés de la « réalité » du travail qu'ils vivent ? Ce n'est pas parce que le rapport au travail est malheureux à cause de la crainte du chômage et de la conscience du manque d'intérêt de nombreux emplois qu'il n'est plus vécu comme étant central. Un sondage effectué de 1981 à 1991 démontre que les jeunes sont plus nombreux à croire qu'une diminution de la place que le travail occupe dans leur vie serait négative (Castel, 2001). La hiérarchie des valeurs démontre que le travail est très important. En effet, lorsqu'ils sont interrogés à ce sujet, les jeunes nomment dans l'ordre : la famille, le travail et l'amour. Enfin, Castel précise que pour comprendre le rapport au travail des jeunes en situation de précarité, l'économique ne suffit plus, il est essentiel d'intégrer les autres mondes que celui du travail puisque les jeunes doivent développer des stratégies identitaires dans divers mondes sociaux. C'est ce que nous nous proposons de vérifier. Nous utiliserons donc les représentations sociales et les temps sociaux afin de théoriser la centralité du travail.

#### **4. AU-DELÀ DE LA VALEUR EXPRIMÉE ; LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES**

Comme le mentionne Castel, les différentes recherches effectuées à propos du rapport au travail des jeunes se sont surtout attardées à la valeur travail et au monde du travail. En effet, les recherches précédemment citées concluent que le travail est cité comme central puisque lorsque les jeunes sont questionnés sur leur valeur, il demeure prioritaire. En fait, peu importe la façon dont la question est abordée, il semblerait que le travail soit toujours central chez les jeunes. Selon nous, il importe d'aller plus loin dans le questionnement afin de bien comprendre où il se situe pour les jeunes selon leur expérience vécue mais également selon leur représentation. Ainsi, afin de bien cerner la

façon dont les jeunes se représentent le travail, nous croyons qu'il est important de les questionner sur leurs représentations sociales de celui-ci par rapport aux différents champs d'activités sociales.

Nous concevons les représentations sociales comme une « forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989 : 36). Étant un système d'interprétation, elles permettent de guider et d'organiser les conduites. En effet, les représentations sociales servent à s'ajuster, à identifier et à résoudre les problèmes que le monde qui nous entoure pose. Elles « nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et les défendre ». (Jodelet, 1989 :31).

Ainsi, la représentation est une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet. D'abord, il s'agit toujours d'une représentation de quelque chose et de quelqu'un. En d'autres termes, les caractéristiques du sujet et de l'objet ont une incidence sur la représentation sociale. Ensuite, la représentation tient un rapport de « symbolisation » et d'«interprétation» avec son objet, elle lui confère des significations. Puis, la représentation est une « modélisation » de l'objet. L'étude d'une représentation passe par une analyse des caractéristiques liées au fait qu'elle est une forme de connaissance. Enfin, il s'agit d'un savoir pratique puisqu'elle réfère à l'expérience à partir de laquelle elle est produite, aux cadres et conditions dans lesquels elle l'est et surtout au fait que la représentation sert à agir sur le monde et autrui (Jodelet, 1989). Donc, la représentation est une forme de connaissance, de savoir pratique en ce sens qu'elle réfère à l'expérience à partir de laquelle elle est produite. Dans le cas qui nous intéresse, nous nous attarderons aux représentations sociales du travail des jeunes diplômés du secteur professionnel qui ont été sans emploi pour une période d'au moins un an.

Il a déjà été démontré que des individus qui partageaient une même condition sociale (la condition ouvrière) qui s'accompagne d'une relation au monde, de valeurs, modèles de

vie, de contraintes ou désirs spécifiques, produit des effets sur la façon de concevoir la culture (Kaës, 1968 et Larrue, 1972 cités par Jodelet, 1989). Nous croyons qu'il peut en être de même pour les jeunes qui ont suivi un parcours académique plutôt semblable par rapport au travail salarié.

Les représentations sociales circulent dans les discours, portés par les mots, elles sont observables dans de multiples occasions. Pour la sociologie, les représentations sociales apparaissent via leur objectivation dans le langage et sa mise en acceptabilité par les discours sociaux. L'analyse de contenu sémantique d'entretiens posant la question du travail permettra donc de les appréhender.

La représentation remplit certaines fonctions dans le maintien de l'identité sociale et de l'équilibre sociocognitif qui s'y trouvent liés (Jodelet, 1989). La preuve réside dans les défenses mobilisées lorsqu'il y a nouveauté puisque la nouveauté risque de bouleverser les cadres mentaux. Dans le cas qui nous intéresse, il y a plus ou moins de préparation pour les jeunes dans la vingtaine au monde du travail qui les attend étant donné les changements structurels récents qui l'ont affecté. Quels effets cela peut-il avoir sur les représentations? Existe-t-il un flou? En plus de la fonction cognitive, les représentations sociales ont une fonction de protection et de légitimation. Ainsi, il sera possible de voir le travail comme quelque chose d'utile seulement pour gagner de l'argent plutôt que comme l'élément permettant l'intégration sociale, ce qui permet de réduire l'anxiété face à une situation inattendue comme la perte d'emploi ou la maladie.

Selon Vergès (1989), les représentations sociales dépendent de deux processus sociaux. D'abord, elles rendent compte de l'expérience pratique des acteurs sociaux. Elles dépendent donc de leur place sociale et de leur rapport au réel. Ce qui fait de celles-ci une production idéologique associée à la pratique. De plus, elles rendent compte du travail que la société effectue sur les significations, ce qui provient d'une part, d'un débat idéologique embrayé sur les conflits sociaux et d'autre part, d'une gestion des formes de pensée, d'interprétations remontant à des époques antérieures. C'est pour cette

raison que nous croyons possible une différence entre les jeunes issus de groupe sociaux défavorisés et ceux provenant d'un milieu aisé.

## 5. LES TEMPS SOCIAUX

Comme le mentionne Castel (2001), il est essentiel d'intégrer les autres activités que le travail pour comprendre le rapport au travail des jeunes. Nous sommes d'avis que le travail est central en ce sens qu'il est nécessaire aux autres activités de la vie sociale dans les sociétés industrialisées contemporaines. De fait, il permet d'obtenir argent et sociabilité. Cette dernière est présente puisque bien souvent, le milieu du travail est ce qui permet de faire des rencontres. En ce qui concerne l'argent, la question devient plus délicate. En effet, tout en étant une condition nécessaire à la création d'une famille pour plusieurs, il peut devenir une nuisance puisqu'il prend du temps. N'attribue-t-on pas un salaire horaire à l'employé? Le temps alors pris pour l'activité de travail salarié devient impossible à utiliser pour faire autres choses, incluant la création d'une famille. Dans cette logique, ne pas travailler devrait permettre de s'épanouir puisque ça laisse le temps pour faire autre chose. Dans les faits, c'est rarement le cas, puisque le manque d'argent jumelé au fait que la majorité de la population travaille durant ces périodes font que ne pas avoir de travail équivaut à ne pas avoir d'activité. Donc, au-delà de la question monétaire, le travail est vécu comme étant le moyen pour arriver à ses fins. Selon nous, peu rêvent à l'emploi qui leur permettra de se réaliser puisque la réalisation passe davantage par la famille et les activités de loisirs.

Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, Gorz (1997) prétend qu'étant donné qu'il y a moins de travail, il est impensable de faire de celui-ci la source essentielle « de l'autonomie, de l'identité et de l'épanouissement de tous » (1997 : 80). Bref, il semblerait que le travail demeure central dans les représentations et dans l'imaginaire alors qu'il ne l'est plus dans les pratiques quotidiennes. Afin de vérifier cette idée, nous croyons pertinent d'effectuer un bref détour par la sociologie des temps sociaux. La question souvent posée est la suivante : est-ce que les activités de non-travail, le temps libre, seraient dominantes avec le temps de travail qui est objectivement

moins long? C'est que dans la société industrielle, Friedmann a démontré que le temps dominant est le temps industriel, il règle les autres temps (Sue, 1994). En effet, les autres temps sociaux (loisirs, famille, repos) sont soumis au temps mécanique du travail industriel. En ce sens, le travail est central. De plus, comme nous l'avons évoqué, il existe des inégalités face au temps, il y a d'un côté ceux qui disposent d'un statut (travail) et ressources, mais n'ont pas le temps de les utiliser, d'en profiter et de l'autre, ceux qui ont le temps, mais qui sont marginalisés socialement (ni statut, ni ressources) (Sue, 1994). Grossin, au début des années 1990 et Sue, au milieu des années 1990, voyaient la période actuelle comme une période de transition (Sue, 1994). En effet, selon eux le temps industriel comme temps dominant ne pouvait plus demeurer en place bien longtemps, mais sans remplaçant à cette représentation, l'impression d'éclatement demeure. En effet, pour effectuer un changement de cet ordre, un sentiment de déstructuration perdure, ce qui en est la manifestation. L'augmentation du chômage dû à une diminution du temps travaillé serait le résultat d'une incapacité à modifier la conception du temps industriel comme temps dominant puisqu'à ce jour, aucun mécanisme de régulation adapté aux progrès technologiques n'a été mis sur pied. Il y a plutôt obstination à vouloir recréer une situation favorisant le plein-emploi. De plus, dans le quotidien, il est possible de voir des problèmes de concordance entre les différents temps sociaux. En effet, bien que le travail atypique soit une réalité, plusieurs institutions telles que les garderies, les bureaux gouvernementaux et les transports collectifs maintiennent des horaires standard (Lallement, 2000). Perret (1997) quant à lui voit le travail comme un élément central et il ne peut pas en être autrement puisqu'il permet la citoyenneté ainsi que le contact avec la réalité et les autres, ce que ne peut faire la politique, les arts, la vie associative ou le sport. Il ne croit pas, comme le soutiennent Dumazedier (1999) et Sue (1994), que le travail n'est plus l'élément central. Plus précisément, pour Sue, il ne représente plus le temps social dominant alors que chez Dumazedier, ce n'est plus l'activité la plus importante dans les sociétés riches. Bref, pour ces deux auteurs, l'investissement se trouve ailleurs, quelque part dans la sphère privée (Perret, 1997). Or, jusqu'à maintenant, les activités de la sphère privée n'ont jamais été celles qui ont été les plus valorisées socialement.

## 6. SYNTHÈSE THÉORIQUE

Les représentations sociales du travail se créent par l'expérience vécue par le sujet, par l'organisation sociale et idéologique dans laquelle il est inséré et par la nature des liens que le sujet entretient avec cette organisation sociale. Ayant un rapport trouble avec l'organisation sociale qui ne semble pas lui laisser de place, c'est probablement pour cette situation que la croyance populaire tend à prétendre que les jeunes qui sont en situation de travail atypique ou en arrêt de travail risquent de ne pas considérer celui-ci comme un élément central de leur existence. Or, plusieurs des différentes recherches citées précédemment concluent que le travail demeure un élément central de la vie sociale du jeune. Par contre, comme le prétend Castel (2001), peu d'études se sont attardées à des questionnements dépassant l'ordre de l'expression de valeur sous forme d'opinions des jeunes souvent saisies dans des questions fermées. Dites simplement, les réponses à ces questions de la part des jeunes sont énoncées « en principe » reconduisant la valorisation de l'organisation sociale puisque c'est par le travail que la considération sociale et la rémunération peuvent être augmentées.

Dans cette conception de la valeur travail, celle-ci n'est qu'un élément constituant les représentations sociales, car le découpage de l'activité sociocognitive des personnes et des groupes sociaux comprend, comme nous l'avons vu dans notre définition précédente, la constitution d'un savoir pratique c'est-à-dire relatif à l'expérience de vie. En ce sens une étude sur les représentations sociales du travail nous permettra de mieux saisir si celui-ci demeure toujours un élément central du rapport au monde des jeunes.

Cette perspective des représentations sociales du travail soulève aussi les questions suivantes. Comment existe-t-il une différence entre le travail en tant que valeur et l'expérience du travail chez les jeunes? Comment dans l'idéal le travail demeure présent comme référent pour réfléchir sur le rapport à l'existence, mais que dans l'expérience vécue réelle rien ou peu n'y correspond? Comment la description de leur expérience s'arrime-t-elle aux représentations qu'ils se font du travail?

Les différentes études effectuées à la fin des années 1990 auprès des jeunes se sont consacrées à plusieurs « catégories » de jeunes. De fait, il a été question de ceux qui sont sans emploi, sans diplôme, des diplômés de niveau secondaire ou universitaires, etc. Dans notre étude, nous nous sommes intéressée uniquement aux jeunes diplômés du secteur professionnel qui ont, pendant une période, dû avoir recours à une aide financière extérieure à l'emploi afin de survivre. Tous ces jeunes étaient en réorientation de carrière lors de l'entretien, généralement moins de cinq ans après avoir terminé leurs études. La pertinence de l'étude de cette population de jeunes est le fait que ceux-ci vivent un écart particulièrement élevé entre les normes du travail valorisées et leurs expériences du marché du travail. En ce sens, ces groupes sont exemplaires des principales tensions constituant la représentation sociale du travail chez les jeunes aujourd'hui.

### CHAPITRE 3 – MÉTHODOLOGIE

Afin d'observer le rapport au travail et à l'emploi chez le groupe des jeunes diplômés de la formation professionnelle ayant connu des expériences sur le marché du travail nous avons choisi de privilégier l'étude des représentations sociales du travail plutôt que la reconstruction empirique des pratiques de travail. Nous pensons que c'est à l'échelle des représentations sociales que nous pourrions observer d'une façon stratégique et économique la recomposition ou non de l'activité de travail malgré le caractère limité des cadres sociaux formant les expériences de travail. En effet, comme nous l'avons évoqué précédemment dans notre appréhension des représentations sociales, celles-ci sont relatives à une mise en forme des expériences de travail à partir des notions transmises à travers la socialisation. Des études ultérieures, traitant des pratiques sociales de travail chez ces personnes pourraient mettre en évidence le caractère opératoire en termes de pratiques sociales ou non de cette recomposition à l'échelle individuelle du travailleur dans les cadres sociaux du travail actuel ainsi que ses implications concrètes dans le travail mais aussi le hors travail. Dans le cadre de ce mémoire nous nous attacherons à cette première étape.

Nous privilégions donc l'utilisation de la méthodologie qualitative. Comme la présentation d'un panorama complet des questions théoriques et méthodologiques s'y rapportant nous apparaît non essentielle à la compréhension de ce mémoire, nous ne nous attarderons que sur l'analyse de contenu sémantique et l'entretien à structure ouverte. Toutefois, le lecteur curieux d'en apprendre plus sur ces questions peut consulter différents ouvrages tels que Tesch (1990) qui présente de l'information relativement à l'utilisation de logiciels informatiques, la bibliographie annotée présentée par Dufour, Fortin et Hamel (1991) ainsi que le numéro de *Sociologie et sociétés* consacrées à la construction des données (sous la direction de Houle et Ramagnino, 1993) et celui intitulé « La sociologie : une question de méthodes ? » (sous la direction de Houle, 1982).

## 1. L'ANALYSE DE CONTENU

Dans l'horizon des critères de la démarche scientifique, il existe une démarche d'analyse permettant de décrire les discours à analyser, ce qui nous permettra de dégager les représentations sociales des jeunes diplômés du secteur professionnel que nous avons rencontrés. Nous croyons que les discours des interviewés représentent une forme de connaissance intéressante à analyser. En effet, comme le dit Houle, la connaissance est un processus social qui résulte de « l'appropriation de la réalité qui s'y trouve déjà construite » (1987: 85) dans les discours sociaux. Ainsi,

« le sens commun est une forme sociale de connaissance dont la logique renvoie aux modalités de cette mise en forme, *i.e.* à la relativité des rapports sociaux dont les propriétés sont alors saisissables dans la construction qui en est faite comme forme sociale, comme rapport social spécifique suivant des règles qui sont la construction de cette logique sociale dans la conscience, par et dans le langage (Houle, 1987 : 85) ».

En effet, le contenu de l'entretien est mis en forme selon les règles du discours, c'est-à-dire par le langage et son usage social qui structurent le sens parce qu'ils sont prescriptifs, ordonnateurs et régulateurs. Par cela, tout discours est une forme de connaissance puisqu'il traduit une expérience : il en est la mise en forme. Donc, l'objectif de l'analyse de contenu est de découvrir ces règles qui construisent le discours en observant la structure sémantique et l'usage de l'organisation lexicale des réponses données par le répondant lors de l'entrevue. En effet, afin de comprendre le sens, il importe de faire un détour sémantique, c'est ce qui permet de trouver les structures de signification qu'il faudra analyser (Dubar et Demazière, 1997). Les limites de ce type de matériau sont celles du langage des deux personnes en cause dans l'entrevue soit l'interviewer et l'interviewé, nous nous attarderons à celles-ci plus loin dans le présent chapitre. C'est en suivant une démarche d'analyse qu'il sera possible de les dégager. Cette démarche consiste d'abord à décrire le matériau, les contenus qui y sont abordés et ensuite, à la construction de celui-ci. C'est suite à ces étapes que nous pourrons définir l'objet d'analyse et subséquemment présenter l'analyse.

Afin d'analyser nos entretiens, nous utiliserons une posture analytique de reconstruction du sens telle que décrite par Dubar et Demazière (1997). En effet, une posture

illustrative ne nous semble pas pertinente puisqu'elle consiste essentiellement à faire un usage sélectif de paroles qui permettent d'illustrer les affirmations des chercheurs. L'analyse thématique, technique la plus populaire de cette posture illustrative, ne nous semble pas suffisante compte tenu qu'elle se limite aux signifiés et qu'elle se fonde sur la destruction de la structuration du discours singulier (Dubar et Demazière, 1997). Il s'agit d'une démarche qui dérive vers l'analyse de questionnaire quantitatif. De plus, ce type de démarche reste sélective puisque le chercheur choisit ce dont il a besoin afin d'illustrer son propos. L'ensemble du discours est souvent oublié au profit de quelques moments « utiles » qui ne correspondent pas nécessairement au moment clé. Bref, nous ne nous contenterons pas uniquement d'utiliser la parole dans un sens illustratif. En effet, comme le présente Dubar et Demazière (1997), la parole n'a pas de consistance propre, elle est purement informative. Quant à la posture restitutive qui fut très en vogue dans les années 1960-1970, elle laisse une grande place à la parole des gens, en fait celle-ci devient le cœur de la recherche sociologique. Il s'agit de la restitution des savoirs sociaux des sujets, l'exemple le plus frappant de ce type de sociologie réside dans l'ethnométhodologie qui croit que le social est constamment produit et reproduit par les sujets sociaux (Dubar et Demazière, 1997). La mode était alors de publier une masse d'entretiens en y ajoutant des introductions qui visent à mettre en contexte et des conclusions présentant les grandes lignes, mais le corpus du texte est uniquement constitué des propos de l'interviewé. Bref, on présente les matériaux bruts.

La posture que nous favorisons est analytique et reconstruit le sens. Il s'agit de produire méthodiquement du sens à partir de l'exploitation d'entretiens de recherche. Le dialogue est alors centré sur le sujet puisque « la parole véhicule des significations mais aussi des sens qui échappent à la seule analyse linguistique » (Dubar et Demazière, 1997 : 34). La parole est la source essentielle et problématique de l'analyse sociologique. C'est dans et par le langage que le social prend forme et c'est par la parole que les sujets humains se socialisent en s'appropriant ces formes. C'est par la production de ses propres catégorisations du social que le sujet s'approprie à la fois une conception du monde social et de sa place à l'intérieur de celui-ci. Le sens subjectif recherché n'est donc rien

d'autre que la structure de l'ordre catégoriel qui organise la production de son récit et de la dynamique de son inscription dans cet ordre (Dubar et Demazière, 1997).

Nous nous inscrivons donc dans la perspective postulant « qu'un document n'est pas uniquement trace de contenu, mais aussi d'une organisation des contenus » (Sabourin, 2003 : 368). La démarche privilégiée demande à mettre au jour cette organisation et pose un statut d'êtres actifs aux personnes interviewées. L'analyse de contenu sémantique que nous effectuons a pour objectif de mettre au jour les distinctions de sens et d'explicitier le ou les points de vue les produisant. De plus, nous considérons que nous ne sommes pas extérieure à ce processus, cette démarche nous demande en tant que chercheur de procéder à la mise à l'épreuve de notre propre schème de connaissance (Sabourin, 2003). De fait, puisque nous participons à la construction du matériau et que nous procédons à l'analyse, il y a co-construction de sens. Avant de présenter l'analyse, nous exposons les propriétés du matériau soit l'identification des documents et l'exposition de la relation de communication. En effet, comme le présente Sabourin (2003) cette étape essentielle qu'est la description du document comme forme spécifique de discours social et relations sociales de communication doit précéder la démarche heuristique.

## **2. PROPRIÉTÉS DU MATÉRIAU**

Comme nous l'avons mentionné, nous avons effectué des entretiens avec des jeunes diplômés du secteur professionnel qui ont eu de longues périodes sans emploi. Ainsi, les documents utilisés afin de comprendre le rapport au travail de ces jeunes sont des entretiens effectués avec ces derniers, documents que nous avons conservés sur des cassettes et transférés dans notre ordinateur. Nous sommes d'avis que :

« l'activité idéologique est conçue comme un processus cognitif, « un apprentissage », c'est-à-dire une démarche spécifique aux personnes et aux groupes qui, dans le cours de leurs activités sociales quotidiennes, élaborent des idées et rentrent en contact avec les idées des autres, transformant le sens voire modifient la langue dans certains cas. Dans cette démarche, les documents sont considérés comme des produits relationnels qui permettent d'observer à partir d'un seul cas, d'une point de vue particulier, l'idéologie comme étant

une activité sociale d'un groupe voire d'une société dans son ensemble » (Sabourin, 2003 : 372).

Ainsi, nous ne visons pas une représentativité statistique, mais plutôt sociologique. Avant de s'étendre plus longuement sur les propriétés spécifiques du matériau, il nous apparaît pertinent de présenter sommairement les différents principes sur lesquels reposent la formation professionnelle ainsi que les objectifs qu'elle tente d'atteindre. De fait, il s'agit de renseignements importants afin de bien saisir les visées de la formation professionnelle puisque les jeunes interviewés ont dû composer avec celles-ci lors de leur cheminement scolaire.

### **2.1 Quelques notes sur la formation professionnelle**

Les jeunes que nous avons rencontrés dans le cadre de cette recherche ont tous obtenu un diplôme d'études professionnelles (D.E.P.) dans la seconde moitié des années 1990. À cette époque, un groupe de travail sur la relance de la formation professionnelle des jeunes au secondaire et sur la formation technique avait été formé par le ministre Jean Garon (MEQ, 1995). Celui-ci avait comme objectif d'intéresser les jeunes de moins de 20 ans à ce type de formation et de redonner ses lettres de noblesse à ce secteur. En effet, après avoir atteint un sommet d'un peu plus de 100 000 jeunes inscrits en formation professionnelle dans les années 70, les années 90 ne voient qu'environ 20 000 jeunes s'adonner à ce type de cours. Ce niveau est comparable aux années 60 alors que les travaux du comité Tremblay se sont penchés sur la question qui ont mené à une réforme du système de formation professionnelle et technique. Nous précisons que la formation professionnelle réfère aux cours offerts dans les différents établissements secondaires, supervisés par les commissions scolaires et le ministère de l'éducation du Québec (MEQ) tandis que la formation technique, elle aussi sous la supervision du MEQ, est dispensée par les établissements collégiaux. Nous nous intéressons uniquement aux jeunes ayant complété avec succès une formation professionnelle.

Selon le ministère de l'Éducation du Québec, la formation professionnelle destine les élèves au marché du travail. Ce type de formation s'adresse à tous, jeunes et moins jeunes. Présentement, trois types de diplômes sont visés lorsqu'il est question de

formation professionnelle. Il y a tout d'abord l'attestation de formation professionnelle (A.F.P.) qui est constituée de plus de 175 programmes. Ceux-ci ne peuvent excéder plus de 900 heures d'études, il se réalise habituellement en un an. Ensuite, le diplôme d'études professionnelles (D.E.P.) peut être décerné à la suite d'un cours d'une durée moyenne de 1350 heures (1 an et demi) et ce, pour 142 programmes. Enfin, un peu plus de 130 programmes permettent d'obtenir une attestation de spécialisation professionnelle (A.S.P.), cette dernière fait suite à un D.E.P. et est d'une durée d'un an. Une étude effectuée auprès des jeunes qui ont choisi la formation professionnelle a démontré que la majorité expliquait leur préférence pour ce type de formation par l'assurance d'apprendre un métier en peu de temps (MEQ, 1995).

Les finalités de la formation professionnelle telles que décrites dans le *Cadre général d'élaboration des programmes de formation professionnelle* mise à jour et publiée en 1992<sup>5</sup>, soit ce qui a touché les personnes que nous avons interrogées sont les suivantes : « La formation professionnelle (...) vise le développement des compétences permettant à une personne d'assumer pleinement son rôle de travailleur ou de travailleuse et d'évoluer sur le marché du travail » (p. 3) Puisque la formation professionnelle s'inscrit et vise à participer à l'évolution de la société, elle tient compte des différents aspects de chaque métier ou profession tout en tentant de s'adapter aux besoins du marché du travail. Selon Saint-Pierre (2001), le D.E.P. « vise l'insertion et le maintien en emploi d'un plus grand nombre de jeunes, de manière à prévenir les conséquences humaines et sociales du non emploi et de l'exclusion » (p. 65).

La formation professionnelle repose sur quatre grands principes soit: Accessibilité, Fonctionnalité, Polyvalence et Inscrit dans une perspective de formation continue. L'accessibilité se manifeste par des préalables de formation restreints à ce qui constitue l'essentiel de la formation, la fonctionnalité par la possibilité de mettre en pratique les différents acquis par des stages de formation, la polyvalence en s'assurant de préparer l'élève à toutes les facettes qui composent son nouveau métier et la capacité de l'inscrire

---

<sup>5</sup> Il est à noter qu'une nouvelle réforme des programmes de formation professionnelle a eu lieu en 2000. Nous ne nous y attardons pas puisque les personnes rencontrées n'ont pas été touchées par celle-ci.

dans un processus de formation continue en adressant ces programmes autant aux adultes qu'aux plus jeunes (MEQ, 1992). De façon plus spécifique, les différents programmes d'études doivent :

« Préparer l'individu à assumer ses responsabilités comme travailleur ou travailleuse dans un champ donné d'activités professionnelles et contribuer à son **développement personnel**<sup>6</sup>; Assurer le développement qualitatif et quantitatif des compétences nécessaires pour répondre aux besoins actuels et futurs du marché du travail; Contribuer à l'amélioration de la qualité des ressources humaines ainsi qu'au développement social et économique du Québec » (p.3)

De façon plus générale, la formation professionnelle doit favoriser quatre comportements. Elle doit d'abord rendre l'étudiant efficace dans l'exercice d'une profession. Ensuite, elle doit assurer l'intégration de celui-ci au monde du travail, c'est-à-dire lui présenter ce à quoi il doit s'attendre comme travailleur dans le contexte de la formation choisie selon les réalités du marché du travail. De plus, elle doit favoriser l'approfondissement et l'évolution de savoirs professionnels en lui permettant de développer les attitudes essentielles pour réussir professionnellement comme l'autonomie, l'initiative, le sens des responsabilités et le souci de l'excellence. Finalement, la formation professionnelle doit assurer la mobilité professionnelle de l'étudiant en développant une attitude positive face aux changements ainsi que ses capacités (MEQ, 1992). Mentionnons enfin, la formation professionnelle telle que son appellation le laisse entendre s'inscrit dans une double perspective d'éducation et de qualification. Il faut noter que les critères d'admission pour les D.E.P. sont très variés. Ainsi, pour certains programmes, dans un même groupe, il est possible d'avoir des étudiants qui ont obtenu un D.E.S. alors que d'autres ont tout juste atteint les standards leur permettant de réussir le troisième secondaire (MEQ, 1995). Les programmes de formation professionnelle sont organisés par module et chacun de ses modules s'attardent aux développements de compétences fonctionnelles et/ou fondamentales.

---

<sup>6</sup> Nous soulignons. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé d'informations supplémentaires sur la question du développement personnel dans les documents du MEQ. Nous croyons toutefois qu'il serait intéressant d'approfondir cette question afin de déterminer à quoi correspond la dimension personnelle de la formation professionnelle.

En 1995, le MEQ se fixe comme objectif de faire en sorte qu'en l'an 2000, 85% des jeunes de moins de 20 ans aient obtenu un premier diplôme que ce soit de formation générale (D.E.S.) ou professionnelle (D.E.P.). Pour ce faire, le secteur professionnel espère quadrupler le nombre de ces jeunes diplômés de moins de 20 ans, les faisant passer d'environ 5000 à 20 000 (MEQ, 1995). En 1994-1995, l'âge moyen de l'étudiant de ce secteur était de 27 ans. Depuis les dernières années, l'âge cible a été revu, il est maintenant question des moins de 25 ans. Tous nos répondants ont eu leur diplôme avant cet âge. Ainsi, beaucoup d'efforts ont été déployés afin d'attirer les jeunes étudiants du secondaire vers la formation professionnelle. Nous n'avons qu'à penser aux nombreuses campagnes de publicité qui ont vanté les mérites de la formation professionnelle que ce soit en présentant les nombreux domaines dont on prévoit un manque d'effectifs<sup>7</sup> ou la valorisation de ses programmes<sup>8</sup>.

Pour notre recherche, nous nous sommes intéressée aux jeunes qui possèdent un diplôme d'étude secondaire ainsi qu'un D.E.P. et qui lors de l'entretien se trouvaient en réorientation de carrière, c'est-à-dire qu'ils étaient ou voulaient retourner à l'école afin d'obtenir un emploi dans un autre domaine que celui de la formation professionnelle déjà suivie. Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous croyons que les difficultés vécues par ces jeunes illustrent bien les changements structurels qui se sont produits dans le champs du travail et que l'entretien permettra de mettre à jour les stratégies utilisées pour s'y adapter ainsi que la façon dont ils se représentent le travail.

Dans le but de préserver l'anonymat des répondants, nous leur avons donné des noms fictifs. Afin de rendre fidèlement les entretiens, il nous apparaît essentiel de commencer par la présentation de la situation qui a prévalu lors des rencontres avec les interviewés.

## **2.2 Identification des documents**

Le premier entretien s'est effectué avec Dominic le 19 mai 2003 et a duré 1h33. Nous avons déjà rencontré Dominic à quelques reprises 5 années auparavant par le biais

---

<sup>7</sup> Par exemple, plusieurs livres font la promotion des « carrières d'avenir » dans lesquels se trouvent une grande partie des métiers reliés à la formation professionnelle.

<sup>8</sup> Plusieurs campagnes de publicité télévisées ont été largement diffusées.

d'une amie commune. Nous avons contacté Dominic par téléphone afin de lui demander s'il était intéressé à participer à notre recherche. Après lui avoir exposé sommairement les buts de celle-ci, il a accepté immédiatement et nous avons fixé un moment pour se rencontrer. L'entretien s'est déroulé sur la galerie avant de notre domicile d'enfance. Nous avons rencontré Dominic en début de soirée, plusieurs membres de notre famille étaient à l'intérieur de la maison, nous avons donc été interrompus à deux reprises, soit lorsque ceux-ci ont quitté le domicile. Il s'agissait du premier entretien que nous effectuons. Dominic n'est pas une personne qui parle énormément et il semblait un peu intimidé, surtout par l'appareil permettant l'enregistrement de la conversation. Ainsi, les premières minutes ont été passablement difficiles. Dominic est un homme âgé de 26 ans, travailleur saisonnier, il venait tout juste de recommencer son emploi après une période de chômage de 6 mois. Après être demeuré un peu plus d'un an à Montréal, Dominic est retourné vivre chez ses parents, où ils paient pension, dans la région de Québec. Dominic a étudié en aérospatiale, il a travaillé un peu plus d'un an dans ce domaine et a été mis à pied quelques mois après les attentats terroristes qui ont eu lieu aux Etats-Unis causant un sérieux ralentissement dans cette industrie. Lors de l'entretien, il désire retourner aux études pour compléter un D.E.P. en conduite d'engins de chantier.

Le second entretien s'est déroulé le 10 juin 2003 en fin d'après-midi avec Caroline et a duré 1h17. Nous avons rencontré cette personne lors d'une conférence à l'université. Nous l'avons contactée par courriel afin lui demander si elle était intéressée à participer à notre étude. Afin de pouvoir discuter des objectifs et des modalités d'une éventuelle rencontre, Caroline nous a donné son numéro de téléphone. C'est lors de la conversation téléphonique qu'il fut décidé de se rencontrer quelques jours plus tard au domicile de cette dernière. Le frère de Caroline a été présent pendant une partie de l'entretien, ce qui ne gênait pas du tout l'interviewée, celle-ci mentionnant que son frère était habitué de l'entendre raconter sa vie. En effet, Caroline semblait très à l'aise tout au long de l'entretien allant même jusqu'à confier des détails très intimes de sa vie personnelle. Elle demeure à Montréal en colocation avec un de ses frères et une autre personne. Caroline a étudié en cuisine et après 3 ans de travail à temps plein dans ce domaine, elle a arrêté d'y travailler suite à des problèmes d'épuisement professionnel. Au moment de l'entretien,

Caroline, 26 ans, ne travaille pas, elle vient de compléter un trimestre universitaire, ce qui survient plus de 2 ans après avoir quitté le milieu de la restauration.

Le troisième entretien a été réalisé le 13 juillet 2003 avec Valérie, 29 ans. L'enregistrement est d'une durée de 1h25. Nous avons connu cette personne plusieurs années auparavant alors que c'était une copine d'un des membres de notre famille. L'entretien s'est déroulé au même endroit que le premier, c'est-à-dire à notre domicile d'enfance, cette fois-ci au sous-sol. Ce fut probablement l'entretien le plus difficile à mener puisque Valérie était à ce moment en suivi thérapeutique pour angoisse sociale. L'entretien était un moment pour elle lui permettant de voir ses progrès. De plus, sa plus jeune fille est venue à quelques reprises montrer ses dessins. Au moment de l'entretien, Valérie est en arrêt de travail depuis un an suite à un épuisement professionnel. Elle compte retourner prochainement aux études afin de compléter une formation collégiale pré-universitaire. Elle vit dans la région de Québec avec ses deux filles âgées de 12 et 5 ans, elle est monoparentale. Valérie a commencé différents programmes d'études professionnels mais n'a gradué qu'en commercialisation de voyages (maintenant appelé *Vente de voyages*). Cinq ans après avoir terminé ce cours, elle n'a jamais travaillé dans ce domaine.

Le quatrième entretien d'une durée de 1h52 s'est déroulé le 23 août 2003 avec Maude, 22 ans. Nous avons rencontré Maude lors de la pratique d'une activité sportive hebdomadaire. Au bout de quelques semaines, nous l'avons approchée afin de lui expliquer notre projet de recherche et de savoir si elle était intéressée à y participer. Nous avons convenu de nous rencontrer quelques jours plus tard à notre domicile. Maude est sans emploi depuis quelques mois et a décidé de s'inscrire dans une entreprise d'entraînement<sup>9</sup>, activité offerte par Emploi-Québec, afin de renouer avec un métier pour lequel elle a été formée, mais qu'elle n'a jamais pratiqué. Cet entretien fut le dernier d'une série de quatre à être effectué, nous nous sentions plus à l'aise avec le schéma et nous commençons à avoir eu plusieurs types de réponses. Ainsi, les relances

---

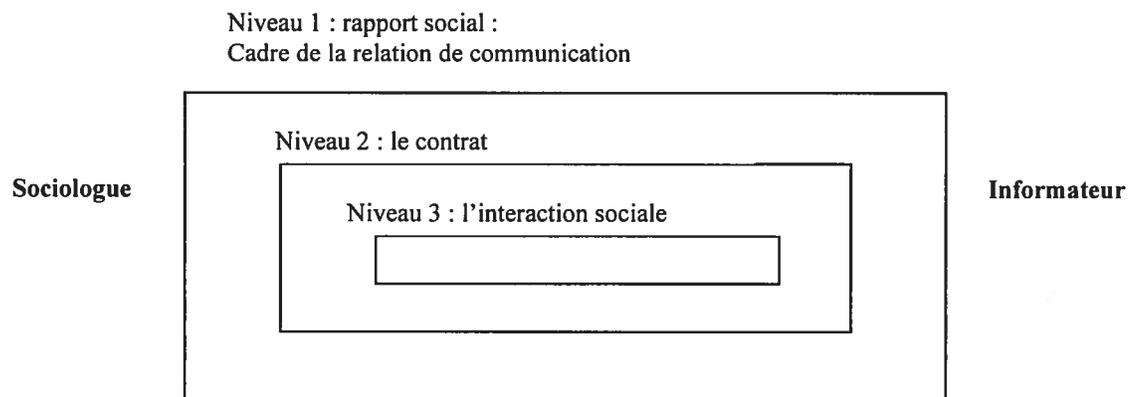
<sup>9</sup> En bref, il s'agit d'une entreprise virtuelle, nous reviendrons plus longuement sur celle-ci lors de la description des contenus.

étaient plus faciles. De plus, Maude est une personne qui parle énormément, c'est probablement ce qui explique le fait que cet entretien ait duré plus longtemps que les autres. Maude demeure dans un quartier ouvrier de la ville de Montréal avec ses parents et sa jeune sœur âgée de 12 ans. Elle a terminé des études en infographie il y a un peu plus de 3 ans, elle n'a jamais trouvé d'emploi dans ce secteur. Après avoir travaillé quelques temps dans le secteur des services, elle compte entreprendre un certificat à l'université afin de se lancer dans la création publicitaire. C'est Maude qui demeure le plus près de son domaine de formation initiale.

### 2.3 Définition de la relation de communication

Il est essentiel de s'attarder à la relation de communication puisque c'est sur celle-ci que repose la construction adéquate du matériau. La relation d'entretien suppose un processus de communication qui comprend plusieurs niveaux sociaux soit le rapport social, le contrat de communication et l'interaction sociale (Sabourin, 2002 : 14) comme en témoigne la figure 1, ces trois niveaux s'imbriquent.

**Figure 1 : La relation d'entretien : un processus de communication comprenant plusieurs niveaux sociaux de communication**



Source : Paul Sabourin, 2002.

Le troisième niveau nous intéresse tout particulièrement puisque c'est par l'interaction sociale que le chercheur vise à faire produire un discours familier et linéaire à l'interviewé en évitant la discussion ainsi que les rapports de force et de pouvoir entre les individus. Enfin, la relation d'entretien présume différentes opérations

sociocognitives. L'objet de recherche doit être mis en forme dans un schéma afin de pouvoir être transmis sous forme d'interrogations et d'interventions faisant appel à la mémoire de l'interviewé. Lorsque ce dernier transmet son expérience, le chercheur doit être en mesure de « traduire ces réponses » de façon à répondre à son objet de recherche. C'est-à-dire que le chercheur se doit de modifier le langage utilisé afin qu'il passe d'un langage sociologique à un langage de sens commun. Le choix du type d'entretien et la préparation du schéma sont des étapes importantes qui influencent sur la réussite de la construction du matériau.

### 2.3.1 Le choix de l'entretien

Comme mode de construction de données, nous avons préféré l'utilisation des entretiens à structure ouverte. Ce choix s'est pratiquement imposé de lui-même. En effet, les questionnaires à choix multiples nous semblaient trop limités au niveau des choix de réponses (limites souvent dues à la non connaissance de tous les aspects possibles par le rédacteur du questionnaire), ils ne permettent pas l'explication en profondeur de l'organisation du discours d'une personne interviewée qui serait non attendue et surtout, ils ne rendent pas compte des subtilités qu'il est possible de trouver dans le langage et son usage social. Ce qui, à notre avis, ne compense pas leur rapidité pour construire les données ni la crédibilité associée aux analyses statistiques. De plus, comme nous l'avons mentionné précédemment, nous regrettons que plusieurs études relatives au rapport au travail des jeunes s'attardent principalement sur les valeurs. Ainsi, nous avons éliminé le sondage d'opinion puisque comme le dit Vergès (1989 : 414), ce n'est « qu'un sommaire repérage dans le paysage des idéologies. La forme des questions semble solliciter l'attitude, or, il n'y a pas eu de sélection d'éléments organisateurs ni de mise en relation par le sujet... ». Ainsi, dans les différentes formes de construction de données qualitatives, nous croyons que c'est l'entrevue qui est la plus appropriée puisqu'elle nous permet d'élaborer des interventions visant à faire produire un récit par l'interviewé directement à propos de son expérience et ainsi de bien comprendre ce qui lui importe dans ses expériences. En effet, nous sommes d'accord avec l'affirmation que fait Vergès (1984 : 376) comme quoi « la voie royale pour constituer un corpus de représentations est l'entretien ... ». De plus, comme le mentionne Jodelet (1989), les représentations

sociales étant une forme de savoir pratique, elles se construisent par l'expérience des sujets. Ainsi, l'entretien nous apparaît la meilleure façon de réussir à identifier les représentations sociales du travail chez les jeunes puisqu'il permet la remémoration d'une situation sociale ; les personnes se situant par rapport aux groupes auxquels ils ont appartenu, aux lieux sociaux et à l'époque liées à l'existence de ces groupes sociaux. La démarche de recherche utilisée consiste à déconstruire la mémoire individuelle localisée socialement (Sabourin, 1997) pour reconstruire ce qui est propre aux pratiques sociales, aux expériences et activités sociales concrètes. L'entretien permet ainsi d'explorer la mémoire individuelle relative aux groupes sociaux à propos et en lien avec leurs pratiques sociales.

Nous avons privilégié l'entretien à structure ouverte, c'est-à-dire que nous ne voulions pas conduire l'entretien par des interventions déterminant complètement le contenu et la forme du discours en imposant différentes dimensions du travail et en limitant le discours. En effet, lors de la première entrevue, la pré-analyse nous a amené à ajouter plusieurs dimensions concernant les liens avec les autres travailleurs lors des périodes d'emploi puisque ça semblait être très important pour la personne interviewée. Toutefois, lors de la construction initiale du schéma, nous n'avions pas inclus ce type d'information. De plus, nous voulions que les sujets se sentent tout à fait à l'aise d'apporter de nouveaux éléments. Malheureusement, lors des deux premiers entretiens, nous n'avons pas expliqué clairement le fonctionnement de ceux-ci, nous avons dû nous réajuster en cours de route. Notre peu d'expérience dans la conduite d'entretien s'est donc manifestée, nous croyons toutefois que l'impact ne s'en fait pas trop sentir, les interviewés étaient très ouverts n'étant pas très habitués avec une situation d'entretien. Bien que nous ne voulions pas trop influencer le discours des interviewés, nous avons constaté à quelques reprises que c'était le cas. En effet, certaines interventions posaient beaucoup de difficultés puisque les interviewés ne s'étaient jamais vraiment arrêtés à ce type de réflexion... Des exemples des différentes difficultés rencontrées sont présentés ultérieurement sous « sujet dans le matériau ».

La difficulté reposait donc dans la construction d'un schéma d'entrevue qui allait permettre aux sujets de se remémorer différents lieux et différentes époques relatives à son rapport au travail afin d'arriver à ce qu'ils expriment leurs représentations sociales du travail. Bref, nous avons dû créer nous-mêmes notre matériau puisqu'il nous semblait qu'aucun matériau déjà existant ne pouvait satisfaire à notre objectif.

### 2.3.2 Schéma

D'abord, nous croyions qu'il était important de connaître la nature des liens familiaux qui unit la personne interviewée aux membres de sa famille. En effet, un jeune enfant est très tôt influencé par les gens qui l'entourent et les activités de ceux-ci. C'est avant tout en côtoyant certaines activités qu'il est possible de les connaître. De plus, les premiers contacts avec le travail se font généralement par le biais des membres de l'entourage, c'est donc ce qui est à la base de la construction du rapport au travail. Enfin, il nous semblait essentiel de savoir quelles étaient les activités autres que le travail qui composaient le quotidien de l'interviewé et des membres de sa famille lors de l'enfance et de l'adolescence. Ainsi, y avait-il des activités familiales telles que des randonnées en vélo, des ballades en voiture ou des jeux de société ?

Ensuite, nous avons questionné les sujets sur leur parcours scolaire. En effet, l'école est un lieu par lequel tous les enfants doivent passer. Pour quelques-uns c'est le bonheur alors que pour d'autres c'est beaucoup plus ardu. Le fait d'aimer ou pas l'école risque d'influencer fortement sur les choix futurs. De fait, nous sommes d'avis que plusieurs jeunes décident de suivre une voie plutôt qu'une autre par la négative, c'est-à-dire je n'aime pas l'école, je vais trouver autre chose à faire. Il nous apparaît essentiel de déterminer les représentations sous-jacentes au parcours scolaire.

Puis, comme l'étude veut découvrir les représentations sociales du travail, il est certain que des questions devaient concerner les expériences de travail. Comment ont débuté les premières expériences de travail, quelles étaient les motivations, quelles étaient les tâches effectuées ?

De plus, puisque nous cherchons à établir si le travail représente un élément central, nous avons questionné les interviewés à propos des activités auxquelles il s'adonne en dehors du travail au sens de l'emploi. C'est-à-dire aux différentes activités qui composent le quotidien.

Toujours en s'interrogeant relativement à la centralité du travail, nous avons posé des questions par rapport aux activités quotidiennes effectuées lors des périodes sans emploi. En effet, lorsque quelque chose est centrale, elle structure l'ensemble des autres activités. Ainsi, dans une période où l'emploi est absent, comment les jeunes composent leur quotidien? Est-ce que la recherche d'un travail demeure toujours présente? Comment réorganisent-ils leur journée? Ces différents aspects nous apparaissent essentiel afin de comprendre le rapport au travail.

Étant donné les nombreux discours et les nombreux programmes mis en œuvre par le gouvernement afin d'aider les personnes sans emploi à retourner au travail, nous avons questionné les jeunes sur leur participation à ces différentes mesures. Ont-ils été sollicités pour y prendre part? Dans l'affirmative, en retiennent-ils un apprentissage quelconque?

Enfin, nous avons posé des questions concernant la définition d'un travail selon eux. Est-ce qu'ils ont vu un changement dans ce qui était qualifié de travail depuis leurs premières expériences professionnelles? Perçoivent-ils des changements ? (Pour le schéma complet de l'entretien, se référer à l'annexe 1.)

### 2.3.3 Sujets dans le matériau

Comme les personnes interviewées étaient sensiblement de notre âge, nous ne voulions pas créer un climat trop formel qui aurait pu, selon nous, nuire au bon déroulement de l'entretien. Tellement que nous avons parfois oublié notre rôle de relancer les interviewés et ainsi nous avons perdu des pistes intéressantes. C'est notamment le cas avec Caroline alors qu'elle nous disait qu'elle avait plusieurs discussions avec son oncle. Dans un premier temps, cette information ne nous a pas semblé primordiale. Ce n'est

que lorsque nous avons réécouté l'entretien que nous avons réalisé qu'il aurait été important de savoir quelle était la nature des discussions. Pourtant, notre crainte initiale était plutôt de faire de trop de relances et ainsi, de ne pas distinguer un point pertinent à l'entretien d'une simple curiosité. C'est probablement dû à cette crainte que nous avons manqué certaines informations. Il s'agit d'une manifestation d'un manque d'expérience de notre part, nous sommes consciente que cela nous a nui, mais nous avons dû nous organiser avec ces manques. En effet, dans ce cas, il était impossible de rejoindre l'interviewée pour le reste de la période estivale puisqu'elle quittait la région montréalaise.

Même si notre objectif était de laisser parler les interviewés, il nous est arrivée de trop contrôler les interventions, par exemple, nous avons mis fin au discours de Dominic (identifié par la lettre « D » dans les dialogues) sur un sujet puisque celui-ci devait être revu plus tard. Heureusement, nous n'avons pas oublié d'y revenir. Cependant, nous sommes consciente que cette façon de faire a eu comme impact de briser la linéarité du discours. Nous attribuons cet incident à un manque d'expérience de notre part et nous en avons pris bonne note lors de l'écoute de l'entretien afin de ne pas répéter cette bévue. Ceci est arrivé dès le début de l'entretien alors que nous venions d'exposer les thèmes qui seraient couverts. Nous avons alors parlé des programmes de réinsertion en emploi et nous avons donné l'exemple du retour aux études. Ce sujet a semblé emballé l'interviewé et puisque nous avons présenté un ordre, il lui a semblé inopportun de trop parler sur le sujet :

S : quand t'es retourné pour finir tes cours,

D : mais eux, c'était pour m'aider pour rentrer à l'école à Montréal

S : ok, mais ça fait comme partie (des mesures de réinsertion en emploi)

D : ouain, ben depuis ce temps là, j'peux pu rien avoir.

S : Pour vrai !

D : Ouain, j'ai demandé pour avoir une formation et pis y m'ont dit que j'en avais déjà eu une. Mais, moi j'appelle pas ça une formation. T'sais c'était des maths, pas un cours, ça m'a pas donné grand-chose. Ok, on peut commencer là.

S : ok, non mais c'est l'fun, ok de toute façon on va y revenir.

Pour les entrevues subséquentes, nous avons insisté beaucoup plus sur le fait que les questions n'étaient pas fermées et que l'ordre importait peu. Nous espérons ainsi que les interviewés se sont sentis libres d'exprimer leur pensée dans l'ordre qu'il leur importait.

De plus, nous voulions créer un climat de confiance, il était important pour nous que les interviewés se sentent bien à l'aise de raconter, ou de ne pas raconter, différents événements qui étaient en lien avec leurs expériences de travail. Nous croyons que nous avons réussi à le faire comme en témoigne l'extrait suivant alors que l'entretien avec Caroline (identifiée par la lettre « C » dans les dialogues) semblait dans un cul-de-sac :

S : eee

C : ah ! il y a peut-être quelque chose que j'ai omis, en cuisine, j'ai pas travaillé quatre ans,

S : non

C : non, j'ai travaillé trois ans en cuisine, non deux ans en cuisine, un an, euh..., marché noir, un an en cuisine

S : marché noir, c'était en cuisine aussi ou

C : non.

S : plus de détails, pas plus de détails...

C : euh,..., escorte

Cette nouvelle information que l'interviewée avait préféré taire en début d'entretien a permis de pousser plus loin nos questions. Le fait qu'elle revienne sur ce point démontre bien, à notre avis, qu'une relation de confiance s'est développée lors de l'entretien.

Par contre, bien que nous voulions essentiellement laisser parler les interviewés, il nous est arrivé à quelques reprises d'inférer, de leur mettre des mots dans la bouche, comme en fait preuve l'extrait suivant :

S : c'est vrai, femme de ménage, t'as pas aimé, mais encore une fois, c'était quoi l'objectif de ce travail là

C : là c'était de gagner de l'argent

(...)

S : ok, là c'était vraiment, eee, le but était vraiment la survie et non pas de pouvoir t'acheter plus de trucs, t'sais de pouvoir, de t'acheter plus de trucs genre des beaux vêtements...

C : ben non, moi, plus de queque chose ça existe pas dans ma langue, là je connais pas ça.

S : ok

C : (rires)

Ici, nous avons introduit l'idée de survie qui n'avait pas été énoncée directement par Caroline. Par chance, comme le démontre l'extrait, cette dernière ne s'est pas gênée pour nous faire comprendre que nous n'étions pas sur la bonne voie en disant « ça n'existe pas dans ma langue », ce qui, nous l'espérons, nous permettait de ne pas nous avancer trop dans des directions qui ne reflétaient pas du tout le vécu de l'interviewée.

Dans l'ensemble, nous avons usé de plusieurs types d'intervention: complémentation, réitération et écho nous ont aidé tout au long des entretiens. Puis, afin de passer d'une dimension à une autre nous préférons prendre un lien au passage lorsque c'était possible. Dans les cas où les sujets étaient moins loquaces et moins à l'aise comme ce fut le cas avec Valérie, nous utilisons une introduction afin de bien présenter la pertinence de la dimension abordée. Somme toute, quelques ajustements ont été nécessaires. Ce qui nous semble normal puisque, répétons-le, nous n'avions pas une très longue expérience en conduite d'entretien et que chaque interviewé a sa façon de se raconter.

#### 2.3.4 Qualification du niveau de langage et du type de vocabulaire

Il est très important de s'attarder au niveau de langage et au type de vocabulaire utilisés dans les entretiens puisque comme nous l'avons évoqué précédemment, une des limites de ce type de matériau repose justement sur les connaissances langagières. N'étant pas experte en linguistique, nous pouvons toutefois affirmer que les interviewés utilisent généralement un langage du type dit « populaire ». En effet, les personnes interrogées utilisent un vocabulaire traduisant une certaine localisation sociale. Le souci de parler selon les règles de français international (articulation de toutes les syllabes) n'apparaît pas présent. Ainsi, plusieurs négations sont utilisées partiellement, les pronoms personnels précédant un verbe sont souvent contractés et quelques lettres disparaissent de plusieurs mots d'une seule syllabe comme en témoigne l'extrait suivant :

D : Ben là, c'était ma première job, pis j'avais tout le temps dans tête que j'allais rentrer à Montréal, pis je voulais me ramasser de l'argent. Pis là, c'était à contrat,

faque j'travaillais pas tout le temps. Pis là, y a eu le dépanneur et pis la pâtisserie et pis toutes ces affaires là.

La majorité du temps, le langage utilisé était donc ce que nous pouvons qualifier de populaire et de langage de sens commun illustrant bien l'appartenance à un groupe social spécifique. Toutefois, quelques passages de l'entretien avec Valérie sortent de ce type de langage, référant parfois à des notions de psychologie puisque celle-ci poursuivait une psychothérapie lors de l'entretien.

V : J'ai réalisé que je pouvais pas travailler dans la vente, je l'ai su à force, parce que j'ai suivi des thérapies. J'ai suivi une psychothérapie qui m'a aidée beaucoup beaucoup parce que je faisais un mélange d'anxiété sociale et d'agoraphobie, mais ça ne traitait que l'anxiété sociale, mais ça pu régler quand même une partie de mon agoraphobie. (...) Je suis pas prête à retourner (travailler) parce que me reste encore beaucoup de travail à faire sur moi.

Il n'en demeure pas moins que la majorité du temps, les personnes interrogées utilisent un langage traduisant bien leur appartenance à un groupe social localisé.

### **3. OBJET OPÉRATOIRE (OBJET D'ANALYSE)**

Nous avons posé la question à savoir si le travail tel que nous le connaissons actuellement demeure l'activité sociale centrale au fondement d'une identité de travailleur ou si les nouvelles formes de travail demandent un nouveau rapport au travail salarié ? Par la description et l'analyse de nos entretiens, nous voulons mettre à jour les modalités de persistance ou de transformations de la socialité au travail des jeunes diplômés du secteur professionnel qui doivent composer avec de nouvelles normes de l'emploi salarié. Pour ce faire, nous devons nous attarder à différentes composantes de la socialisation en vue du travail.

Nous l'avons mentionné dès l'introduction, le travail tel que nous le connaissons présentement n'a pas toujours existé. Il y a encore quelques décennies, la transmission des activités de travail se situait essentiellement au niveau de la famille et la majorité des activités composant le quotidien était organisée autour de ce travail (Gorz, 1988). Il est possible d'affirmer qu'il y avait alors centralité du travail. Bien que des transformations

ont eu lieu, la transmission familiale et celle du milieu d'appartenance dès l'enfance existent toujours à un certain degré. Nous tenterons de dégager l'importance de cette transmission chez les jeunes diplômés du secteur professionnel. Quels sont les types de transmission qui persistent? Par exemple, est-ce que l'expérience professionnelle de l'entourage immédiat, les discussions avec les parents ou les activités familiales ont influencé les choix des interviewés en matière d'emploi et de travail?

L'éducation scolaire générale s'est démocratisée et il existe maintenant une panoplie de formation scolaire, que ce soit au niveau du secondaire (études professionnelles), au niveau collégial (techniques) et même universitaire (les baccalauréats, maîtrises et doctorats professionnels). Ces formations devraient mener directement à un type d'emploi bien précis. Ainsi, pour ces personnes qui, suite à une éducation générale de niveau secondaire décident de suivre une formation professionnelle de niveau secondaire, quelles sont les normes transmises lors des différents cours menant à l'obtention d'un diplôme relativement au travail ? Quelle est l'application de ces normes? Sont-elles en conformité avec celles présentes dans le milieu familial?

Les différentes expériences vécues sur un marché du travail qui a imposé son rythme soit le travail flexible et la demande de polyvalence ont-elles eu des conséquences sur les pratiques et normes de travail ? Qu'est-il retenu de ces expériences ? Existe-t-il une modification du rapport à l'emploi entre le moment précédent les premières expériences de travail et l'établissement dans une carrière spécifique? Puis, les personnes rencontrées ont tous suivi un cours ou une mesure associée à des programmes de réinsertion professionnelle. Que retiennent-elles de ces expériences?

Bref, quelles sont les normes transmises qui ont été intériorisées par les personnes interviewées et de quelle façon celles-ci sont-elles vécues ? Quel est le lien entre les normes sociales du travail transmises lors de la socialisation? Nous croyons que la mise en relation des différentes normes sociales transmises permettra d'établir s'il y a centralité du travail. Enfin, y a-t-il une différence entre la rationalité par rapport à l'emploi et l'expérience pratique connue ?

Nous posons l'hypothèse qu'il existe un décalage entre les représentations de l'expérience concrète de l'individu et les normes qu'il a intégrées en ce qui concerne l'emploi salarié. C'est-à-dire qu'au niveau réflexif<sup>10</sup> le jeune diplômé du secteur professionnel croit d'abord en la persistance de la centralité du travail, mais que d'un point de vue inscriptif<sup>11</sup>, il fait état des transformations de l'emploi salarié, ce qui le conduit à modifier la place accordée au travail. En effet, nous posons l'hypothèse que la plupart des messages et habiletés transmis lors de l'enfance et l'adolescence confirment l'importance et la centralité du travail. Toutefois, nous croyons que les difficultés vécues lors des différentes expériences professionnelles contribuent à modifier ce premier rapport au travail.

Nous devons donc nous attarder dans le discours sur les expériences pratiques des interviewés (entourage immédiat, école et travail), ce qui nous permettra de comprendre les périodes temporelles de référence (période scolaire, période d'emploi, période d'inactivité professionnelle), les groupes sociaux en présence (amis, famille) et les référents langagiers spécifiques à ces différentes expériences. Nous aurons également à nous concentrer sur les processus de transmission des normes et valeurs qui ont prévalu jusqu'à maintenant dans la construction du rapport au travail. Ainsi, les expériences marquantes pour les répondants dans la trajectoire vers l'emploi et les significations énoncées par les interviewés par rapport au parcours effectué seront attentivement analysées. Mais d'abord, nous présentons la description des contenus dans le chapitre suivant.

---

<sup>10</sup> Il s'agit de ce que dit la personne de ce qu'elle connaît et fait, le bilan qu'elle en fait.

<sup>11</sup> Renvoie à ce que la personne est à même de décrire de ses expériences en termes de pratique et de connaissances. Il s'agit d'une distinction présentée dans les travaux de Halbwachs (1952).

## CHAPITRE 4 – DESCRIPTION DES CONTENUS

Comme nous l'avons mentionné lors de la méthodologie, nous avons décidé de procéder à une analyse de contenu sémantique. La première étape de notre démarche exigeait la description des documents et la présentation de la relation sociale de communication. La deuxième étape consiste en l'élaboration d'une démarche heuristique. Afin de nous appuyer dans cette démarche, nous avons eu recours au logiciel informatique Atlas/TI. L'usage de logiciel permet de conserver des traces des rétroactions nécessaires à l'analyse de contenu. En effet, nous avons procédé à la segmentation d'extraits, ce qui permet de procéder à la description des contenus. Nous croyons que « ce qui caractérise donc les démarches d'analyse de contenu contemporaine c'est d'établir différents niveaux de lecture des documents et de les mettre en relation comme autant de postures qu'adopte le chercheur pour décrire et analyser le document » (Sabourin, 2003 : 375). Afin de voir émerger les différentes catégories de sens, nous avons écouté attentivement les quatre entrevues, ce nous a permis de dégager cinq catégories. Dans ce chapitre, nous présentons l'extrait qui représente le mieux le point de vue du répondant selon les différents sujets qui ont été abordés. Nous suivons les règles de retranscription exposées par Labrie (1982) pour la réécriture des extraits. Les passages en caractère gras réfèrent au moment clé des extraits, lorsque aucun passage n'est souligné, c'est que l'ensemble de l'extrait est important. Les cas sont présentés dans un ordre variable selon les ressemblances et oppositions notées dans les discours. Il est ainsi plus facile de comparer les contenus observés dans les différents entretiens.

Lors de l'écoute attentive des entrevues effectuées avec les interviewés, nous avons découvert quatre types de transmission présents qui sont à la source de la représentation du travail chez ces personnes soit l'entourage, le milieu scolaire, le marché du travail ainsi que les expériences de réinsertion. Cette première partie correspond principalement à ce que nous avons appelé l'aspect « inscriptif » lors du précédent chapitre. Dans la seconde partie, nous présentons l'aspect « réflexif ». En fait, une seule catégorie est utilisée à cette fin soit celle de la valeur travail. Il s'agit ici d'exposer ce que les répondants considèrent comme étant du travail et la place qu'il lui accorde lorsque la

question est posée directement. Nous opposons cette catégorie aux expériences pratiques décrites dans la première partie par les interviewés.

## 1. LES CATÉGORIES PROPRES À L'EXPÉRIENCE

### 1.1 Transmission de l'entourage

Par transmission de l'entourage, nous entendons la transmission du milieu social lors de l'enfance (jusqu'à 12 ans) qui a pu avoir des effets face au travail salarié. La transmission s'effectue sous des formes diverses, nos répondants évoquent l'emploi, l'expérience et la communication. L'emploi renvoie aux différentes tâches salariées qui ont été effectuées par l'entourage, principalement la parentèle. L'expérience réfère aux activités quotidiennes accomplies alors que la communication évoque les moments de discussion dans le milieu social.

#### 1.1.1 L'emploi

La référence à l'emploi dans l'entourage de la personne peut intervenir de deux façons, soit comme un modèle à atteindre ou au contraire un modèle de rapport au travail et de vie à rejeter. Peu importe comment elle se fait, l'insertion dans le milieu du travail de l'entourage constitue, comme l'a déjà montré Granovetter (1974), un repère essentiel pour les jeunes.

Pour ce qui est de Dominic, cette référence au travail des parents fut un modèle à éviter comme nous pouvons le constater dans cet extrait :

S : Pourquoi tu voulais pas faire ce que tes parents faisaient ?

D : **Ben c'est parce que y avaient pas l'air content de revenir de travailler, tu comprends ? Ben, y étaient jamais contents quand y revenaient de travailler pis y étaient pas contents de partir travailler.**

S : Ok, pis toi ça t'intéressait pas de pas être

D : Non, **ben je voulais pas être ça.**

(...)

S : Le parcours de ton père, ça été quoi ?

D : C'est parce que la chaussure a l'a fermée, y est allé à un autre place, y est allé à un autre place ça a fermé, pis là y est allé à ça place là, pis là ça va fermer,

faque c'est ça, j'pense que c'est en 2004. Fait que ça toujours été des affaires de même **pis moi j'suis en train de suivre ses traces.**

S : Comment ça ?

D : Ben quand j'travailais juste un an, pis j'tombe en chômage, pis là un autre an pis j'tombe en chômage. **Ben, j'fais pas des bottes mais je fais pareil** (rires)

S : Ouais, mais là c'est saisonnier ton emploi faque c'est normal

D : Ouais, là c'est correct je sais que j'ai une job mais t'sais, j'ai travaillé au (nom de la compagnie), j'ai perdu ma job, après j'suis allé à l'école, là j'ai rentré à l'aéroport, j'ai perdu ma job...

Dans le cas de Dominic, le travail semble référer à l'être à travers la notion de satisfaction pour le travail accompli dont il note l'absence chez ses parents. L'observation des prochains extraits de cette entrevue permettra de confirmer cette piste. Donc au début, Dominic présente le travail comme étant un élément très important, au point de l'associer à la réalisation de son être. Toutefois, son expérience ne semble pas lui permettre de confirmer cette représentation. L'autoréalisation dans le travail se heurte au caractère évanescent de la relation de travail et le fait qu'elle s'impose plutôt qu'elle soit choisie, tant celle qu'il a vécue, que celle dont il remarque qu'elle jalonne le développement de l'ensemble de la vie au travail de son père. Même s'il ne fait pas des bottes comme son père, il fait la même chose parce qu'il s'agit d'un travail qui s'impose par la nécessité à la suite d'une période de chômage. En somme, il se représente sa place dans le monde du travail comme issu d'une détermination intergénérationnelle dont la causalité est extérieure à lui, c'est-à-dire vient de l'instabilité de l'emploi.

Dans le cas de Maude, nous voyons un élargissement de la référence au travail de son entourage à partir de la notion de carrière qui correspond chez Dominic seulement à un parcours subit qu'il exprime sous l'expression « suivre les traces de son père » :

S : Est-ce que comme quand tu voyais tes parents partir ou comme ton entourage, y as-tu des travail que ces gens là faisaient que tu disais ça l'air intéressant, je veux faire ça ou genre l'inverse, tu dis ton père que tu voyais pas, que tu faisais ben là, je veux pas faire ça, je serai jamais chez nous ?

M : Je sais pas, **je pense que je me suis jamais posée la question quand j'étais jeune.** Je sais juste que quand j'étais au primaire, j'voulais être professeur (rires). C'est juste ça que je sais. Mais comme t'sais mon père, y partait très tôt le matin, faque t'sais je veux dire, je me couchais le soir, y était pas là, je me levais le

matin, y était pas là. Faque dans le fond, ça m'a jamais, eh, **même maintenant c'est encore comme ça, je me pose pas la question là.**

S : Pis, l'entourage ailleurs que tes parents, des oncles, des tantes,

M : Y a personne dans ma famille qui a vraiment une **carrière super là**, à part un des mes oncles qui est dans l'armée. Ça ça m'a fait, ah oui, ok l'armée ce serait pas pire. Mais, c'est trop, c'est trop demandant, je pourrais pas être là genre. Parce que après ça, justement sa femme était dans l'armée, pis je discutais, t'sais une femme, je posais beaucoup de questions, j'étais toute jeune, pis je trouvais que c'était trop gros.

S : Qu'est-ce que tu veux dire, trop demandant, trop gros ?

M : Ben, l'armée, c'est comme, c'est vraiment strict là, c'est vraiment tel but, tel heure, j'sais pas, t'sais c'était la guerre là. J'avais une de mes tantes qui était dans les casques bleus, pis j'étais : ah mon Dieu, elle vas-tu revenir ? Faque là c'est là que je me suis dit ah non, faque je me suis jamais inscrit dans les cadets pour ça. Mais à part ça, non, **dans ma famille y a rien de palpitant...**

S : Ben y a rien dans ton cas qui a fait, ah oui, j'aimerais ça faire ça

M : **Non, y a rien qui m'a motivé à aller travailler**

Chez Maude, le premier élément qui attire l'attention est le fait qu'elle associe tout de suite travail à carrière en référence à son identification au monde scolaire. Celle-ci suppose une évolution, une succession d'étapes, de promotions, comme l'armée le permet. Toutefois, l'armée demande beaucoup trop comme travail, de fait, il peut même aller jusqu'à enlever la vie. Ainsi, pour Maude, bien que le travail doit pouvoir offrir des possibilités, il ne doit pas aller jusqu'à contrer la vie. La carrière « super » est palpitante et pour Maude ce trait du travail est posé comme à la source de la motivation à s'inscrire dans le monde du travail qu'il lui manque. A remarquer, que la référence au travail de l'entourage pour cette fille est le père. Or, son peu de présence fait que la connaissance du travail de son père demeure restreinte, au point qu'elle ne se posait même pas la question du travail dans sa vie. Il faut noter que sa mère n'a travaillé que quelques années avant de se concentrer sur la tâche de femme au foyer. En ce sens, nous sommes dans un cas de figure où la transmission parentale du travail par référence à l'emploi est peu significative au point que la notion de travail émerge et est transmise en rapport au monde scolaire, elle voulait être professeur. Puis, un travail qui fait sens, dont l'accès pourrait s'avérer réalisable par imitation de la trajectoire d'une personne proche semble hors d'atteinte. Nous sommes donc très loin d'une représentation qui permettrait de concevoir que l'éducation peut infléchir les déterminations de l'origine sociale.

Dans le cas de figure de Valérie, nous constatons qu'elle a une connaissance du travail de ses parents qui ont des emplois spécialisés. Cela ne fait pas pour autant qu'elle s'identifie à ce genre de travail bien qu'elle constate que ses parents se réalisent dans leur travail :

S : Jeunes, primaire mettons, tu regardais tes parents qu'est-ce qui faisaient, est-ce que tu regardais pis tu te disais ça l'air le fun j'aimerais ça faire ça...

V : Ah non, moi ma mère était secrétaire (au gouvernement) et puis mon père était technicien en architecture. Mais non, ça m'a jamais, j'ai jamais voulu faire étant jeune, ce que mes parents faisaient.

S : ok, et puis est-ce que t'avais oncles, tantes, cousins, cousines, peu importe, que tu regardais, que tu te disais

V : Ah non, **on n'a pas eu nous autres une famille de grosses carrières**, mes oncles font du taxi, pis t'sais, l'autre est au gouvernement. Moi, non, ça m'a jamais. Non y a personne qui m'a...

S : Ok, est-ce qu'à l'inverse, tu regardais pis tu te disais il me semble y revienne y ont pas l'air d'aimer ça

V : Non, je trouvais que y avait l'air, tu parles de mes parents ?

S : Oui, oui

V : Non, je trouvais qu'ils s'épanouissaient dans ce qu'ils faisaient, pis eux-autres y avaient **l'air d'aimer ça**, y étaient bien tout ça là. **Mais ça m'a jamais attirée là j'voulais pas faire pareil.**

Valérie ne voit pas d'emploi dans son entourage immédiat qui ait pu lui faire envie, mais elle a toujours trouvé que les gens apparaissaient heureux, ils s'épanouissaient et ils semblaient aimer ce qu'ils faisaient. Valérie, tout comme Maude, associe travail à carrière plutôt que métier. Reste à expliquer pourquoi la carrière semble « attiré » malgré la revalorisation des métiers promue par le gouvernement québécois, ce sur quoi nous reviendrons. Le travail comme autoréalisation semble ici prédominant d'autant plus que l'entourage proche correspond à des métiers qui donnent lieu à un ou des liens d'emploi dans la durée. Ainsi les « grosses carrières » se différencient des « petites » et manifestent les clivages sociaux entre les familles.

Par contre, plus loin dans l'entretien, Valérie discute d'une formation professionnelle qu'elle a commencée en dessin de bâtiments afin de faire comme son père.

S : Ok, c'était plus un goût, un...

V : Oui, j'en suis rendue compte là, celui-là y était sur 2 ans, j'ai fait un an et pis dans la deuxième année y avait un cours que c'était architectural disons, on commençait à apprendre certains lettres architectures, eh... pis des barèmes là,

pis là ben je me suis dit ah ben gard donc, pis je savais qui avait le cours en dessin de bâtiments, **pourquoi je m'en vais pas là dedans, mon père faisait ça, je pourrais avoir quelque chose de lui. Mais c'était sans voir que c'était pour lui que je le faisais encore.** T'sais moi je croyais que j'allais tripper dans ce cours là, parce que moi t'sais le dessin j'aimais ça. Faque je suis allée m'inscrire là-dedans après.

Cet extrait démontre que Valérie a fait un retour sur son expérience afin d'analyser le parcours accompli. Nous pouvons croire que cette démarche s'est effectuée lors du suivi psychologique. Nous mentionnons au passage que le père de Valérie est décédé alors qu'elle avait 15 ans, ce qu'elle évoque comme un élément déclencheur de son abandon scolaire en secondaire 3. À cette époque, cela faisait déjà quelques années que son père avait quitté le Québec afin de retourner vivre en France, où il avait grandi. Ainsi, bien que Valérie mentionne dans un premier temps ne jamais avoir été attirée par le travail de son entourage, ce passage démontre qu'elle a tenté de suivre le chemin de son père, ce qu'elle explique maintenant par un besoin d'avoir quelque chose de lui. Ce qui n'est pas suffisant pour que ça devienne son travail, comme nous le verrons plus tard.

Dans le cas de Caroline, tout comme celui de Dominic, le modèle des parents ne fut pas l'exemple à suivre, elle parle même d'un rejet radical, comme nous pouvons le constater dans l'extrait suivant :

C : Y a toujours, dans mon cas en tout cas, y a toujours le contre exemple. Comme mes parents justement, **ma mère était pas grand-chose**, ce qu'elle a fait le plus j'pense que c'est danseuse pis mon père y était dealer. Faque, pis moi **je rêvais justement de parents professionnels.** Faque je me disais jamais ça, j'veux pas ça, je rejetais tout ça.

(...)

S : ok, je vais revenir sur ton D.E.P. tantôt. Eh, mais avant, si c'était pas tes parents, dans ton entourage, est-ce que tu, est-ce que tu voyais

C : Ouais, ben j'avais un oncle qui eh, qui a genre toujours voulu me sauver, lui y est officier de marine

S : C'est tu dans l'armée, ça ?

C : Oui, c'est dans l'armée, c'est **dans l'armée assez haut gradé là. C'était pas un petit soldat là**, c'était lui qui [ ], pis lui y m'encourageait tout le temps à faire des études. Pis moi je le trouvais assez loquace, c'était intéressant. J'aimais ça qui me fasse des discours, l'entendre parler, c'était stimulant. Je l'ai pris plus comme modèle. **Sa femme est infirmière aux soins intensifs. C'était comme ma deuxième famille là.**

Caroline rejette ce que ses parents font comme travail. Elle associe d'ailleurs ses parents à leur « emploi », mentionnant qu'ils ne sont pas grand-chose pour cette raison. Par contre, elle s'identifie beaucoup plus au travail de son oncle, qu'elle qualifie même de famille d'adoption. Alors que chez Dominic le travail semble être vécu comme un parcours et que chez Valérie et Maude il est associé à carrière, Caroline parle plutôt de profession. La profession qui réfère à un certain prestige et se définit en terme de spécialité : par exemple, infirmière aux urgences. Dans le même sens, il est à noter que son oncle, n'est pas « qu'un petit soldat », mais bien quelqu'un d'assez haut gradé, ce qui évoque à un certain égard le prestige. La détermination intergénérationnelle de son rapport au travail est perçue comme étant très forte pour Caroline au point où elle « rêvait » d'une autre détermination sociale, celle d'avoir des parents professionnels.

### 1.1.2 L'expérience

L'expérience fait référence à différentes activités réalisées par les répondants alors qu'ils étaient enfants. Celles-ci sont perçues comme étant ce qui les a influencé dans le choix d'un métier.

Pour Dominic qui rejette les métiers effectués par son entourage immédiat, l'élément qui est perçue comme étant celui l'ayant le plus influencé s'inscrit dans le fait qu'il vivait à proximité d'un aéroport.

D : Pas mal tout le monde était à la même place, mon oncle était dans la chaussure, mon autre oncle était dans la chaussure, mon autre oncle y travaillait pratiquement jamais lui ci, pis ehh mon autre oncle était garde-chasse, pis c'était pas des métiers que je voulais faire là.

S : Ok, c'est ça, est-ce que ça t'a influencé, dans

D : Non, pas du tout.

S : Ça t'a pas influencé dans le sens contraire que tu t'es dit, je veux pas faire ça.

D : C'est ça, ça m'a influencé que je voulais pas faire ça. **Ce qui m'a influencé, c'est quand je passais sur la route de l'aéroport et que je voyais les avions, pis c'est ça.**

Dominic formule clairement que le travail dans son entourage ne constitue qu'une référence par la négative au travail déterminant ce qu'il ne veut pas faire. L'élaboration du rapport au travail qui permet d'asseoir une trajectoire se fonde plutôt sur son

expérience directe : « voir les avions » où le « je » exprime que cette détermination origine de lui.

De façon identique à Dominic, Valérie mentionne une expérience directe, dans son cas il s'agit de la proximité d'une ferme.

S : Quand tu étais petite, tu voulais faire quoi ?

V : Vétérinaire, vétérinaire

S : Ah oui, et ça venait d'où ça ? De la télé ?

V : Non, cet envie là, ça venait de, ben on habitait à Saint-X, puis un monsieur qu'on connaissait, y avait une ferme

S : Ok

V : Pis, j'étais toujours dans les animaux, tout le temps, tout le temps. Pis j'aimais ça, pis je courais après les vaches, pour te dire. Oui ! Je courais après les vaches. Toute ce qui passait comme animaux là, j'allais me coucher dans le foin avec les animaux, pis c'était toujours comme ça. C'était plus de là.

S : Ok, c'était vétérinaire.

V : Oui, **pis j'suis tombée allergique. Après, ben je te dirais que sans m'en rendre compte, j'ai dû tomber allergique vers l'âge de 10 ans à peu près.** Faque mettons que ça comme stopper là.

S : Ok, faque là ça été fini. Ça te rendait malade d'aller voir les animaux, quasiment.

V : Oui, manque d'aire, mes bronches, mes yeux, pis tout ça, j'pouvais même pu penser travailler là-dedans.

Valérie formule aussi en terme de désir l'orientation vers un type de travail. Toutefois, un élément qu'elle définit hors de son contrôle lui a fait mettre un terme à ce projet qui s'esquisse. Alors qu'elle a eu des allergies aux animaux, le travail de vétérinaire ne lui apparaissait plus comme étant une avenue possible. Comme dans l'expérience directe précédente, nous notons que la personne se situe comme initiatrice de l'action : « je courais », « j'allais me coucher », etc. bien qu'elle soit dans l'enfance et que nous puissions croire que ses expériences furent encadrées et réinterprétées lors d'échanges verbaux par ses parents. Mais dans ces extraits nous n'avons pas de telles traces de transmission. Subsiste, dans la mémoire, qu'une formulation de l'expérience à partir du « Je ».

Ce que nous permet d'observer l'extrait suivant c'est que la transmission ne relève pas seulement de modèle de vie de travail en terme exemplaire ou de contre-exemple, mais

qu'elle consiste en des habiletés transmises. Lorsqu'elle est questionnée sur sa relation avec ses parents, Caroline évoque les activités qu'elle réalisait avec sa mère.

S : Puis, je suppose que tes parents devaient pas être toujours présents à la maison quand tu étais toute petite

C : Ehh, ma mère, je dirais que c'était quand même une mère qui était présente, était gelée<sup>12</sup>, mais était présente

S : Est-ce que vous faisiez des activités ?

C : A me faisait faire **beaucoup de bricolage, beaucoup de, de développement moteur, des jeux de mémoires**, tout le temps là, même en rentrant à la maison, elle me fermait les yeux, pis elle me demandait ce qu'il y avait dans la maison. Elle allait plus en détails de chaque chambre, chaque chose, toujours en auto, à la maison.

S : Ok, faque beaucoup de stimulation ?

C : Oui, quand même.

S : Pis avec ton père ?

C : Mon père, y était même pas là...

Cet extrait montre bien la complexité de la représentation d'une personne. On se souviendra que Caroline rejetait radicalement l'exemple de travail de ses parents et qu'elle induisait du fait que ceux-ci n'ayant pas d'emploi « respectable » de son point de vue, leur identité s'avérait n'être « pas grand-chose ». Or, par ailleurs, elle fait état dans cet extrait d'une transmission d'habiletés par un entraînement systématique réalisé par sa mère. Expérience qu'elle identifie aujourd'hui par des termes clés du langage de la pédagogie tel que « développement moteur ». Cet exemple nous montre comment les sources idéologiques au fondement des premières représentations du travail selon le point de vue d'élocution, exemplarité versus habiletés, peuvent fortement varier chez une même personne.

### 1.1.3 La communication

En plus de l'expérience et de l'emploi, la transmission de l'entourage se fait par la communication. Cette dernière réfère aux discussions qui ont pu permettre différents apprentissages relatifs au travail.

---

<sup>12</sup> Sous l'influence de drogue

Chez Dominic qui n'adhérait pas à la vision qu'il avait de l'emploi de l'entourage, la communication avec ses parents lui a permis de développer des attitudes au travail plutôt que, par exemple, des compétences.

S : Donc, tu disais que ce que tu penses que tes parents t'ont appris professionnellement, c'est :

D : **De ne pas me décourager.**

S : Pourquoi tu retiens ça ?

D : Ben parce qu'il y a toujours arrivés à trouver de quoi, à nous nourrir pis ces affaires-là, pis, que j'sais pas, tu perds une job, tu peux aller ailleurs. **Tu peux avoir mieux, tu peux avoir pire, peu importe si t'aimes ou pas...**

(...)

S : Tu me dis que ton père a changé plusieurs fois d'emploi, mais est-ce que les périodes d'arrêt, ça été long ?

D : Ben juste assez la durée du chômage, là.

S : Ok, ça jamais été plus qu'une période de 52 semaines, mettons.

D : Non, ben y a eu une fois où y s'est rendu à l'aide sociale, mais il l'avait arrêté pis y a pris une job de concierge dans des blocs appartements. **C'tait mieux ça que d'avoir ça (aide sociale) pour sa dignité aussi**

S : ouïain, mais aussi pour la paye

D : Non, ben ça donnait plus ou moins la même affaire, **sauf que t'sais, c'tait plus pour son honneur là, sa fierté.**

S : mmm, mmm, ça c'est ton interprétation personnelle ou il en parlait

D : **Y'en parlait là, mais c'est ça qu'on voyait pareil.**

La transmission par la communication avec les parents semble avoir mis l'accent sur des traits de personnalité correspondant à des normes sociales : être « sur » l'aide sociale versus avoir un emploi. En effet, Dominic nomme la dignité, la fierté, l'honneur et le courage comme étant l'apprentissage retenu de ses parents. Il dénote une cohérence entre le discours sur le travail et les actions de son père : « il a toujours réussi à trouver de quoi ». Dans ce cas de figure le travail n'est plus associé à une réalisation personnelle mais comme permettant de pourvoir aux conditions d'existence de la famille.

Afin de poursuivre sur la piste du travail comme référent à l'être, il est possible de voir que les traits de personnalité évoqués relèvent de cet univers sémantique. Par contre, alors que nous mentionnions précédemment l'être en relation avec la possibilité de réalisation, cet extrait présente une certaine distance en regard de cette piste. En effet, il dit avoir compris que ce n'était pas si important d'aimer son travail, l'important était

plutôt d'en avoir un. Ceci permet de dénoter la présence chez cette personne de traces d'une transformation du rapport au travail.

Valérie, contrairement à Dominic, ne croit pas avoir communiqué suffisamment avec ses parents sur la question de l'emploi.

S : Ok, puis à ce moment là, est-ce que tu t'es tournée vers autre chose.

V : Non, je n'ai pas su pantoute<sup>13</sup>. Non, j'ai pas su, j'pense que je suis pas une personne qui a eu des rêves, peut-être justement parce que mes parents, il n'y a rien eu qui m'inspirait non plus. Je l'sais pas, j'pense que **je n'ai pas eu assez de sujet de conversation non plus avec mes parents au sujet de ça**. C'est pas quelque chose que j'ai eu, que j'ai pu développer, même au secondaire.

Dans cet extrait, nous constatons que selon Valérie, pour pouvoir travailler, il faut d'abord avoir rêvé d'un travail. Il est à noter aussi qu'elle envisage le rapport au travail comme un processus : un développement des rêves à la réalisation dont la source se situe dans l'observation du rapport au travail des parents. Or, le développement des rêves est associé aux conversations avec les parents au sujet du travail.

La représentation de Caroline, dont le point de vue posait la contre-exemplarité du travail de ses parents, comme dans le cas de la transmission par l'expérience montre que les échanges verbaux vont jouer un rôle déterminant dans l'établissement des normes du travail même si ces normes d'emploi divergent de celles valorisées généralement :

S : Pis comment s'est décidé cette transition là entre cuisine et escorte ?

C : Pis pour moi personnellement, ça peut faire bizarre de dire, mais je m'avais vu faire ça. C'était pas un cheminement si bizarre de ce que j'avais vécu dans ma vie, c'était même peut-être quelque chose qui m'attirait, je voulais savoir c'était quoi. Ma mère, ma famille avait fait ça, la plupart de mes cousines, pas parce que

S : Ça fini par t'influencer quelque part (rires)

C : Peut-être, je me suis dit, t'sais ma mère, j'avais jugé les prostitués quand j'étais jeune, **pis a m'avait dit : « ta gueule, tu sais même pas c'est qui, tu sais pas pourquoi, y a des femmes qui vont jamais faire la pute comme tu dis, mais qui vont coucher avec leur mari juste parce qu'elles veulent un manteau de fourrure, tu sais pas c'est quoi être pute. »** Pis à partir de ce moment là, ça m'avait comme enlevé toute le côté péjoratif de ce mot là, pis t'sais comme j'sus willing<sup>14</sup> pis, j'ai toujours voulu vivre des expériences, pis c'était comme quelque chose que je m'étais dit, ouais peut-être que moi je vais le

<sup>13</sup> Pas du tout

<sup>14</sup> Prête à essayer

faire un jour. **C'est pas quelque chose que je visais là, un rêve, mais l'expérience, je suis à l'expérience moi dans la vie, pis c'est comme une expérience que je pouvais envisager.**

On peut observer comment la discussion sur le « travail » de prostituée va être déterminante de l'acceptation de ce « travail ». Ce cas, aux limites de la morale sociale du travail, permet de relever le rapport entre le sens pré-construit de l'expérience, le rêve, mais aussi les constructions tels le métier, la profession, la carrière et le sens constitutif de l'expérience. « Je suis à l'expérience moi dans la vie » déqualifie ou au moins subordonne le sens pré-construit au profit du sens émergeant dans l'expérience sociale de cette représentation du travail.

En résumé, toutes les personnes nous font état de l'absence ou d'un nombre restreint d'échanges verbaux avec leurs parents et l'entourage plus élargi. Lorsqu'il y a échange, ce qui est retenu, c'est la transmission de normes morales à propos du travail : attitude par rapport au travail ou à un travail spécifique. Il n'est pas mention d'échange verbaux portant sur le contenu du travail effectué par les personnes de l'entourage : par exemple, sur les habiletés déployées par ceux-ci, sur leurs conditions de travail, etc.

#### 1.1.4 Synthèse de la transmission de l'entourage

La description de la transmission effectuée par l'entourage immédiat nous permet de dégager quatre constatations. D'abord, bien que l'exemplarité des parents représente un référent important, nous remarquons qu'il y a également présence d'autres sources d'influence telle que la famille élargie. Puis, l'établissement du rapport au travail se fait à partir de plusieurs lectures. Ainsi, l'exemplarité, la communication, l'observation des autres et l'expérience sont des éléments qui l'ont permis. De plus, la description de l'entourage nous permet de mettre en évidence l'importance perçue de l'origine sociale par la présence d'une représentation du travail sous tension entre la réalisation de l'être individuel et la détermination intergénérationnelle des parents et de la famille qui aboutit à la subordination du pré-construit de la représentation du travail en terme de rêves ou de carrière, à l'expérience subie ou voulue. Enfin, la représentation d'une faible transmission de l'entourage est générale et est posée comme déterminant la trajectoire de

travail. Ceci laisse supposer que la transmission scolaire n'est pas perçue comme la plus déterminante. Dans la prochaine section, nous nous attarderons au contenu de la représentation de cette transmission.

## **1.2 Transmission scolaire**

La transmission scolaire réfère aux apprentissages effectués sur les bancs d'école en rapport avec la participation future au marché du travail, mais aussi plus largement, à la transmission relative aux normes sociales du travail à travers les activités et relations sociales établies à l'école. Cette transmission se divise essentiellement en deux parties. Dans un premier temps, il s'agit des moments relatifs à l'éducation générale obligatoire de niveau secondaire. Dans un second temps, il est question des apprentissages de la formation professionnelle, cette dernière prépare spécifiquement à la pratique d'un métier.

### 1.2.1 L'éducation générale de niveau secondaire

Il s'agit des années d'études correspondant à la période où les répondants suivent des cours du niveau secondaire 1 à secondaire 5, grosso modo, ils sont alors âgés de 12 à 17 ans. Les interviewés posent la transmission de l'éducation générale principalement selon la perspective qu'elle fut utile ou non. Les extraits retenus démontrent un retour sur l'expérience suite aux connaissances acquises depuis la fin du secondaire. Ainsi, tous posent la question de la transmission de l'éducation générale de niveau secondaire par rapport aux expériences ultérieures à cette période.

Suite à la réforme de l'éducation, la mission de l'école est clairement articulée autour de trois axes: instruire, socialiser et qualifier (MEQ, 2001). Ce dernier axe vise précisément la facilitation de l'intégration sociale et professionnelle. Bien que ce programme n'existait pas lors du passage des interviewés dans le milieu scolaire, il n'en demeure pas moins que l'école a toujours eu comme objectif de préparer les jeunes pour leur vie adulte. D'ailleurs, lorsque les interviewés ont été questionnés sur leurs souvenirs de l'école secondaire, ils ont tous évoqué le cours d'éducation choix de carrière.

Pour Valérie qui dit ne pas avoir pu développer de rêves de travail après être tombée allergique aux animaux, la période du secondaire n'est pas retenue comme ayant été plus profitable en terme d'objectifs futurs d'emploi.

S : Au secondaire ?

V : T'sais les cours de choix de carrière, pis tout ça là, tout ce que j'ai pu ressortir, là qui ressortait, c'était le droit, les langues... le droit, les langues, y avait l'écriture, sauf qu'à ce moment-là, **je savais pas que j'avais des talents** d'écriv, d'écrire. Puis à ce moment là, j'aimais ben gros l'anglais. Les langues c'est peut-être un côté qui a commencé à me travailler, mais au secondaire. Ok. Pis j'ai jamais après, avec tout ce qui s'est passé, **j'ai tout le temps été déviée de ce que je voulais faire de toute façon.**

Ainsi, chez Valérie nous avons déjà énoncé le recours à des éléments hors de son contrôle, ici elle nous dit que peu importe ce qu'elle aurait pu développer, elle a toujours été déviée, de toute façon de la trajectoire qu'elle pensait. Ce qui laisse supposer un mode passif face à ce qui lui arrive, la présence d'une voie déjà décidée sur laquelle elle ne peut pas avoir de contrôle. De plus, même quand elle constate rétrospectivement qu'elle avait des « talents » qui auraient pu être des bases pour une orientation, elle affirme qu'alors elle ne se représentait pas ses capacités intellectuelles malgré le suivi de cours portant sur le choix de carrière. En somme, l'environnement scolaire selon elle, ne lui a permis de reconnaître et de valoriser ses habiletés individuelles qu'elle identifie comme des « talents ».

Dans le cas de Caroline, il est possible de voir un décalage entre les normes de son milieu social et les exigences scolaires par rapport au travail.

S : Si on revient, tantôt, tu me disais que E.C.C., éducation choix de carrière, c'est pas quelque chose qui

C : Ah oui, ça c'est grave. J'ai commencé l'année avec un beau cahier acheté du gouvernement du Québec où la première page c'était faut écrire la profession que t'envisages, pis tout le reste du cahier, tu fais des démarches, pour savoir comment tu vas y arriver à ce travail là. **Mais moi, j'ai pas voulu remplir cette case là. Je disais à ma professeur que je savais pas quoi écrire, pis eh, on m'a sorti du cours. J'ai coulé ECC (rires). Faut le faire ! J'essayais de lui dire que j'avais besoin de plus que ça, t'sais.**

S : Il me semble que c'est pour t'orienter pis te montrer qu'est-ce qui est possible plutôt que de dire, c'est ça que tu veux faire, comment tu vas y arriver maintenant.

C : Ce que je trouvais un peu triste, je trouve que le cours c'était pas fait pour ça. J'avais jamais entendu parler de sociologie là-dedans ou rien. Tu connais vétérinaire, docteur, avocat, ambulancier... Même mes amis du secondaire, j'étais en secondaire 5, j'ai jamais entendu un autre métier que ça. **Y a personne qui avait un métier que j'avais jamais entendu, pis pourtant maintenant je vois qui en a une liste de profession.**

Caroline critique vivement le système scolaire qui, selon elle, ne lui a été d'aucune aide dans le choix d'une profession à cause d'un manque de pédagogie adéquate à sa situation. Son commentaire illustre bien une représentation où le fait que les programmes soient conçus pour des gens qui ont déjà certaines connaissances du milieu du travail rend compte de son inefficacité dans son cas. Ainsi, pour un enfant dont les parents et l'entourage connu n'ont pas cheminé de façon « attendue » sur le marché du travail, le décalage avec les autres élèves apparaît immédiatement et l'école ne semble pas en mesure de s'y ajuster. C'est plutôt au jeune de le faire nous dit-elle. De plus, nous constatons que les gens de son entourage au moment de son passage au secondaire ont des métiers, ce n'est qu'en sortant de ce milieu qu'elle a pu prendre connaissance des professions existantes après et ceci, bien qu'elle ait fréquenté les autres étudiants qui avaient suivi le cours jusqu'en secondaire 5. On peut constater aussi qu'elle oscille entre la notion de métier (autour d'elle) et de profession (cahier du gouvernement) pour parler de l'emploi.

Tout comme Caroline, Maude présente une distinction entre l'entourage pendant la période du secondaire par rapport à des connaissances acquises plus tard.

M : (...) Mais à part ça, t'sais le monde dans mon entourage, **le monde, t'sais, on dirait qui me croyait pas, t'sais comme quand je disais à tout le monde, ah, je m'en vais à l'université, tout le monde est parti à rire.**

S : Ah oui ?

M : Comme si ça se pouvait pas. Faut dire aussi que moi je suis restée ben proche avec le monde du secondaire, t'sais le secondaire 5 on s'est jamais perdu de vue. Je me suis rendue compte **qui y a pas grand monde qui a fait grand-chose**

S : C'est quoi faire quelque chose ?

M : Ben d'aller à l'école longtemps, t'sais d'aller comme jusqu'à l'université. Comme je connais personne qui est à l'université dans toutes mes connaissances du secondaire 5. Je sais pas si c'est l'encadrement qu'on a eu dans le temps du secondaire ou qu'est-ce qui a fait en sorte que le monde ont comme pas été porté sur la chose d'étudier pis toute, faque... c'est ça.

Maude pour qui la majorité des ses références sont en lien avec le monde scolaire établit clairement que pour faire quelque chose, il faut faire de longues études, ce qui ne semble pas dans l'ordre des représentations de la plupart des gens de son milieu au point que l'énoncé provoque le ridicule. La représentation de Maude fait état d'une très forte détermination du milieu social : personne de son entourage académique n'a fait de longues études. Ce n'est que très récemment qu'elle-même a été tenté par ces longues études. Lors de l'entretien, elle explique cette nouvelle orientation par la rencontre lors de pratiques sportives hebdomadaires de plusieurs jeunes de son âge fréquentant l'université. Certains sont devenus de bons amis.

Pour Dominic, le rapport au travail n'est que la suite du rapport à l'école :

D : Aussi, là moi ce que je dis, c'est que **l'école fait comme nous rendre lâche**

S : Qu'est-ce que tu veux dire ?

D : Ben, je sais pas, comment je pourrais dire, ben c'est par rapport à ma génération, t'sais tu vois du monde, ça me tente pas d'aller travailler. T'sais on dirait qui font comme te rentrer de quoi dans la tête que **travailler ça peut être le fun, mais ça peut être plate**. T'sais y disent c'est plate aller à l'école on le sait, mais nanana, c'est plate aller travailler, on le sait. J'sais pas, on dirait, c'est ça que moi j'ai remarqué.

Alors que précédemment nous évoquions l'apprentissage de traits de personnalité tel que le courage par la famille immédiate de Dominic, nous voyions que l'école semble être mise en opposition en rendant lâche, c'est-à-dire mou, faible. Il ressort, selon Dominic, de ce milieu social une vision dégradée du travail: celui de l'école comme celui de l'emploi qui vient le décourager.

Dans l'ensemble, les répondants sont très critiques face à la formation scolaire secondaire. Ils ne voient pas en quoi ce moment de leur vie, qui se veut une préparation à la vie adulte, les a aidés en ce qui concerne l'acquisition de capacité de travail. Pour certaines, ce fut même un découragement face aux possibilités d'avenir professionnel puisqu'elles n'arrivaient pas à savoir ce qu'elles pourraient faire tandis que pour d'autres, comme nous venons de le voir, la fréquentation de l'école conforte l'attitude de découragement déjà présent dans l'enfance.

### 1.2.2 La formation professionnelle

La formation professionnelle est définie par l'ensemble des cours suivis par les interviewés menant à l'obtention d'un D.E.P. La formation professionnelle représente une avenue rapide permettant l'apprentissage d'un métier. Les répondants y ont vu une opportunité de formation qui leur donnerait un minimum de scolarité à faire tout en augmentant leur chance de se trouver un emploi.

Pour Dominic et Maude, bien qu'ils auraient pu opter pour une technique au collégial dans le même domaine, le choix de la formation professionnelle secondaire s'est fait rapidement.

Par exemple, chez Dominic,

D : Parce que dans le fond quand t'arrives à un D.E.P., y t'apprennent toute là. C'est pour ça qui en mette des D.E.P. de secondaire 3 ou 14 ou 15 ans ou 18 ans, t'sais tu vas là et pis **y te donne un métier**, comme je disais la fille qui faisait juste se vernir les ongles, ben est capable de faire de quoi. Faque c'est pour ça que des fois au secondaire, je me disais.

S : Qu'est-ce que tu te disais ?

D : T'sais, je l'sais pas, j'ai pas fait de français, j'ai pas fait, ben j'ai fait un peu de math, mais j'ai pas fait de science physique, **j'ai pas fait de rien là à mon chose d'aéronautique**. C'est pour ça que j'ai pas fait de CÉGEP. Moi dans le fond, en aéronautique t'avais la technique, mais la technique ça me tentait pas de faire la philo, ça me tentait pas de faire le français, ça me tentait pas de faire l'anglais. C'est ça.

S : Pourquoi ça te tentait pas ?

D : Ben, parce que j'sais pas, ça me tentait plus d'avoir un métier. J'suis pas le genre de gars qui va rester assis sur une chaise à me faire apprendre les affaires que genre, j'veux pas apprendre comme français pis philo pis ces affaires-là. **J'aime mieux apprendre une formation qui va me donner de quoi en peu de temps que faire 3 ans que dans le fond, moi je l'ai fait en un an et puis je faisais la même affaire qu'un gars qui avait fait la technique sauf que lui y avait fait de la philo pis toutes ces affaires là**. Y a peut-être eu des cours en aéronautique que j'ai pas vu mais

S : Mais rendu sur le plancher, ça ne paraissait pas tant que ça au niveau de la description de tâche...

D : Pantoute !

Pour Dominic, la formation professionnelle donne un métier, ce qui laisse supposer un faible engagement scolaire de sa part évalué en terme de durée. L'important n'est pas tant l'apprentissage en soi que l'acquisition d'un métier qui lui permettra l'obtention d'un emploi. Ainsi le D.E.P. pour lui est ce qui permet de faire le lien entre école et emploi tandis que dans le cadre des autres trajectoires scolaires ce lien reste indéterminé. La connaissance transmise, nommée justement formation plutôt qu'éducation est utile selon son jugement « parce qu'elle donne de quoi », un métier. À partir de ce raisonnement, s'opère une classification des savoirs : ceux sans utilité que sont les savoirs fondamentaux en sciences (ex. : la physique) et en humanité (le français, la philosophie, etc.) Ce raisonnement sur l'utilité des savoirs se trouve confirmé par le fait que lors de l'emploi, la description de tâches, entre les techniciens du secondaire et ceux du collégial selon lui est identique. Les connaissances qui sont valorisées dans cette représentation renvoient à celles concrètes constitutives des tâches d'un métier. Le parcours scolaire n'a pas suscité l'élaboration chez cette personne de la connaissance qui justifierait l'existence et la nécessité des autres savoirs, comme le démontre très bien cet extrait :

S : Pis, tu penses-tu que c'est des apprentissages qui viennent de l'école ou c'est des apprentissages qui viennent de ton quotidien ?

D : **Ouain, plus de mon quotidien pis d'avoir faite des affaires avec mes parents. J'ai pas appris vraiment à l'école.** Ben comme je disais, j'étais manuel et pis réaliste<sup>15</sup>.

(...)

D : Ouais, plus t'en fais, plus t'en apprends, c'est bon ça ! (rires) Dans le fond, ce que j'ai appris au secondaire, ça m'a pas servi à ce que j'ai fait. Même mon cours en aéronautique là, j'avais pas de calcul, rien. T'sais, c'était de lire sur une règle pis de savoir percer un trou. Percer le trou, c'est pas mon cours d'histoire qui m'a appris à percer mon trou là.

S : Mais, est-ce que c'est tes cours d'aéronautique qui t'ont appris à faire ça ?

D : Non, non. J'étais déjà capable, mais j'en ai appris, t'as des techniques pis t'as des normes, c'est ça.

Alors que nous évoquions précédemment la transmission d'attitudes par ses parents, nous constatons ici que Dominic attribue ses apprentissages à des compétences acquises lors d'activités avec ceux-ci. Ce qui ne fut pas mentionné lorsqu'il a été questionné

<sup>15</sup> Réfère ici à des résultats obtenus lors de test d'orientation, il s'agit d'une typologie mise au point par le chercheur américain John L. Holland (1966). Il existe, selon lui, 6 types de personnes au travail.

directement concernant les compétences apprises de ses parents. Ici, Dominic énonce clairement que ce ne sont pas ces cours qui lui ont été utiles, mais plutôt la présence d'activités avec les parents. Ce qui nous pousse à confirmer que la transmission scolaire semble avoir été moins importante que la transmission de l'entourage immédiat dans le cas de Dominic.

Dans cet extrait de Maude nous retrouvons point par point le raisonnement en ce qui a trait à la transmission des savoirs scolaires par Dominic précédemment :

S : Puis, toi tu as fait : primaire, secondaire,

M : professionnel

S : professionnel, est-ce que tu as terminé ton secondaire ?

M : Oui, oui

S : Pis tout de suite après ça été le professionnel ?

M : Oui, oui, moi j'm'étais dit en secondaire 5, c'est ça que, j'avais la possibilité de faire une technique au CÉGEP en infographie ou y avait le professionnel **qui était plus concentré en infographie comme tel, pis là j'ai comme eu un petit peu la chienne si on peut dire comme ça, de faire toutes les cours de surplus qui avaient que dans le fond j'avais pas de besoin.** T'sais, la philo, les trucs comme ça, pis c'était plus long, t'sais c'était trois ans, tandis que mon professionnel c'était deux ans pis **c'était vraiment ciblé dans le domaine**, faque c'est pour ça que j'avais voté pour le professionnel.

Mêmes distinctions entre savoirs utiles, concentrés sur les tâches du métier, et non utiles, généraux qui font littéralement peur ici à la personne, entre la durée restreinte du D.E.P. et la longueur des études collégiales. Dans le fait que Maude ait choisi cette orientation, on voit intervenir la vie scolaire mais aussi plus directement la lecture des journaux : publicité et offre d'emploi :

S : Ok, et puis pourquoi l'infographie ?

M : Pourquoi l'infographie ? Le monde me pose toujours cette question-là et je ne sais pas quoi dire. Qu'est-ce qui est arrivé c'est que j'étais supposée m'inscrire comme en dessin de bâtiments. Là j'ai été dans une journée **portes ouvertes** à l'école, pis j'ai vu comme la lettre « A » se déformer en un Mickey Mouse, t'sais toute la technique là.

S : Ok, ça c'était comme une exposition là ?

M : C'était l'exposition, c'était la journée portes ouvertes alors tu rencontrais les gens là, comme les étudiants qui faisaient ça là. Pis là, je posais des questions, pis ça m'a vraiment intéressée et pis le lendemain je me suis inscrit là-dedans.

(...)

S : Faque tu t'es toujours dirigée vers quelque chose qui était plus professionnel

**M : J'pense que je cherchais plus quelque chose de plus vite, le professionnel pour moi c'était comme plus rapide là pis je sais pas, à un moment donné t'sais dans les journaux y arrêtaient pas de dire comme quoi les professionnels, c'était cherchés, nanana, pis ça tombé dans cette direction là. Je me suis dit pourquoi chercher un année de plus, t'sais d'autres cours que j'ai pas de besoin, faque c'est ça c'est pour ça que je me suis dit le professionnel, t'sais.**

S : Ouais, encore ce matin, dans le journal y disait, les secteurs professionnels, on cherche...

M : Je le sais pas pourquoi y dise ça, mais en tout cas.

Dans la suite de cet extrait Maude fait état de son regard rétrospectif sur sa formation de D.E.P. Le lien entre apprentissages scolaires et acquisition d'un métier ne s'est pas concrétisé :

S : Tu t'es pas sentie désirée quand t'as terminé ?

M : Non, non, je sais pas, j'ai trouvé ça poche. Maintenant, je me sens mal de dire que j'ai **juste** un professionnel, pis à l'époque j'étais comme ah oui, moi je vais faire mon DEP en infographie, maintenant, ben je suis juste comme bof, j'ai un professionnel, ben c'est ça.

S : Pis pourquoi tu penses que c'est comme ça, pourquoi tu penses que ça a changé ?

M : Bof, c'est peut-être parce **que j'ai jamais trouvé d'emploi dans le domaine comme tel. Je sais pas, j'étais pu motivé, j'étais pu fière par le parcours que j'avais faite.**

L'importante couverture médiatique dont a bénéficié la formation professionnelle a incité Maude à se diriger dans cette voie qui était valorisée et qui continue de l'être par le biais de différentes campagnes de publicité. Toutefois, probablement parce que ses réalisations n'ont jamais été à la hauteur des promesses énoncées, elle voit maintenant son diplôme comme étant « juste un professionnel ». Bref, sa représentation du lien entre études et emploi s'est complètement renversée, elle voit dans son parcours une faiblesse puisque comme elle l'a énoncé plus haut, pour faire quelque chose maintenant, il faut faire de longues études et le D.E.P. signifie plutôt la voie rapide. Le fait d'être fière et motivée par sa formation est un élément évoqué comme nécessaire à l'insertion dans le milieu de travail. Nous notons que la motivation est un élément important chez Maude puisque dès le début, elle fait mention que « rien ne l'a motivé à aller travailler », ainsi être motivée est essentiel chez Maude que ce soit au travail ou à l'école.

Nous notons ainsi que pour Maude et Dominic qui auraient pu faire une technique au collégial dans le même domaine, le choix du secteur professionnel s'est fait plutôt facilement. La principale raison évoquée est la rapidité du cours, ce qui correspond aux résultats d'études s'attardant sur cette question (MEQ, 2001).

Chez Caroline, le choix de la formation professionnelle se fait tout autrement, il s'inscrit plutôt dans un plan à long terme :

S : Comme la cuisine, c'était quoi. Pourquoi tu t'es dirigée vers ça, pis qu'est-ce que tu recherchais dans cet emploi là ?

C : Ben je trouvais que... quand j'ai décidé d'aller en cuisine, je me suis dit, je vais pouvoir retourner aux études, c'est un métier qui va me permettre de travailler tout en étant aux études pis que si je voyage, je vais n'importe où dans le monde, ben cuisinier ça se fait partout. T'sais avocat, c'est change de lois, change de district, ça fonctionne pas, mais cuisinier, ça fonctionne partout dans le monde. Je trouvais ça intéressant comme idée. Le problème c'est que je me suis, j'ai pas fait ce que j'ai dit. J'ai pas fait ça, juste petit D.E.P. pour travailler pis faire des burgers, j'ai été dans le plus haut de la formation, faque j'ai continué là-dedans, toujours plus, plus, plus, ce qui a fait que j'avais pu l'intention de retourner aux études dans d'autres choses.

S : Ok, parce que à la base, tu pensais faire ça,

C : pis retourner au CÉGEP

S : pis pouvoir pratiquer la cuisine

C : tout en étant au CÉGEP

S : pis payer tes études. Ok, faque au début, l'objectif était vraiment de retourner à l'école.

Caroline fait état dans son discours de l'élaboration d'une stratégie d'insertion dans le monde du travail complexe. Elle est composée d'un plan d'études et d'un plan de carrières articulés en plusieurs étapes où les études permettent de s'insérer dans un emploi temporaire qui assure le prolongement des études. Or, pour elle études et travail sont expérimentés dans le même temps et en viennent à être vécus comme contradictoire avec la poursuite de son plan de carrière. Qui plus est, ce qui était conçu comme des études demandant peu d'engagement en terme de travail va se modifier de sens : d'un petit D.E.P., elle va par son engagement scolaire et parascolaire parvenir « au plus haut de la formation » :

C : J'ai fait là, j'ai fait des 115 heures/semaine,

S : Combien ???

C : 115 heures

S : Ça fais-tu ça 24X7 ? (rires)

C : Non, non sérieux, je te le garantis (rires) Y a 175 ou 145 heures dans une semaine, pis j'en travaillais

S : Pourquoi ?

C : Ben parce que, parce que j'avais l'école à payer, pis l'école y faut que tu sois bien habillée, c'est quand même une école assez chic, pis c'est ça, j'ai aucun soutien nulle part. Quand je suis partie, je suis partie avec rien, l'appartement est assez vide, j'avais besoin de travailler en même temps que l'école qui était 40 heures, **pis je faisais tout ce qui était bénévolat pour avoir des meilleures notes, pis d'avoir droit à des bourses supplémentaires, tout ce qui étaient activités scolaires, étudiantes qui permettaient d'accéder à des bourses, je les faisais.**

Ici, la transmission scolaire est centrale et s'articule directement avec un travail « bénévole » qui permet d'accéder à une performance scolaire. Paradoxalement à l'idéologie de la réussite scolaire qui devrait conforter la position sociale de la personne, dans le cadre de ces études cette performance scolaire suppose une augmentation sans mesure du travail dans la vie de la personne : travail pour fréquenter l'école, travail à l'école et travail bénévole à l'école. Ce qui est intéressant à noter et particularise cette personne c'est que les études et l'emploi se font concurremment et sont inclus dans une représentation générale du travail dans sa vie. Alors que chez Maude, le D.E.P. était juste, chez Caroline, il est petit, il s'agit en quelque sorte du minimum à atteindre. Il s'agissait seulement d'un moyen afin de pouvoir faire plus. Toutefois, comme la suite le démontre, pour quelqu'un qui veut toujours plus, ce n'est pas suffisant.

Le cas de Valérie se différencie également alors qu'elle a commencé deux D.E.P. avant de compléter celui en commercialisation de voyages.

S : Ok, et puis pourquoi la décoration intérieure ?

V : Ah, j'aimais ça, tout ce qui était décoration. Tout ce qui était côté décoration. Mais ça, tu t'inscris à un cours, tu sais pas nécessaire qu'est ce qui au travers du cours. Puis moi... **je me suis rendue compte que j'aimais ça pour mon propre plaisir à moi, pas travailler là-dedans.**

S : Sans terminer le premier ?

V : Non, je leur ai dit, ça me convient pas, c'est pas ça, j'veux plus m'en aller dans le dessin technique.

S : Parce que tu voyais plus la décoration comme...

V : Juste pour moi, j'avais pas envie de travailler là-dedans. Commencer à courir les papiers peints, pis envoye la peinture, pis ah non, pis commencer à calculer, les calculs pour les rideaux, ah non. **Moi là, pour moi là, juste pour moi. Pis pour mes amis**, pis de toute façon ça, ça se perd pas.

Pour Valérie, ce n'est pas l'école qui lui a permis de s'orienter en ce sens qu'elle lui aurait permis de découvrir de nouveaux métiers. L'école l'a plutôt aidée à réaliser si l'orientation qu'elle avait choisie répondait à son plaisir, « si elle aime ça ». Rappelons-nous que Valérie a mentionné que son entourage a toujours eu l'air heureux dans son travail et que l'épanouissement dans le travail prédomine. Ainsi, aimer ce qu'elle fait est très important. De plus, cet extrait de Valérie illustre bien la différence qu'il est possible de faire entre un travail et un emploi. Ainsi, en ce qui concerne la décoration intérieure, Valérie accepte de faire un travail, même si cela est pénible, pour soi et ses amis, mais pas pour un emploi. Enfin, elle fait état du fait que les connaissances acquises demeureront. La suite de l'extrait présente la limite de la transmission scolaire :

V : Pis on est venu à faire des vitrines eh, plus sur des films, j'ai détesté ça à mourir des vitrines de ça, j'pense ça m'a fait pas aimé, ça m'a fait commencé à ...

S : douter ?

V : à douter, c'est tu ça là ? **J'embarquais pas là-dedans là**, pis j'avais de la misère, avec le maudit four micro-ondes, ah non, moi structuré d'même, **j'tais pas capable. C'est pas moi**, j'sus allée en dessin de bâtiment.

S : Ok, faque là t'as fait dessin de bâtiments,

V : Lui, c'était pas pareil, tout allait bien, sauf que j'avais de la misère avec la 3D, pour ce qui est de la toiture en tout cas, **j'étais pas capable de le faire**, de mettre en profil, pis tout ça, de mettre le plan, pis j'ai eu ben de la misère, **pis ça m'venait pas, ça venait pas, ça venait pas**. Imagine toi faire un plan pas de toit, ça va bien en pour les maisons de mes clients. Faque là j'ai dit, non non, je peux pas continuer là-dedans. Faque là j'ai fait encore. **Là je commençais à avoir des doutes sur moi, là j'me disais, j'vas-tu réussir à faire quelque chose de bon dans ma vie moi? T'sais j'me sentais dévalorisée, de pas réussir à faire les cours**. Je pouvais pas croire que je payais pour faire des cours qui m'intéressaient pis que **ça marchait pas**. J'ai dit soit que j'ai pas confiance en moi, soit que je baisse les bras trop vites. Mais là, là, y avait rien à faire, faque finalement j'ai lâché ça.

(...)

S : Pourquoi commercialisation de voyage ?

V : Ah, parce que j'ai voyagé, ça m'a donné la piqûre pour vendre le rêve aux clients! J'ai tellement eu des beaux voyages, que ça m'a donné le goût d'aller fouiller dans les livres [ ] pis j'ai ben aimé ça. J'ai pas aimé les caméras

S : Les caméras ?

V : Oui, nos examens oraux, c'était filmé. On n'en parle pas. J'ai pas aimé ça, mais j'ai zai passé pareil. **Parce que faut croire que quand on aime ça, on passe à travers toute en.**

De fait, les expressions utilisées telles que « j'embarquais pas », « ça venait pas » et « ça marchait pas » dénotent la limite de la transmission scolaire, en ce sens que les cours suivis ne lui ont pas permis la réalisation d'apprentissage. Dans la représentation de Valérie, la transmission scolaire a principalement permis de savoir ce qu'elle aimait faire comme travail, ce que les différents programmes sauf la commercialisation de voyage n'étaient pas parvenus à faire pour elle. L'école lui a donc fait prendre connaissance de ce qu'elle aimait de ce qu'elle n'aimait pas. Bref, comme l'éducation scolaire générale ne lui avait pas permis de reconnaître et valoriser ses habiletés individuelles, qu'elle identifiait alors comme talent, ceci a pu se faire suite à différents essais en formation professionnelle. Tandis qu'elle désire s'épanouir dans ce qu'elle fait, elle se voyait plutôt contrainte à une dévalorisation. Alors que nous avons évoqué le recours à des éléments extérieurs, nous y voyons une nuance alors que Valérie remet en question ses capacités, doutant à savoir si elle peut faire quelque chose de bon.

En ce qui concerne la formation professionnelle, seul Dominic établit clairement qu'elle représente le lien entre l'école et l'emploi. Chez Maude, qui au départ établissait une distinction entre savoirs « utiles » et « non utiles », un renversement de la représentation scolaire qui l'a amené à valoriser les longues études et à se questionner sur son parcours. Pour Caroline, la formation professionnelle s'est inscrite dans un tout où emploi, école et bénévolat sont confondus. Enfin, chez Valérie, la formation professionnelle lui a permis de confronter ses choix afin de savoir ce qu'elle aimait vraiment, ce qu'elle réalisait pour la première fois puisque aucune autre expérience ne lui avait permis de le faire.

### 1.2.3 Synthèse de la transmission scolaire

Dans l'ensemble, l'école n'est pas ce qui a été retenu comme un élément marquant pour les interviewés, spécialement pour Dominic. En effet, celui-ci énonce plutôt les activités

familiales comme étant les plus utiles à sa préparation pour le travail. Chez Caroline, la situation est plus complexe alors que la formation professionnelle s'inscrivait dans une démarche d'ensemble. Seule Maude, pour qui la transmission familiale était beaucoup moins présente, a été vraiment influencée par différentes expériences reliées au monde scolaire. Toutefois, dans son cas, il faut également noter la présence de la publicité dans les médias comme déterminante dans la représentation des métiers. En ce qui concerne Valérie, son parcours scolaire lui a donné la possibilité de confronter ses choix et ainsi, de confirmer ce qu'elle pouvait faire. Nous trouvons passablement particulier de voir à quel point les jeunes rencontrés n'accrochent pas dans le système scolaire. D'ailleurs, Maude le souligne bien alors qu'elle énonce clairement que « ça ne se pouvait pas » qu'elle fasse des études universitaires.

### **1.3 Transmission par le marché du travail**

La transmission par le marché du travail réfère aux différents apprentissages relevés par les répondants en rapport avec leurs emplois. Les récits des interviewés démontrent quatre différentes façons dont s'effectuent cette transmission. Ainsi, les expériences en emploi de l'interviewé, les conditions en emploi, les échanges avec les collègues de travail et l'expérience de travail des amis sont des éléments ressortant de façon importante des discours.

#### 1.3.1 Les tâches en emploi de l'interviewé

Il s'agit des apprentissages retenus lors de la pratique quotidienne d'un emploi par le répondant. Les expériences passées d'emploi constituent un repère pour l'avenir. En effet, après avoir expérimenté un métier, un réajustement est possible concernant les futurs choix professionnels.

Ainsi, Dominic et Caroline qui ont tout deux travaillé dans leur domaine de formation posent la question du décalage entre la formation professionnelle et la pratique du métier choisi comme en font foi les extraits suivants :

S : Mais t'as attendu comme hyper longtemps pour faire ta formation en aérospatiale, finalement t'as travaillé combien de temps dans ce domaine-là ?

D : Ehh, un an je pense.

S : Ok, pis t'as réalisé que que que t'aimais

D : Ouais, c'est ça, un an

S : Que t'aimais ça, t'aimais plus ou moins...

D : Ben, ce qui a pas aidé, c'est la manière que... C'est parce qu'à l'école y te disait, t'as tant de marges à respecter, y faut pas que tu dépasses ça, y a des normes, pis y a ci, pis t'as pas le droit à l'erreur. Mais là toi t'arrives, t'es **hyper stressé**, tu veux pas perdre ta job, pis t'essayes de tout ben faire, fait que y a des fois que ça peut te ralentir parce que t'es **trop stressé** pis après ça... c'est quoi donc que tu disais ?

S : Non, non, je te demandais juste combien de temps tu as travaillé là ?

D : Mais t'sais, un an ouain c'est ça, mais t'sais, j'y retournerais, j'y retournerais, parce que là **je me dirais que tu peux perdre ta job n'importe quand, pis t'as pas à t'en faire. Que ce soit toi ou ce qui se passe dans le monde, tu peux la perdre n'importe quand.** Moi, j'avais dans la tête que je rentre là, t'sais depuis que je suis haut de même que je veux faire ça, fait que là tu rentres [finalement] pis y se passe des choses dans le hangar où tu travailles pis là les directeurs y font passer que t'as des problèmes à job, y font passer ça sur ton dos, mais dans le fond c'est pour réveiller le reste de la bâtisse, fait que là tu vis avec **un stress, tu penses que c'est toi**, mais après ça t'apprends que c'était voulu pis que y ont fait passer ça sur ton dos pour que les autres comprennent qui arrêtent de se pogner le cul

S : Ok, fait que t'as trouvé que les conditions

D : Ben, c'est parce que moi j'ai tout le temps resté avec **un stress** qui m'avait dit que j'avais un manque de confiance pis ces **choses-là**, mais c'était pas vrai. Y avait fait exprès, y avait écrit une lettre pour que, pis tout se savait là-bas là, pis y m'avait écrit une lettre comme de quoi j'avais un manque de confiance, pis ces choses-là. Pis je voyais que mon boss y était toujours hésitant à me répondre, mais j'ai su après six mois, que c'est ça, y ont fait passer ça sur mon dos parce que j'étais un nouveau, pis que c'était pour réveiller du monde dans la bâtisse. **C'est pour ça que là, j'y retournerais peut-être parce que ça me dérange pu, j'aurai pu peur de perdre ma job, mais c'est parce que là, à un moment donné, je suis tanné de toujours travailler rien qu'un an, pis recommencer le chômage.** Ouais, pis c'est ça.

Dominic pour qui le travail en aérospatiale représentait un objectif de longue date, l'expérience a été moins heureuse que ce qu'il envisageait. D'abord, avant de débiter cet emploi, il avait déjà vécu plusieurs périodes de chômage. Il espérait que cet emploi, que tous voyaient comme un métier d'avenir, lui permettrait enfin de sortir de cette situation. Plus tôt Dominic mentionnait qu'il était en train de reproduire le parcours de son père, ce qu'il aurait voulu éviter. Ainsi, cette peur du travail subi lui apporte un stress dans son emploi.

Lorsque Dominic repense à cette expérience, il présente une différente représentation de la façon d'entrevoir cet emploi. En effet, il mentionne « ne plus avoir peur de perdre sa job », que « ça ne le dérange plus ». Des distinctions émergent visant le domaine des relations de travail et problématisent la question de la performance. Dominic confronte sa représentation du travail lors de la formation scolaire, insistant sur le fait qu'il s'agit d'une conception de la performance au travail niant l'apprentissage en situation d'emploi : « tu n'as pas le droit à l'erreur ». Bien que cette formation aurait dû le rendre apte à assumer ce travail, en fait celle-ci a eu pour conséquence l'effet inverse, celle d'une contre-performance : il travaille « hyperstressé ». De plus, sa représentation du marché de l'emploi devient celle d'un lien aléatoire au travail. Il nous dit « que ce soit toi ou ce qui se passe dans le monde, tu peux la (job) perdre n'importe quand ». Enfin, dans cet extrait central de l'entrevue, il refuse la lecture que font ses patrons de lui comme travailleur, lecture qui dépasse la situation de travail pour induire des traits de personnalité: « pis y m'avait écrit une lettre comme de quoi j'avais un manque de confiance ». Sans mentionner la source, Dominic nous dit que ce n'est que six mois plus tard, qu'il pourra comprendre selon lui ce qui a été à l'origine de son congédiement. Par cette énonciation, nous constatons que ce qui est central dans sa lecture des relations de travail est le clivage entre les nouveaux et les anciens. Il a été congédié parce qu'il est nouveau et il a été congédié parce que les anciens ne travaillaient pas assez et que le patron voulait leur rappeler l'existence de la possibilité du congédiement en remerciant un nouveau. Dans la description de cette expérience, nous voyons apparaître les difficultés liées au rapport hiérarchique. Nous constatons que Dominic est peu préparé à ces relations. Il semble y avoir eu très peu de transmission à cet effet, autant dans le milieu social, plus axé sur les attitudes face à la tâche, que lors du passage dans les institutions scolaires, concentré davantage sur les savoirs théoriques. Malheureusement, nous n'avons pas d'informations concernant les rapports entretenus avec les professeurs, peut-être y aurait-il là une piste intéressante.

De l'ensemble du récit de cette expérience ressort que Dominic se détache de l'idée du travail comme réalisation de l'être et se rapproche d'une conception acceptant la reproduction de la situation de travail qui a prévalu dans le cas de son père, comme si

quoi qu'il fasse, il ne peut pas arriver à l'éviter. La suite de l'extrait démontre que Dominic préfère aller dans un autre domaine, ce qui nous laisse croire à la transformation que nous avons évoquée précédemment.

S : Ça t'intéresse pas de rester dans ce domaine là (aérospatiale), parce que là tu dis j'veux aller chercher une autre formation, pourquoi tu veux aller chercher une autre formation ?

D : Parce que quand j'ai perdu ma job, le 11 novembre de l'après 11 septembre, là j'ai **pesé les pour et les contre** pis c'est parce que j'arrivais tout le temps chez nous, j'étais brûlé pis ces choses là, pis je me demandais pourquoi. Ben dans le fond, ça pouvait être un peu de **stress** parce que je m'en faisais trop avec ma job pis que je voulais pas la perdre, pis que je m'en faisais peut-être trop. J'm'en faisais peut-être trop dans la tête, si on veut, faque là **j'ai pesé les pour pis les contre**, ce que j'aimais, pis là je me suis rendu compte que j'aimais conduire, pis ces choses là, **j'vais essayer ça parce que t'sais quand tu conduis t'es tout seul pis t'as pas grand-chose à te préoccuper**. Faque là j'avais vu ça, pis tu sors à l'extérieur. Pis ben là, les machines, là je conduis parce que, c'est pour ça aussi que je suis rentré à l'Union, pour essayer voir c'était quoi en même temps. Pour ma chose de conduite d'engins de chantier.

La transformation relativement au travail en tant que référent à l'être semble, en effet, avoir été effectuée alors que le prochain emploi envisagé est relié à quelque chose qui ne doit pas être préoccupant. Surtout, ce travail doit minimiser les interactions sociales dans son déroulement particulièrement avec les employeurs. Alors que l'expérience dans le domaine de l'aérospatiale a été stressante, Dominic se tourne maintenant vers quelque chose qui ne le préoccupe pas trop. En un sens, le travail ne doit pas être quelque chose de prenant, quelque chose qui lui occupera l'esprit, ce qui nous éloigne de la conception du travail comme étant l'être. Alors que le D.E.P. suscitait un faible engagement scolaire, l'emploi, lui, était engageant. De plus, nous voyons apparaître un mode de calcul basé sur les coûts versus les bénéfices afin de décider de la suite des événements alors qu'il dit avoir « pesé les pour et les contre ». Le stress relié à certains emplois est trop important par rapport aux gains qu'ils permettent.

Chez Caroline, pour qui la restauration s'est transformée d'une formation demandant peu d'effort en terme de travail à un engagement démesuré, le travail à la sortie de l'école ne correspondait plus à la représentation qu'elle s'était élaborée.

S : Ok, comme t'aimes l'école. Généralement, t'aimes ce que tu fais, tu t'arranges pour toujours trouver quelque chose de plaisant dans...

C : Ouais, à part le travail. L'école, j'ai toujours aimé ça, quand je suis à l'école ça va. Comme quand j'étais en D.E.P. en cuisine, ça l'allait, mais quand je me suis retrouvée sur le marché du travail en cuisine, ça pu fonctionné.

S : Comment ça, qu'est-ce qui fonctionnait plus ?

C : Ehh, ben **c'est un métier ingrat, c'est un métier aussi qui est sexiste**, t'sais y a beaucoup de misogynie, eh, c'est beaucoup d'heures, faut être capable de donner ça, c'est vraiment, t'sais c'est lever les 50 livres de carottes, c'est exigeant... c'est ça.

S : Pis ça, c'est des choses que tu percevais pas à l'école ?

C : Ben non, on avait beau nous le dire là, pis j'ai été capable de le faire pendant un certain temps, parce que, **parce que moi je me dis que quand je suis rentrée en cuisine, je n'avais pas la même perception que [ ] de la vie. Quand je suis rentrée en cuisine, je connaissais juste ma famille, ma vie, l'armée un peu. Pis la cuisine, c'était la même chose.** Oui chef, oui chef. Pis je prenais un peu plaisir à ça, t'sais à jouer avec ces hommes là, à être forte, jusqu'au jour où j'ai craqué complètement. Je me suis dis non, voyons donc (Caroline), **c'est pas juste ça que t'as à faire**, t'aimes pas ça te faire botter le cul, t'aimes pas ça te faire dire quoi faire, qu'est-ce que tu es en train de faire, c'est pas des choses que t'aimes.

S : Ok.

C : C'est aussi, c'est ça je dirais, y a pas juste le travail, **psychologiquement ça fonctionnait pu avec ce que je voulais être.**

Une fois de plus, cet extrait nous permet d'observer comment l'expérience du travail va bouleverser sa représentation. En effet, si le travail à l'école correspond à un engagement important, il est une activité où on peut « s'arranger » par son initiative « pour trouver quelque chose de plaisant ». Ce qui, selon Caroline, n'est plus le cas dans l'emploi. Elle nous dit que malgré les avertissement lors de sa formation, sa représentation de la restauration n'était pas adéquate : elle réalise que c'est un métier « ingrat » où les relations de travail avec les patrons sont « sexistes », que les heures de travail sont nombreuses et que ça demande des capacités physiques importantes. La perception qu'avait Caroline de ses capacités de travail pendant ses études permettait alors de répondre à ces exigences. Or, à travers cette expérience de travail dans des conditions difficiles apparaît la notion d'usure de la force de travail : « j'ai été capable de le faire pendant un certain temps ». A ce premier élément qui va susciter un bouleversement de sa représentation, un second s'ajoute : l'impossibilité de trouver un sens au rapport très autoritaire de travail. Si la représentation du travail qu'elle avait de par son origine s'avérait compatible à ce type de relation, il est possible de penser que le

fait d'occuper un emploi a amené Caroline à s'autonomiser de sa famille en vivant en appartement, par exemple. Cette autonomisation a changé sa représentation de la vie et par le fait même suscitée l'élaboration d'un jugement radical à propos des relations de travail qu'elle a vécu.

Alors que Dominic semble se dégager d'une représentation du travail basée sur l'autoréalisation, Caroline continue de tendre vers celle-ci malgré le fait que dans son travail relié à la cuisine, il n'était plus possible de « s'arranger ». Caroline revient beaucoup sur son expérience et pose elle-même le constat que la cuisine correspondait à une façon de faire qu'elle avait toujours connue, soit le respect d'une certaine hiérarchie. Caroline, qui décrit les membres de son entourage par leur travail, se voyait contrainte à un rôle où la reconnaissance est absente mais plus encore le statut qui lui est donnée s'avérait inacceptable du point de vue des normes sociales prévalentes, par exemple: « le sexisme ».

Maude, contrairement à Dominic et Caroline, n'a jamais travaillé dans son domaine de formation. Toutefois et à la différence de Valérie, elle n'a jamais totalement cessé d'espérer le pratiquer. Ainsi, même lorsqu'elle faisait d'autres emplois, elle tentait de développer des contacts qui auraient pu lui permettre de faire le saut sans son domaine.

S : Pis t'aimais mieux le bronzage que l'épicerie ?

M : Oui

S : Pourquoi ?

M : Parce que j'avais **la paix**, dans un sens. C'est parce que j'avais pas de, de comme, de patron en arrière de moi. J'avais pas de superviseur, j'étais seule dans LE bronzage, t'sais. Si y avait des pépins, ben c'était moi qui les réglais, t'sais c'était tout le temps moi qui **avais la charge de tout, tout, tout, tout, tout**. T'sais, pis c'était le contact, beaucoup plus de contact avec les clients. T'sais comme quand tu poinçonnes une commande, c'est pas le temps de piquer une jasette. Faque, c'est ça. Pis au bronzage, ben j'aimais ça parce que j'ai développé plein, plein, plein, plein de lien avec tout le monde, pis souvent t'sais, je, « ah ben moi, je suis infographiste » ah, ah ouin, ok, tu travailles pas là-dedans? Faque t'sais, j'essayais de voir comme t'sais, de faire des contacts, pis eh, j'aimais ben ça.

La question des superviseurs est très importante pour Maude. Les superviseurs dans les emplois non reliés au domaine ne sont pas nécessaires, ils sont même dérangeants.

Toutefois, lorsqu'il est question de ceux reliés à l'infographie, ils ne sont jamais assez présents comme nous serons en mesure de la constater ultérieurement. Ainsi, ce qu'elle préférerait de son emploi était la possibilité d'avoir la paix, ce qui va de pair avec le fait d'avoir des responsabilités. Selon Maude, la meilleure façon de trouver un emploi en infographie est le contact. L'expérience de travail de Maude lui fait découvrir l'importance et ses habilités dans les relations humaines qui sont centrales dans l'activité commerciale selon elle. À prime abord, l'infographie semble à l'inverse consister en un travail plus isolé qui contraste avec son occupation. Toutefois, il est possible pour des infographistes de faire du service à la clientèle, par exemple, dans les magasins spécialisés en reproduction, donc ce n'est pas incompatible.

Par ailleurs, pour Valérie qui associe travail à carrière, l'expérience d'une promotion lui a permis de constater que la vente ne lui permettrait pas de faire une carrière.

S : Ok, comme t'as toujours été dans la vente, est-ce que ça toujours été vendeuse, gérante...

V : Vendeuse, au [nom de l'endroit] j'ai été assistante-training<sup>16</sup>, en entraînement,

S : Oui, avant d'arrêter ?

V : Oui, ça m'a apporté beaucoup de stress, mais je pense que j'étais déjà dans mon stade de dépression, qui a fait que je voyais ça trop tôt, trop gros, toute paniquant, j'en shakais, j'en braillais même, **faque c'était pas faite pour moi ce poste là. Faque je suis redescendue temps plein pis j'étais contente, ben contente, juste vendeuse, juste ça, rien d'autre.** Demandez moi pas de monter, je suis une fille qui va être plus fonceuse, mais là, ça devait être à cause de mon début de dépression que je faisais. Faque je suis restée temps plein, la grosse paix. **Temps plein vendeuse ou conseillère pis c'est toute.**

S : ou associée ou appelons le comme on veut. Comment ça s'appelait, ça tu toujours été... ou y avait des titres parce que maintenant,

V : Eux autres c'était conseillère, parce que y aimait pas ça le mot vendeuse. Pour eux, y nous considérait pas comme des vendeuses

Encore une fois, nous notons qu'il est question de poste, ce qui s'inscrit dans une carrière, qui suppose une hiérarchie alors qu'elle est « redescendue juste vendeuse ». Tandis que l'importance d'aimer ce qu'elle fait et de pouvoir s'épanouir ont été très présents jusqu'à maintenant, le fait d'être « juste ça, c'est toute » en faisant référence à

---

<sup>16</sup> Assistante-gérante en entraînement, en formation.

l'emploi de vendeuse laisse supposer une distanciation par rapport à cette représentation du travail. Toutefois, Valérie a fait une dépression quelque temps après cet événement et n'a encore jamais retravaillé au moment de l'entretien, ce qu'elle nomme comme étant la cause du caractère suffisant de cet emploi. L'étude des prochains extraits sera nécessaire afin de valider cette probable distanciation. La toute fin de l'extrait est un petit clin d'œil à l'évolution des noms donnés pour une tâche, qui elle, n'a pas changé. Elle montre les enjeux symboliques des rapports sociaux dans le travail à savoir ceux de la représentation par les employés de leur travail.

Les tâches en emploi ont permis aux interviewés de progresser à travers des expériences difficilement vécues dans certains cas, dans la détermination de ce qui leur convenait. Ainsi, Dominic et Caroline qui ont expérimenté le métier pour lequel ils avaient été formés ont décidé de ne pas poursuivre dans cette voie. En effet, chez Dominic le trop grand stress vécu le fait regarder vers un métier qui demande moins alors que chez Caroline, le manque de possibilité de reconnaissance nécessaire à la réalisation par l'emploi de cuisinier lui fait réaliser qu'elle désire autre chose. Pour Maude, qui n'a que très peu de référence à l'emploi, les responsabilités que lui demande son emploi sont satisfaisantes. Enfin, chez Valérie la situation semble se modifier alors que la réalisation par l'emploi n'apparaît plus aussi importante. Nous remarquons qu'un thème est énoncé par tous les répondants soit celui des rapports hiérarchiques. En effet, bien qu'il n'ait jamais été questionné sur leurs relations avec leur supérieur, ils mentionnent tous quelque chose à ce sujet. Ainsi, pour Caroline et Dominic, les rapports ont été très difficiles alors que Maude mentionne que ce qu'elle aimait de son emploi était le fait de ne pas avoir toujours quelqu'un pour vérifier son travail. Enfin, chez Valérie la question de la supervision la touche différemment alors que c'est elle qui a eu beaucoup de difficultés à gérer le stress que lui apportait une tâche de ce type. Cependant, nous verrons plus loin qu'elle aussi a éprouvé des difficultés avec ses patrons, la poussant même à quitté certains emplois.

Comme nous avons vu aussi, l'expérience de travail suscite de nombreuses réflexions sur les conditions de travail : condition relationnelle mais aussi conditions physiques.

Dans la section suivante nous allons détailler leur représentation de ces conditions de travail.

### 1.3.2 Les conditions en emploi

Les horaires du travail mettent en évidence le rapport travail et hors travail tel qu'il est possible de l'observer dans les prochains extraits.

Comme nous l'avons mentionné lors des deux premiers chapitres, les conditions de travail changent. Le travail à temps plein de 9h à 17h du lundi au vendredi est une réalité connue par un moins grand nombre de travailleurs. Les personnes interviewées font parties de celles qui ont des horaires moins traditionnels, ce qu'elles trouvent difficiles principalement puisque des horaires « atypiques » empêchent la réalisation d'activités extérieures au travail. Par exemple, Valérie, qui a toujours travaillé dans des boutiques dans les centres commerciaux, accepte difficilement ses horaires qui l'empêchent de voir sa famille.

S : Tu disais ton horaire de travail ça toujours été du 9 à 9

V : Ben l'jeudi, l'vendredi. Les jours de semaine c'est correct là, **c'est des jours normals**, c'est du 9 à 5 et demi, y a rien là.

S : Les fins de semaine

V : Ah, les fins de semaine, dans l'temps de Noël, tu veux passer du temps avec tes filles, ben tu peux pas parce que le 26 faut que tu ailles pour le maussus de « boxing day », tu peux-tu passer du temps avec tes enfants ? [ ] **Travailler le dimanche, c'est quoi ça travailler le dimanche ? C'est fait pour être en famille, je comprends pas ça. Ça ne me rentre pas dans tête, ça me frustrait moi. C'est pas pour aller travailler, le dimanche, c'est fait pour rester avec ma famille, pas pour aller travailler le dimanche.**

S : Mais malgré tout, t'es toujours aller travailler le dimanche.

V : Ben oui, sauf que des fois je demandais : « écoute, je peux-tu changer ma journée de congé », elle me la donnait, mais là à un moment donné là. **Faire travailler l'monde la fin de semaine, j'comprends pas ça moi, j'suis frue<sup>17</sup> de ça moi, on viendra pas sur ce sujet là m'a pompé les nerfs (rires)**

Valérie a une conception des conditions de travail propre aux normes sociales antérieures, celles qu'elle a observées lorsque ses parents travaillaient, où les jours « normaux » de 9 à 5 sont opposés aux fins de semaine, aux soirs et aux congés du

---

<sup>17</sup> Frustrée, elle vit des frustrations vis-à-vis cette situation.

temps des fêtes. Ainsi, ces journées sont faciles à l'inverse des journées dont les horaires sont plus longs, qui sont difficiles. Encore plus, la frustration reliée au travail la fin de semaine va au point où la parole fait mal, alors que ça pourrait lui faire « pomper les nerfs ». La suite de l'extrait pose la question de la consommation, du fait qu'elle envahisse plusieurs moments de la vie :

S : Non, mais t'es frue de travailler la fin de semaine

V : Oui, ben peut-être pas le samedi, mais le dimanche oui, que ça reste donc fermé. **Que le monde reste avec leur famille, il me semble que c'est important. On devrait pas avoir besoin de travailler le dimanche.**

S : Les gens consomment n'importe quand.

V : **Le monde consomme n'importe quand, je l'sais, mais qui y aille le samedi.** Le dimanche là, y a aucune boutique qui entre dans leur argent, j'en suis convaincue, j'pense que les propriétaires des boutiques paient dans l'beurre.

S : Ah oui !

V : J'suis sûre, mais moi la plupart du temps j'me demandais à quoi ça servait. Y a pas un chat, pourquoi on ferme pas. Ça pas de bon sens, j'pourrais être chez nous, y en a pas de monde. Y nous paie, ok d'abord, qui nous paie dans le beurre si c'est ça qui veut. Ah non, moi j'suis pas pour ça le travail le dimanche, je le serai jamais je pense. Moi c'est famille le dimanche. **Moi je me rappelle, mes parents étaient avec moi le dimanche, y étaient pas au travail, y étaient avec moi.**

S : C'était fermé les centres d'achats dans ce temps là.

V : Ouais, ben c'était ben correct de même. **Tout ça pour faire du cash, en. On vit pour le cash c'est écoeurant, mois ça me dépasse. T'sais là l'équilibre là, ça devrait être un quart le travail, un quart les amis, un quart ta famille pis l'autre quart pour moi. C'est ça être équilibré là, mais j'm'excuse y'a personne qui a ça là, y a personne.** Le monde là la moitié du temps c'est au travail, la famille va venir après, [ ] c'est pas normal, là, c'est même pas normal que ce soit de même.

En effet, Valérie se questionne sur l'émergence de l'économie comme un système de consommation qui ne répond pas aux besoins véritables. Lorsqu'elle dit que les employés vivent pour l'argent, elle démontre que tout se définit en terme économique. Son raisonnement la mène à constater un changement de priorité dans l'organisation sociale et chez les individus. Changement avec lequel elle n'est pas à l'aise puisqu'elle aimerait pouvoir offrir à ses filles ce que ses parents lui ont offert, c'est-à-dire une présence les fins de semaine afin de pouvoir passer des moments en famille. Ainsi, le thème de la famille sort clairement du discours de Valérie alors que les conditions de son emploi l'empêchent de concilier travail et famille comme elle le désirerait. Nous

rappelons que Valérie est la seule parmi les répondants à avoir des enfants. Les exemples d'emploi dont elle a été témoin alors qu'elle était jeune réfèrent tous à des postes stables dans le temps avec des horaires fixes. Bien que ces emplois ne l'intéressaient pas, elle en recherche les mêmes modalités. Elle pose donc la question des changements dans les conditions de travail qui font en sorte que les gens passent de plus en plus de temps à leur travail pour avoir plus d'argent, au détriment d'un « équilibre ». Ainsi, le travail est vécu comme un élément perturbateur de ce qu'elle considère important, sa famille.

Chez Maude, la question des horaires est également une préoccupation. Ainsi,

M : Moi les horaires de soirs et les horaires de nuits, c'est vraiment pas faites pour moi.

S : C'est pas faite pour toi parce que t'aimes pas ça ou parce que...

M : J'aimerais pas ça, j'aurais l'impression de vivre tout seule, de pas avoir le temps de voir mes amis, de voir mes parents, eh, t'es comme déconnectée dans un autre monde, t'sais, tu fais partie d'un autre monde. Tu dors le jour, tu travailles la nuit.

Maude, tout comme Valérie, a une conception du travail qui correspond aux normes sociales antérieures, c'est-à-dire le jour. Comme nous commençons à le voir, le travail correspond pour Maude à la réalité, au vrai monde. Ce qui est vrai tant et aussi longtemps qu'il est effectué de jour et qu'il n'empêche pas les autres activités telles que passer du temps avec des amis ou la famille. Ainsi, la flexibilité que demande les horaires de nuit est perçue comme l'inscription dans un « autre monde » où amis et parents sont absents.

Somme toute, la question des horaires de travail s'est posée chez Maude et Valérie alors que toutes deux en conservent une vision traditionnelle, relevant des normes sociales antérieures. Cette catégorie démontre l'importance des activités extérieures au travail en ce sens que celui-ci doit pouvoir y cohabiter. En effet, Maude n'arrive pas à concevoir un travail de nuit étant donné que ça l'empêcherait de vivre dans le vrai monde constitué des amis et de la famille alors que Valérie considère que les horaires de centre d'achat l'empêchent de consacrer du temps à ses enfants comme elle le voudrait.

### 1.3.3 Les collègues de travail

Il s'agit des observations effectuées suite à l'expérience des personnes avec qui le répondant travaille. Outre les expériences de travail effectuées par l'interviewé, il y a un apprentissage qui se fait du milieu du travail en échangeant avec les collègues sur le parcours effectué.

Chez Dominic, ces échanges lui ont permis de constater qu'il n'était pas seul dans sa situation, que son parcours professionnel était identique à plusieurs autres jeunes qu'il identifie comme étant de sa génération.

S : Sinon, jeunes tu parles de quel âge ?

D : Jeunes, mon âge là.

S : La vingtaine ?

D : Ouais, **la génération chômeur là.**

S : Pourquoi tu dis ça ?

D : Ben j'sais pas t'sais y avait un humoriste qui disait ça, tu prévois être combien de temps sur le chômage met que tu sortes de ton cours ? T'sais on dirait que tu finis l'école, ben tout de suite c'est le chômage qui t'attends. C'est un peu ça, t'sé, c'est vrai mettons que tu parles... ben moé là, j'parle à quelqu'un, ben t'as fait quoi toi ? Ben j'ai travaillé deux ans là, après ça je suis retourné à l'école, j'ai travaillé un an là, ben du monde que je connais là. C'est sûr que y en a que ça fait un boutte qui sont là, mais...

S : Mais, pourquoi tu penses que c'est comme ça, t'sais qui y a tant de jeunes qui se retrouvent sur le chômage, qui font un an là pis qui retournent à l'école, pis qui font deux ans, pis qui...

D : Ben, **c'est parce que soit à l'école, y t'impose trop vite ton choix de carrière, ou ben que astheure<sup>17</sup> les compagnies sont tellement à l'argent que tu fais un an, tu vas avoir ta permanence ou un augmentation de salaire, ben y te mette dehors pour en engager un qui va coûter moins cher.** Ben moi, j'vois ça de même.

Dans son explication de la situation, Dominic expose le décalage entre la formation sur le modèle de métier à vie et de carrière à vie lorsque le marché du travail consiste à passer d'un emploi contractuel à un autre, il mentionne alors que la plupart des jeunes de son entourage vivent une situation pareille à la sienne, les jeunes d'aujourd'hui sont de la « génération chômeurs ». Il pose également la question des pratiques de l'entreprise qui tentent de maximiser leur profit comme étant une cause possible de la difficulté des

---

<sup>17</sup> Maintenant

jeunes à conserver longtemps le même emploi. Ce qui nous renvoie à une des formes de changements présentées par Boltanski et Chiapello (1999) alors qu'au niveau de l'embauche, la précarité permet aux employeurs de tester plus longtemps les employés et de ne pas avoir à respecter les normes de l'entreprise qui ne protègent que les employés permanents (p.20). Ainsi, l'argent exprime une conception de la détermination économique qui s'impose d'une façon absolue au travailleur comme lui. Le commentaire de Dominic rejoint celui de Valérie où individus et compagnies sont « tellement à l'argent ». Toutefois, il évoque aussi que ce ne sont pas que les jeunes qui sont touchés par les nouvelles réalités. Ainsi,

S : Ok, selon toi, c'est parce que les pratiques d'entreprises qui font en sorte qu'on essaie de maximiser l'argent

D : Ben, je dis pas que c'est partout pareil. Ben, moi, souvent ce que j'arrive à voir, c'est ça. T'sais j'ai travaillé deux ans là, j'sus rerentré à l'école, **pis là ben j'travaille, mais jusqu'à quand, je l'sais pas !** C'est ce que j'ai vu du monde. T'sais, avant ça, à l'aéroport, t'sais, t'avais du monde de quarante, cinquante, soixante, le monde de vingt ans ben c'était toute la même affaire, mais le monde de quarante ans : ah ben moi j'ai travaillé 20 ans là-bas pis ça fermé, ça été vendu aux américains. (...) T'sais eux-autres en haut de la quarantaine, gard<sup>18</sup>, juste un à la job à l'aéroport y dit j'ai payé du chômage pendant 28 ans temps de ma vie, à partir de 2000 j'ai retiré du chômage, c'était la première fois que je retirais du chômage. Ben tu parles avec quelqu'un de mon âge, ben y sait comment les cartes de chômage marchent pis comment ça marche, tandis que c'est ça, les autres pareils. Pis les deux avec qui j'ai travaillé au printemps, c'était ça, j'ai jamais touché au chômage de ma vie, c'est la première fois. Mais eux, y avait des formations. T'sais si je prends mon père, y a arrêté l'école, y avait 15 ans, y a commencé à travailler. Y a fait 22 ans de temps à la même place, pis après ça fermé, pis y s'est ramassé pu rien. **Mais au moins, t'sais y a fait 22 ans, pis y a réussi à se partir une vie. Mais là quand t'as 24 à 25 ans, t'essaie de faire de quoi, mais tu sais jamais si tu vas tomber sur le chômage, fait que c'est ça.**

Cet extrait démontre que ce ne sont pas seulement les jeunes qui sont touchés par les changements dans le monde du travail. Toutefois, le fait d'avoir travaillé pendant plus de 20 ans a permis aux travailleurs plus âgés de « se partir une vie », ce qui est inaccessible chez les jeunes qui sont dans l'impossibilité de prévoir. Ainsi, dans cet extrait, le travail permet la vie, mais il nous semble que ce soit davantage au niveau monétaire, de l'acquisition de biens que concernant l'autoréalisation. Conscient que le travail tel qu'il

---

<sup>18</sup> Regarde

le connaît risque de perdurer, « je travaille mais jusqu'à quand? », « tu sais jamais si tu vas tomber sur le chômage », il semble se résigner à l'idée que ça demeurera ainsi. La réalisation de l'être par le travail semble être abandonnée dans le travail comme dans le hors travail : par exemple fonder une famille.

#### 1.3.4 Les amis

Une autre source de connaissance du marché du travail consiste en les connaissances par l'observation et la discussion des expériences de travail des personnes proches d'eux. Nous avons pu voir chez Maude que les amis sont souvent évoqués. Dans l'extrait suivant, ils sont posés comme étant la source de motivation à aller travailler, puisque eux, travaillaient.

S : Ok, faque t'as jamais travaillé avant parce que c'était études, études, études. Pis là à un moment donné tu t'es mis à travailler

M : Même pas faire du gardiennage là, j'pense que j'ai gardé une fois dans ma vie quand j'étais jeune. T'sais d'habitude les enfants y vont faire du gardiennage pour avoir un petit peu d'argent là, **moi ça jamais été ma préoccupation.**

S : C'est ça, t'sais comme t'as pas commencé à travailler en te disant, c'est parce que là j'aimerais ça avoir plus d'argent. C'est parce que tu t'es dit y faut le faire à un moment donné.

M : Oui, oui. Je me suis dis, regarde là, j'ai 18 ans. Pis là c'est sûr aussi qu'à un moment donné je voulais sortir. C'est ben le fun de toujours prendre une bouteille d'eau dans ta soirée, mais des fois c'est le fun de t'sais, d'avoir plus d'argent, faque je me suis dis, ah t'sais vu que j'ai pas d'emploi dans mon domaine, j'ai un diplôme, je **fais rien de ma vie**, aussi ben prendre une job en attendant. J'étais tannée d'être à la maison, **t'sais mes amis eux y travaillaient**, j'étais à la maison, je regardais la télé, je suis une fille de télé, je suis une fille de maison. T'sais tous les programmes, je les ai toutes, t'sais tous les téléromans, je les savais toute par cœur. Faque c'est pour ça, t'sais à un moment donné là je me suis dis, je vais décrocher, je **vais faire un petit peu plus une vraie vie.** Finalement.

Comme nous l'avions énoncé précédemment, la question du travail ne s'est pas tellement posée chez Maude alors qu'elle était jeune. Ce qui se confirme ici alors qu'elle dit que ça n'a jamais été sa « préoccupation ». Pour Maude, qui fait état de très peu d'exemples d'emplois dans son entourage, le travail est élevé au niveau de la vraie vie et de faire quelque chose en opposition à rester à la maison. Ce qui est à noter considérant que sa mère a été femme au foyer pendant plus de 10 ans.

### 1.3.5 Synthèse de la transmission par le marché du travail

La description de la transmission effectuée par le marché du travail nous permet de dégager quelques constats. D'abord, nous remarquons que les connaissances acquises lors du contact avec le marché du travail dépassent largement la seule question des tâches effectuées. En effet, les conditions ainsi que les collègues permettent également un certain apprentissage d'autres dimensions de l'activité de travail. Puis, l'établissement du rapport au travail se fait à partir de plusieurs lectures. Les tendances qui se dégagent lors des deux catégories précédentes tendent à se confirmer. A ce stade, nous commençons à voir émerger les différences dans les parcours des répondants. En effet, la description des tâches en emploi nous permet de mettre en évidence ce qui est recherché par les interviewés. Alors que certains veulent une reconnaissance, d'autres se contentent de pouvoir travailler. De plus, des thèmes tels que la famille et les amis sont présentés comme des éléments déterminants. Nous croyons également que la question des relations de travail et des conditions en emploi, influence beaucoup la réussite d'un ou de l'autre de ces buts. Les diverses expériences effectuées en relation avec le marché du travail semblent avoir joué un rôle prépondérant dans l'élaboration du rapport au travail des répondants. La prochaine section s'attarde à la description de programmes de réinsertion professionnelle suivis par les répondants.

## **1.4 Transmission par les expériences de réinsertion professionnelle**

Les interviewés ont tous eu à composer avec une période sans emploi. La transmission par les expériences de réinsertion professionnelle renvoie aux démarches entreprises lors de ces périodes afin de se retrouver un emploi. Les répondants ont principalement utilisé les services d'Emploi-Québec, mais Valérie qui bénéficiait d'une assurance-privée a plutôt eu recours à de l'aide psychologique indépendante.

### 1.4.1 Emploi-Québec

Il s'agit des différents programmes gouvernementaux créés afin d'aider les personnes sans emplois, que ce soit à l'assurance-emploi ou à l'assistance-emploi, à réintégrer le marché du travail. Ces dernières années, l'accent a été mis sur les programmes de réinsertion en emploi, souvent des programmes d'employabilité ayant comme objectif de

développer les compétences. Le travail est perçu comme étant la solution afin de permettre aux personnes en difficulté de réintégrer la société. La valorisation du travail était alors le mot d'ordre au ministère de l'emploi et de la solidarité sociale (MESS, 2001).

Dominic n'a jamais cessé de chercher un emploi pendant ses nombreuses périodes de chômage. Lors de la dernière, il s'est concentré sur des tâches ou programmes qui lui permettraient de faciliter son entrée dans le domaine qu'il envisageait.

S : Tes activités c'est quoi ? Quand t'es au chômage, qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

D : Ah, ben je cherchais dans le domaine que je voulais aller étudier là, conduite d'engins de chantier, pis là j'avais demandé une lettre de subvention salariale, que l'employeur y paie juste 50% de ton salaire pis Emploi-Québec paie le reste. Faque là, je cherchais pour conduite d'engins de chantier pis ces choses là, pis y en avait jamais. Pis j'en avais trouvé un rendu au printemps, pis j'avais eu ma réponse de l'école que ça marchait pas, pis j'ai appelé 3, 4 fois, pis la madame m'avait appelé, finalement a m'embarquait sur le même poste que j'ai déjà à l'autre job, journalier, faque je suis retourné. Tant qu'à aller à une place, **aussi ben rester là, pis j'ai gardé mon ancienneté**. Mais ça passe vite aussi le temps.

S : Qu'est-ce que tu veux dire ?

D : Ben t'es en chômage, tu fais des affaires et pis oup, là tu recommences à travailler, t'sais t'essaie de... Là je suis allé chercher des subventions, ces choses là, pis attendre après la formation, savoir si j'allais être accepté. Pis là, je m'étais trouvé un agent qui s'occupait de mes affaires, pis à un moment donné tu te réveilles et puis c'est passé.

S : Un agent, c'est Emploi-Québec ?

D : Oui.

Pour Dominic, le chômage fait immédiatement référence à la recherche d'emploi. En effet, tout ce qu'il énumère comme activités réalisées lors des périodes sans emploi est orienté vers cette recherche. Ce qui témoigne d'une importance conférée au travail puisque même en l'absence de celui-ci les efforts y restent accordés. De plus, comme nous l'avons déjà évoqué, ces choix semblent se déterminer selon un calcul de coûts/bénéfices, ce qui tend à se confirmer alors qu'il décide de rester à une place afin de garder son ancienneté plutôt que de commencer un programme de subvention salariale. L'alternance emploi temporaire et chômage ne lui permet pas de développer une orientation vers un métier, c'est-à-dire un emploi qui lui correspond mieux.

Dominic a également participé à différents programmes offerts par l'assurance-emploi.

S : Les 3 jours, les formations que t'as suivies, est-ce que c'est quelque chose qui a été utile à ton avis ?

D : Ben utile, plus ou moins là. Y a des choses que c'est plus du placotage, le gouvernement fait ci, pis ça, pis na na na. T'sais y te donne des choses, des références, pis toute là, pis faire des cv, pis y t'envoient à des places où y vont te donner des choses là. **Mais y a beaucoup de placotage**, mais t'sais, oui il y a des choses là.

S : Qu'est-ce qui t'ont amené ?

D : Ben c'est surtout, l'expérience des autres qui a à l'entour de la table là, ben comme je disais tantôt, le monsieur qui avait 50 ans qui vendait des autos, qui voulait changer. **C'est là que tu vois que même si t'as 50 ans, ben tu peux perdre une job aussi, pis ça t'arrête pas à te replier sur toi-même pis à rien faire là. Pis c'est ça, pis tu voyais l'expérience des autres, au moins dire, t'es pas tout seul dans cet état là, qui en a d'autres.** T'sais j'ai appris, mettons un tel, y contait ce qui lui était arrivé, pis l'autre y contait ce qui lui était arrivé aussi. T'sais les formations, c'est sûr que c'était juste des 3 jours là, mais. Ben dans l'fond, ce qui te donne, c'est un peu ce que tu apprenais en éducation choix de carrière, là.

Le placotage est considéré comme inutile chez Dominic, ce qui nous ramène à la distinction entre les savoirs utiles et non-utiles. Dans l'ensemble, ce type d'expérience où on se concentre sur la présentation de ce qu'offre le gouvernement est assimilé à l'école, alors que celle-ci lui a surtout transmis une vision dégradée du travail. Toutefois, les jours de formation lui ont aussi fait prendre connaissance que ce n'est pas seulement son entourage qui vivait des difficultés. Qui plus est, les apprentissages retenus grâce à l'entourage se voient solidifier par des gens rencontrés lors de ces formations. Encore une fois, la transmission se fait beaucoup par les personnes rencontrées. Ainsi, il réalise que la situation qu'il vit peut perdurer, mais qu'il n'est pas seul.

Caroline, tout comme Dominic, a participé à plusieurs programmes d'employabilité offerts par le gouvernement.

C : (...) Pis moi, dans chacun des programmes comme ça, souvent j'y allais, moi j'y allais parce que je croyais qu'on allait m'aider. Mais j'réalisais souvent que ceux qui étaient là, y avaient même de secondaire 1, y savent pas écrire, y avaient pas de scolarité, **j'pouvais même pas devenir amis avec eux autres. Pas la même genre que moi.** J'ai pas de difficulté à m'exprimer, quand je demande

qu'on m'aide dans mon cv, c'est pas comment écrire un cv, **c'est j'peux-tu aller plus loin**. Mais l'aide est tellement rudimentaire que si t'as un peu d'outils dans ta banque, ces programmes là servent à rien.

Nous voyons que Caroline prend une distance importante d'avec les gens qui, comme elle, sont dans une période sans emploi, ce n'est pas le même genre qu'elle. En effet, à l'opposé de Dominic pour qui les différentes rencontres lui ont permis de réaliser qu'il n'était pas seul, Caroline sent plutôt qu'elle est très distincte des personnes qu'elles rencontrent lorsqu'elle cherche de l'aide. En terme d'habileté, elle se situe très différemment par rapport aux autres personnes dans la formation alors qu'elle désirerait se perfectionner et que l'aide proposée n'est que très limitée.

C : Le B.S. y m'ont envoyé voir Emploi-Québec, c'était des rencontres obligatoires, sans ça y te coupe ton chèque. Dans cette rencontre là, j'avais pas grand choix : j'avais le choix de trouver un travail, trouver un travail (rires) ou aller me faire orienter pour trouver un travail. Faque je voulais pas leur dire oui, je vais me trouver un travail, c'est ça qui voulait savoir dans le fond, dans combien de temps tu te trouves du travail. C'est de la pression dans le fond, là je me suis dis, j'ai pas grand choix, ça me tente pas de me trouver du travail, ça me tente pas de dire que je suis prête à l'emploi. Pis je passais aussi de mon statut de... pu malade mental, pis là y **fallait que je fasse de quoi** t'sais. Là, j'avais pu aucun, y avait le droit de m'obliger, pis y avait pas le droit avant. Faque c'était ma première obligatoire, pis j'ai signé que **j'avais** besoin d'une conseillère. Pis là, y m'ont demandé : « **mais pourquoi t'as déjà un emploi, on va pas te payer un autre D.E.P., on va pas faire ci, on va pas faire ça**. C'est quoi que tu crois, qu'on donne des D.E.P. pour former le monde. » Pis là, j'ai dit, ben madame je change de domaine, c'est impératif. C'est certain que je travaillerai pu en cuisine, pis à force de pleurer, j'en ai mis beaucoup là, pis là, ça été correct.

Chez Caroline, le fait de quitter son statut d'inapte au travail renvoie à la notion de devoir « faire de quoi » qui apparaît une distinction à l'opposé d'une orientation vers un emploi qui lui correspond. L'extrait précédent montre que selon Caroline, le fait d'avoir déjà un emploi empêche le recours à de nouvelles formations scolaires pour Emploi-Québec. Bien que nous n'ayons pas présenté les extraits, ce fait est également déploré par Dominic et Maude qui eux, n'ont toutefois pas réussi à modifier ce critère. Caroline, quant à elle, a pu le renverser « à force de pleurer ». Une étude approfondie des discours émis par les représentants d'Emploi-Québec serait intéressante afin de cerner ces critères qui opèrent le classement des personnes en regard de la perception qu'en ont les usagers de ces services.

Pour Maude, les premières semaines de chômage ont été l'occasion de revoir ce qu'elle désirait faire. Comme ses références passent beaucoup par le monde scolaire, elle s'est tout de suite dirigée vers les possibilités de formation qu'offrent les différentes institutions scolaires.

S : Fait que le temps que t'as faite (que tu es tombée au chômage) ?

M : En janvier là, j'ai eu deux semaines de braillage, de dépression là, comme j'ai pu d'emploi, qu'est-ce que je vas faire. Là j'ai été m'acheté, je te dis ça m'a coûté une soixantaine de piasses en livres, toutes des livres d'université, professionnel, CÉGEP, je cherchais vraiment, j'ai toute lu, tout ce que je pouvais faire, de me réorienter complètement, **mais je savais pas vraiment quel domaine, je savais pas vraiment ce que je voulais.** J'ai été au Centre local d'emploi, pis là sur place, j'ai pris tous les pamphlets que je pouvais trouver. Pis eh, là j'ai trouvé un pamphlet que c'était les entreprises d'entraînement, pis là je me mets à lire là, pis là je vois que y a des places en infographie, pis là j'ai fait Ah ! Pis là j'ai lu que ça disait que c'était comme des mises à jour de nos connaissances, **du vrai travail, que je toucherais enfin, parce que moi j'ai pas d'ordinateur à la maison, faque je peux pas travailler juste pour le fun,** jouer dans Photoshop<sup>19</sup>, je me souvenais de rien, dans ma tête là, j'étais comme à zéro, faque là j'ai trouvé ça là, t'sais. Faque là j'ai été, t'sais y faut que tu postules, c'est la même affaire, j'ai fait des entrevues, pis c'est eux qui décident pis y faut que tu sois consciente de c'est quoi, comme c'est une entreprise, comme on a des chèques, on a nos payes, mais c'est virtuel, t'sais c'est spécimen, mais c'est virtuel, t'sais tout est virtuel, mais y en avait qui comprenait pas le principe, t'sais y pensait que y avait de l'argent

S : Mais c'était le chômage qui continuait à payer?

M : C'était le chômage.

D'abord, comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, Maude n'a que très peu de référence en ce qui concerne le monde du travail. Ainsi, la perte de son emploi la laisse dans une situation où elle se sent perdue et elle ne sait pas quoi faire. Puis, nous remarquons toujours l'utilisation chez Maude de l'expression « vrai travail » en référence à l'infographie alors que lorsqu'elle parle du salon de bronzage, il est question d'emploi. De plus, nous constatons qu'elle distingue deux types de travail, celui « juste pour le fun » qui peut se faire à la maison et le vrai travail qui lui, se fait à l'extérieur. Mais travailler pour le plaisir n'est pas présenté comme une priorité alors qu'elle ne possède pas d'ordinateur qui est l'outil principal de l'infographe.

<sup>19</sup> Il s'agit d'un logiciel informatique permettant la création d'image utilisé par les infographistes.

Maude a donc décidé de suivre le programme pour infographiste en entreprise d'entraînement.

M : J'ai été là, ben c'est 20 semaines. C'est ça, c'est 5 mois. Faque, j'ai quand même trouvé ça le fun là, mais je me serais attendue à plus. **Parce que c'était plus comme, eh, débrouille toi, c'est vraiment toi qui cherche partout. Sauf que moi je pensais rentrer, puis être plus, être un petit peu plus dirigée, t'sais.** T'sais mettons le premier mois, j'regardais mon ordi, figée là.

S : Où ça s'ouvre ? (rires)

M : Ben quasiment, là, t'sais. Faque j'étais comme « Ah mon doux », j'te dis la première semaine, j'ai trouvé ça ruff<sup>20</sup>. En plus de ça, la première semaine, j'avais pas de superviseur, parce qui changeait de comme, de superviseur.

S : Mais les superviseurs, est-ce que c'est des gens qui sont des permanents ?

M : Oui, eux-autres y sont des permanents, sont payés pour. Son payés chèrement pour. Mais sont supposés être, moi j'ai peut-être eu une badluck, je le sais pas là, moi, mon superviseur y me parlait pas. J'ai essayé de savoir pourquoi, pis d'après les autres superviseurs, c'est parce que je l'intimidais t'sais. Faque ça ça m'a bloquée ben gros, pis je l'ai marqué aussi dans mon rapport. Parce que y venait jamais vers moi, y me donnait jamais à moi des contrats, t'sais c'était tout le temps les autres, j'étais tout le temps à part. J'ai vraiment trouvé ça dur. Je trouvais ça vraiment dur, parce que t'sais le monde était tout beaucoup plus vieux que moi. **Faque moi j'étais la plus jeune qui arrivait dans cet gang là.** Moi, je m'en allais là parce que je voulais, justement, chercher de l'expérience, t'sais. Me remettre à jour, retrouver toutes les façons de faire là, t'sais pis y avait pas personne qui était capable de me diriger. Fallait que je prenne les livres pis que je cherche, j'ai trouvé ça dur, là. C'est sûr, c'est pas un école là, mais au moins d'être plus comme t'sais, **te guider un petit peu plus.** Qu'est-ce qui m'a aidé c'est que la semaine d'après, y a eu une fille qui est rentrée, était infographiste, pis elle, elle avait une expérience de 5 ans dans le domaine pis était vraiment bonne. Faque elle, elle m'a aidée pis on travaillait beaucoup en équipe, pis ensemble on était vraiment bonne là. Mais par chance que elle est arrivée, parce que je pense que j'aurais laissé ça là, parce que c'était comme trop vide là.

Ayant très peu de repères de ce que doit être son emploi en infographie, la présence d'un guide lui apparaît essentielle pour l'aider dans ses apprentissages. Alors que dans son emploi précédent, le fait de ne pas avoir personne derrière son dos était vécu comme un atout majeur, cette fois il s'agit d'une grande difficulté. C'est également le cas en ce qui concerne les collègues de travail, elle appréciait avoir la responsabilité de tout au salon de bronzage alors que dans le cas de l'infographie, la présence d'une collègue est

---

<sup>20</sup> Difficile

indispensable à la réalisation de projets. Par contre, les relations avec les autres « employés » sont difficiles, alors qu'elle ne sent pas inclus ce qu'elle attribue à son jeune âge. Dans le cas de Maude, nous avons souvent affaire à ces oppositions.

#### 1.4.2 Aide psychologique

Il s'agit d'aide professionnelle, permettant aux répondants de se remettre sur pied suite à une période de dépression professionnelle, dispensée grâce à l'assurance privée de l'employeur. Il n'y a que Valérie qui ait pu profiter de ce type d'aide.

S : Puis si on prend les moments dans ton début d'arrêt de travail, c'était quoi une journée typique, qu'est-ce que tu faisais de tes journées?

V : Je dormais, je dormais.

S : T'allais reconduire ta fille à la garderie ?

V : Pis y fallait que je revienne, fallait que je dorme, je paniquais je pouvais pas sortir, j'étais pas capable de sortir. J'avais de la misère à écrire parce que je shakais, j'peux, aller à l'épicerie, mais si j'avais besoin de chose, j'allais à l'épicerie, mais je pouvais pas faire un épicerie toute seule. Si j'allais à l'épicerie, y fallait que je rentre chercher ce que j'avais besoin pis que je ressorte tout de suite. Fallait je m'en aille, j'étais pas capable de faire la file, je pognais les nerfs dans la file. Mais non, je dormais, je m'isolais. **C'était rien du tout.**

S : C'était comme une reprise dans le fond,

V : Le monde y me comprenait pas, t'as l'impression que le monde te traite de folle, pis y voient comment t'es. Ah, c'est terrible, c'est pénible même. Pis j'appelais pu personne non plus, c'est quelque chose !

Pour Valérie, la période de dépression correspond à un moment où elle ne faisait rien du tout. Les activités du quotidien comme l'épicerie sont devenues des tâches difficiles. Cependant, cette période fut également le moment de revenir sur son expérience passée:

S : Faque là tu t'es dit que la vente

V : C'était fini, c'est fini, je peux pu jamais travailler dans la vente. Ben ça je l'ai su à force, parce que j'ai suivi des thérapies à X (endroit), j'ai suivi des psychothérapies qui m'a aidé beaucoup parce que je faisais un mélange d'anxiété sociale avec de l'agoraphobie, mais ça traitait que l'anxiété sociale, mais ça pu traiter quand même une partie de mon agoraphobie, j'ai des exercices encore à faire là, ça m'a aidé ben gros. Mais j'ai su après plusieurs thérapies, je suis suivie aux trois semaines aussi par mes psychologues, faque j'ai vu que je ne pouvais pu travailler dans la vente, c'est fini là, peu importe la vente, je ne peux plus travailler dans la vente.

S : Pis là, tu te vois dans quoi, est-ce que t'as une idée ou c'est encore en processus ?

V : Ah ouuui, ouuui. **Je suis contente que ce soit arrivé**, parce que là, ça va faire un an que je suis en arrêt de travail, ah je **suis pas prête à retourner à l'école**, je suis pas prête du tout, y me reste beaucoup de chose à régler sur ce que je vis, mon anxiété pis tout ça, mais en un an j'ai appris beaucoup sur moi.

Nous constatons dans cet extrait que les trajectoires de travail qui mènent à des situations d'incapacité de travail des personnes interviewées ici donnent lieu à une mise en forme de l'expérience en termes psychologiques. Aucune cause externe à l'individu n'est évoquée pour rendre compte que pour Valérie cet emploi dans la vente ne lui convenait pas. Nous remarquons la formulation générale visant l'ensemble du secteur de la vente et le recours à des termes spécialisés pour parler de pathologie psychologique telle l'agoraphobie. Cette position conforte les analyses qui ont été faites sur l'internalisation des normes néo-libérale (Dubois, 1994) où les explications des événements sont rapportés à des causalités internes à l'individu : « J'ai appris beaucoup sur moi ».

Valérie qui est n'est pas active dans l'élaboration de son orientation en ce sens qu'elle voit que des choses sont faites ou non pour elle, est contente que soit arrivé cet arrêt de travail, comme si la voie hors du monde du travail était déterminée par des problèmes psychologiques. Pour Valérie qui a touché à plusieurs formations, se trouver un nouvel emploi passe nécessairement par un retour à l'école.

#### 1.4.3 Synthèse de la transmission par les expériences de réinsertion professionnelle

Même dans les périodes sans emploi, le travail demeure très présent en ce sens que les activités effectuées demeurent orientées vers la recherche d'emploi. En effet, tous les répondants ont fait des démarches en rapport à celui-ci lors de ces périodes qui ont servi à confirmer des choix professionnels. La description de la transmission par les expériences professionnelles nous permet de confirmer les pistes énoncées précédemment. Ainsi, chez Maude, il est évident que le monde scolaire est prédominant alors qu'elle choisit de participer à un programme d'entreprise d'entraînement après avoir consulté les différents livres sur les formations offertes dans les institutions scolaires. Dans le cas de Dominic, ses expériences lors des périodes en emploi démontrent que le travail demeure très préoccupant même lorsqu'il n'est pas effectué au

quotidien et que les expériences d'autres personnes sont perçues plus enrichissantes que les apprentissages qu'il est possible de faire dans les livres. Chez Caroline, les expériences lors des périodes sans emploi reflètent sa volonté de toujours aller plus loin. Enfin, chez Valérie, l'approche plus psychologique permet de comprendre davantage tout le discours qui est marqué par un recours constant sur l'expérience face à l'élaboration de son orientation.

#### 1.4.4 Conclusion des catégories propres à l'expérience

Finally, en consultant le tableau I présentant les différents critères et points communs dont font état les répondants, nous remarquons que leur situation est plutôt semblable, que le travail demeure très présent dans l'organisation de leur vie sociale, bien qu'il soit vécu différemment, ce qui semble particulièrement frappant pour Caroline et Dominic. La seule constance que nous observons est le fait que les relations avec les patrons sont problématiques pour tous lors des expériences professionnelles, ayant très peu de préparation à cette réalité dans le milieu social et dans le monde scolaire.

**Tableau I : Résumé des quatre cas présentés selon différents critères**

	Détermination	Continuité (formation et travail)	Arrêt de travail vécu	Relation avec les patrons	Plan scolaire futur
<b>Caroline</b>	Intergénérationnelle	Oui	Aide sociale (dépression)	Difficile	Université (baccalauréat)
<b>Dominic</b>	Intergénérationnelle	Oui	Chômage chronique	Difficile	D.E.P.
<b>Valérie</b>	Destin, Fatalisme	Non	Aide sociale* Assurance-privée de l'employeur	Difficile	Collégial (pré-universitaire)
<b>Maude</b>	Aucune	Non	Chômage	Difficile	Université (certificat)

\* Pendant quelques mois, il y a plusieurs années

Source: entrevues réalisés en 2003

Cette première partie visait à présenter la description des expériences effectuées par les interviewés. Les expériences représentent une façon concrète de vivre le travail. À

travers ces expériences, les dialogues avec leur entourage et l'école, les répondants vont élaborer un discours général sur le sens que prend pour eux le travail, de ce qu'il devrait être ou de la façon dont il voudrait le vivre. La catégorie suivante ne réfère pas à une transmission par l'expérience, mais plutôt à ce que les répondants identifient comme étant la valeur du travail. L'étude de ces réponses permettra de comprendre s'il existe des décalages ou des continuités entre l'expérience vécue et le discours formulé du travail chez les répondants.

## 2. LA CATÉGORIE PROPRE À LEUR CONCEPTION

### 2.1 La valeur travail

Nous avons demandé aux interviewés ce qu'ils considéraient comme étant du travail et quelle est la place qu'il lui accorde. Leurs réponses mettent en évidence l'aspect autoréalisation que permet le travail, mais présentent également l'importance d'y prendre plaisir. Ces deux aspects se complétant.

S : Pour toi, c'est quoi le travail ?

M : C'est quelque chose qui devrait être comme plaisant parce que tu vas passer comme la, plus que la moitié de ta vie t'sais à faire ça là. T'sais faque c'est comme important là d'aimer qu'est-ce que tu fais là, ça prend **une motivation** là t'sais, c'est pas juste le fait d'avoir de l'argent là. Moi j'aimerais mieux avoir une job comme qui paye pas beaucoup mais pis d'être super heureuse que d'avoir la super grosse job qui paye qui paye qui paye que t'es déçue que t'aimes pas ça pis t'es tout le temps marabout là. Faque moi je trouve ça important d'être bien dans qu'est-ce que t'es.

Dans un premier temps, mentionnons que Maude est plutôt constante dans son discours, utilisant encore le terme de motivation. Donc, que ce soit lorsqu'il est question de ses expériences ou de sa façon de voir le travail, le point de départ demeure la motivation. Ce qui est plus difficile, c'est qu'elle identifie plus ou moins ce qui peut la motiver si ce n'est de nous dire que ça doit être plaisant et que s'il n'y a que l'argent ce n'est pas assez. Plus jeune, rien ne l'a motivé alors qu'un peu plus tard, ce fut les amis. Cette idée de motivation était déjà présente lorsqu'elle disait qu'il n'y avait rien qui l'avait motivée

à aller travailler lorsqu'elle était plus jeune. Cependant, « plaisant » ou « le fun » n'est pas non plus suffisant :

S : Ok, si je te donne un super gros montant d'argent, est-ce que tu vas travailler quand même ?

M : Je travaillerais pareil. Je ferais peut-être pas mon domaine, je ferais peut-être un domaine que j'aurais pas faite. T'sais mettons, eh, je sais pas, coiffeuse. T'sais parce que c'est pas une job payante, sauf que c'est le fun. Je pense que j'irais dans un domaine que j'aurais juste du plaisir à faire, mais pas justement être obligé de faire la maman 24h sur 24. Mais je ferais quelque chose comme, t'sais caissière, j'aimais ça pareil là. T'sais dans un sens, je ferais quelque chose que je trouve plaisant. **Pis met que ça me tente plus, je changerai de job pis je ferai un autre truc.**

Bien qu'elle mentionne que l'argent ne représente pas une motivation suffisante, il influence sur le choix du domaine au profit d'un plaisir uniquement. De plus, Maude voit le travail comme quelque chose de subit, qu'elle doit garder même si elle n'aime plus ça. Du moins, il semble que travailler soit beaucoup plus attirant que d'être une femme au foyer.

S : Pourquoi absolument, tu veux faire un travail ?

M : Ben je trouve ça important parce que t'apprends tout le temps. Même si c'est juste caissière, j'sais pas t'apprends, t'sais comme à faire, t'sais comme je pourrais dire, avec le public ! **Parce que si t'as jamais été en contact avec le public là, quand y a quelqu'un qui te pose une question, t'es super bête là.** T'sais faque c'est tout le temps comme voir plein de nouveau monde, pis j'sais pas comment dire ça. Je trouve ça important. **C'est l'idée de garder un contact avec la réalité parce que la réalité dans un sens c'est ça, c'est que le monde y travaille toute leur vie pour pouvoir avoir qu'est-ce qu'ils ont.**

Nous répétons que Maude décrit avec très peu de distinctions de ce que peut être le travail en ce sens, elle présente des difficultés à élaborer un sens spécifique au travail. Ici, le travail est vu comme étant la seule avenue afin d'apprendre à se comporter en société puisque c'est tout ce qui permet de garder un contact avec la réalité. Enfin, alors que la question de l'être est très peu présente chez Maude, le travail permet plutôt l'avoir, le gain matériel. Il est donc très difficile d'identifier où est la motivation pour Maude, ça demeure très vague.

Chez Caroline, nous observons une continuité entre les expériences effectuées et la place qu'elle dit accorder au travail.

S : Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais ajouter, quelque chose que tu te dis que c'est important de dire pour comprendre comment tu comprends le travail ?

C : Si, moi je me résumerais, c'est sûr que **le travail devrait être une occasion de réalisation, on devrait l'envisager comme eh, comme faisant partie de notre vie pis de notre accomplissement, non à chercher à avoir un statut, plus de prestige, plus d'argent**, si chaque individu donnait ce qui avait de mieux à donner, on aurait jamais trop de médecins, jamais trop de ci, jamais trop de ça. Chacun fait de quoi.

S : Donc, tu crois que naturellement tout le monde a comme quelque chose vers quoi il tend.

C : Oui, **pis ce naturel-là, y est tué par le système d'éducation, pis par le marché du travail. La société tue tes ambitions**. On a beau dire si tu veux, tu peux, t'sais le Président des Etats-Unis, c'est quand même le fils de l'ex-Président.

S : Oui, mais ça même si tu veux, tu peux pas, y faut que tu sois née aux Etats-Unis ! (rires)

C : Ben oui, mais aille, si je voulais être Première Ministre du Canada, la première chose qu'on sortirait, campagne de salissage, qu'est-ce que mes parents y faisaient, même si moi j'aurais rien fait là. Non, **mais je suis brisée à la base, j'suis brisée à la base**.

D'abord, elle distingue le statut, le prestige et l'argent de l'occasion de réalisation. La recherche de prestige ne devrait pas primer sur la réalisation, pourtant lorsqu'il est question de travail, elle évoque principalement les professions et l'emploi en cuisine ne lui convenait pas, entre autre, dû au manque de reconnaissance. Cet aspect est également en lien avec l'incompatibilité entre le travail et le hors travail, en ce sens que pour Caroline, le travail est hors de la vie alors qu'il devrait en faire partie. Elle suggère également l'idée que le système d'éducation et le marché du travail, qui sont associés à la société, tuent les ambitions, ce qui est un constat pour le moins alarmant. Elle fait donc une remise en question de la distribution des emplois, selon le marché du travail, qui est déterminée par la capacité à donner plutôt que par l'offre et la demande d'emploi. Bref, Caroline perçoit qu'il est très difficile de se réaliser au travail dans l'organisation de la société actuelle. Enfin, alors qu'elle nous dit « être brisée à la base », elle revient à l'origine sociale qu'elle aurait voulue autre, ce qu'elle a clairement énoncé dès le début

de l'entretien. Ainsi, alors que certains vont aborder une explication causale en terme interne de leur situation par rapport au marché du travail, d'autres comme Caroline vont développer une causalité interne fondée sur l'origine sociale qui détermine l'individu dans ses fondements.

S : Donc, pour toi, si on résume, le travail ça se situe où ? Qu'est-ce que c'est le travail ?

C : Le travail pour moi, c'est quelque chose que tout le monde veut faire. Le problème pourquoi on peut pas toute le faire, c'est parce qu'on n'a pas tous le choix de faire notre eh, notre **vocation**. Les emplois maintenant, c'est pas mal le salaire qui détermine un peu si tu t'en vas dans tel ou tel domaine. **Faque en fin de compte, y a des médecins qui deviennent médecin juste parce qu'ils ont la chance de le devenir pis y en a d'autres qui ne le deviendront jamais même s'ils ont le potentiel parce qui ont pas les mêmes moyens**. Pis pour moi, ça fait en sorte qui a pu de vocation, y a juste des domaines dans lesquels tu peux travailler pour faire du cash ou non pis j'trouve que tout ce qui est humain chaque personne s'intéresse à quelque chose en particulier pis cet intérêt là, ça pourrait être le travail, on pourrait le mettre à profit, on pourrait faire quelque chose avec ça, mais on est obligé de se caser. Faque le gars même si y a des aptitudes en je sais pas moi, en travail humain, en travail social, ben y va travailler dans une shop parce que c'est comme ça qu'à s'est passé sa vie. **Le travail devient pu quelque chose dans quoi on va s'accomplir, mais devient quelque chose qui rentre dans un cadre, dans un horaire, faut la respecter. Pis cet horaire là, d'ailleurs, je trouve que qui a pas, qui a pas de lien avec la vie. Le travail lui, y a un lien avec la vie. On est tous fait pour faire quelque chose**. Même quand j'étais dans le plus inerte possible, j'étais [obligée] d'être inerte, j'aurais voulu faire de quoi que je m'aurais mis à profit. C'était de me mettre à profit qui me manquait. Ça me dérangeait d'être inerte et ça devait déranger tout le monde, t'sais y a personne qui aime ça rien, rien faire. Pis on peut pas faire ce qu'on veut. **Pis c'est ça, moi je veux être mère de famille, c'est mon but, si y en a bien un, pis je suis pas prête à faire passer le travail avant, pis je trouve que la, ben moi la famille, c'est comme le début de la société pour moi là, pis je trouve que justement le travail y est pas fait pour rentrer avec la famille, c'est la famille qui doit se plier au travail, pis moi je trouve que le travail devrait se plier au reste, que le travail respecte la vie**.

Revenons d'abord à la question du prestige. Dans l'extrait précédent, Caroline utilise l'exemple du Président des Etats-Unis afin d'illustrer son propos. Cette fois, elle prend l'exemple du médecin, deux professions qui lui sont étroitement liées. Puis, l'idée de naturel est très présente dans ces extraits alors que chaque personne est faite pour faire quelque chose et que le travail devrait pouvoir être notre vocation. Ce terme est

pour le moins surprenant, il réfère à un vocabulaire associé au monde religieux et professionnel d'avant les années soixante où la personne se découvrait une orientation dont elle était investie. Peut-être pouvons-nous y voir un lien avec la détermination de son milieu social. Ainsi, cette détermination est très présente chez Caroline puisqu'elle croit qu'une origine différente lui aurait probablement permis d'avoir d'autres possibilités alors qu'elle évoque la notion de « chance » et de « moyens ». De plus, le travail devrait avoir un lien avec la vie, mais les conditions actuelles ne le permettent pas, ce qui rend la réalisation au travail pratiquement impossible. C'est que le travail tel qu'on le connaît présentement s'impose aux autres activités sociales. Donc, bien qu'elle souhaiterait pouvoir se réaliser dans son travail, elle ne voit pas de quelle façon elle pourrait y arriver. Enfin, le thème de la famille apparaît alors qu'elle voit une impossibilité à concilier le travail et la famille due à l'importance accordée au premier. Il y a un grand décalage entre ce qu'elle voudrait que soit le travail et ce qu'il est réellement, ce qui risque d'empêcher sa réalisation. Bref, Caroline fait état d'une représentation du travail beaucoup plus complexe que les autres interviewés tandis qu'elle pose un regard de l'individu à l'organisation de la société.

Chez Valérie, nous avons déjà mentionné l'importance d'aimer son travail, ce qu'elle réitère lorsqu'elle se voit demander d'expliquer sa conception du travail.

S : Le travail c'est quoi qui remplit, à quoi y sert ?

V : Ah pour moi le travail c'est ben important, **tant que je vais aimer ça. Y faut que mon travail j'aie la passion du travail, sinon j'étouffe. Je suis pu capable d'avoir un travail où je vais déjà me poser la question si j'aime ça, déjà en partant y faut que j'aime ça. Pour moi, si j'ose me poser la question, c'est pas bon. C'est moi, y faut que je le sente tout de suite que j'aime ça. Le travail ça une grosse place pour moi, c'est important, tant que ma famille est pas touchée, tant que ma famille est pas touchée. Moi là, y a personne qui va m'empêcher d'être avec ma famille. Non.**

S : C'est quand même important d'avoir un horaire qui a de l'allure, des bonnes conditions

V : Oui, des bonnes conditions, le travail c'est important pour moi, **c'est une source d'évolution, j'évolue on évolue quand même avec ça, t'évolues dans ce que t'aimes**

S : oui, oui, oui

V : C'est important que tu rentres que t'aimes ça, que tu partes que t'aimes ça. Aie, j'ai **accompli** ma journée aujourd'hui, aie c'est bon, c'était correct. Là je

vais retrouver ma famille, parce que moi j'ai ma famille, j'en parle tout le temps. Y faut que tu ailles la trouver ta famille, là astheure<sup>21</sup>, j'veux arriver chez nous pis dire c'est fini, c'est ma famille, j'y pense pu à mon travail.

S : Ok

V : C'est ma famille, quand je suis avec, c'est avec eux autres que je veux être. **C'est pas avoir la tête au travail quand je suis avec mes enfants**, t'es écouteras pas tes enfants, tu vas encore penser à ton travail, c'est parce qui faut faire la part des choses là. Le travail c'est ben important, c'est ben ben ben **valorisant, ben enrichissant, c'est une source d'évolution** là.

Les éléments frappants dans le cas de Valérie sont d'abord lorsqu'elle dit qu'elle doit avoir la « passion » qui réfère à un état puissant, voire même obsédant et le fait qu'elle étouffe si cette passion est inexistante. Du même coup, elle affirme que le travail ne doit pas être trop prenant puisqu'elle ne veut pas avoir « la tête au travail » lorsqu'elle est auprès de sa famille. Il s'agit en quelque sorte d'éléments contradictoires venant renforcer cette idée que travail et famille peuvent difficilement cohabiter. Pour Valérie, le travail est valorisant, enrichissant, il permet l'accomplissement et est une source d'évolution. Toutes ces caractéristiques renvoient à une idée de réalisation. Le fait qu'elle évoque l'évolution va dans le même sens que la carrière, car tous deux supposent une transformation. Or, dans ces expériences de travail, ce ne sont pas des qualificatifs présents, ce qui laisse croire à une difficulté de réalisation dans les expériences passées. Nous remarquons également dans cet extrait qu'une transformation a été effectuée alors qu'elle nous dit qu'elle « ne peut plus se poser la question », ce qui implique qu'elle ait déjà accepté cette situation. Ainsi, le travail a déjà été subi, ce qu'elle ne permettra plus. Enfin, il est à noter que l'aspect monétaire, le gain d'argent est complètement absent du discours de Valérie lorsqu'elle est questionnée sur la place qu'elle accorde au travail. C'est d'ailleurs la seule dans ce cas. Rappelons toutefois que plus tôt, elle a dénoncé le fait que les gens travaillent pour l'argent. Nous constatons donc la constance dans le discours du dérangement causé par l'aspect économique du travail.

À l'opposé de Valérie, Dominic évoque d'abord l'aspect monétaire du travail.

---

<sup>21</sup> Maintenant

D : (...) Le travail dans le fond pour moi, c'est pour avoir des biens matériels, une maison, des enfants, pis ces choses là, là.

S : Comment tu définirais le travail, c'est quoi le travail ?

**D : Comment je pourrais dire ça.** Le travail, ben c'est comme une partie obligatoire de ta vie, t'sais t'as pas le choix. Si tu veux de quoi, pis tu veux pas te laisser vivre par les autres, **même si tu te laisses vivre par les autres, tu trouves le moyen de faire des passes de cash pareil, j'parle des aides gouvernementales là. Ben non, ben dans le fond, c'est comme l'école, t'as pas le choix de passer vers là, le travail, ben c'est sûr qui en a qui font rien que du bénévolat pis qui sont heureux de même, mais t'sais, y ont peut-être pas ce qu'ils veulent avoir. Sont heureux dans ce qui font. Dans le fond, le bénévolat, c'est comme un travail que t'aimes, que tu veux faire, t'sais t'es ben là-dedans, pis t'es capable de donner pis toute là. Le travail dans le fond, ça te rapporte de quoi.**

S : Ça te rapporte de quoi dans quel sens, dans quel sens que ça te rapporte de quoi ?

D : Ben, t'sais c'est valorisant, t'sais comme moi, c'était ça. T'sais de voir partir l'avion que t'as arrangé, c'est valorisant, t'sais la job c'est valorisant. **Ben là celle-là que je fais là présentement, c'est pas que c'est valorisant, mais t'sais, tu apprends. Dans le fond, c'est comme un école, t'apprends tout le temps. Si tu restes tout le temps chez vous à rien faire, à pas travailler, t'sais y manque de quoi. C'est comme rien que sur le chômage, tu vas pas travailler, tu trouves le temps long, t'as hâte de recommencer. C'est ça, t'sais c'est une partie de ta vie dans le fond.**

S : Ok

D : Ben moi, je vois ça de même. C'est pas que t'es obligé, ça t'es pas imposé, mais t'es aussi ben d'y aller. C'est comme je disais tantôt, depuis que t'es flot<sup>22</sup>, tu vois ton père travailler, ça te reste. **Si ton père est chez vous pis y fait jamais rien, je sais pas, tu feras peut-être pas grand-chose toi non plus.**

Dans le cas de Dominic, l'aspect financier est nommé en premier, le travail permet de se faire vivre, au sens où il permet le gain d'argent. En ce sens, il oppose le travail au bénévolat. Selon lui, le bénévolat permet peut-être d'être heureux, mais ne permet pas de tout avoir. Ainsi, la réalisation n'est pas ce qui apparaît le plus important parce qu'elle apparaît incompatible par rapport aux normes du travail. En effet, il est seulement question de valorisation par le travail plutôt que d'autoréalisation qui peut se manifester par un aspect d'apprentissage. Alors tout comme Maude, l'apprentissage est un aspect identifié que permet le travail. Par contre, alors que chez Maude le travail est la vie, chez Dominic, il n'est qu'une partie de la vie, mais celle-ci est essentielle. Encore une fois, Dominic compare le travail à l'école, autant par son aspect obligatoire que par

---

<sup>22</sup> Enfant

l'apprentissage qu'il permet, rappelons toutefois qu'il retient de son expérience de l'école une vision dégradée du travail. Enfin, la transmission familiale est également évoquée, ce qui confirme son importance dans la transmission en vue de l'établissement du rapport au travail.

## **2.2 Synthèse de la valeur travail**

Dans l'ensemble, nous pouvons dire que la présentation de la conception de la valeur travail chez les répondants permet de confirmer des pistes que nous avons évoquées. Toutefois, seule la présentation de cet aspect n'aurait pas permis de saisir toutes les nuances et les transformations que la description des expériences antérieures démontre.

## **3. CONCLUSION DE LA DESCRIPTION DES CONTENUS**

Bien que les parcours des répondants se ressemblent, l'établissement du rapport au travail est très différent. Un point commun retient toutefois notre attention. Selon tous les interviewés, il est nécessaire de faire un retour à l'école afin de mener à bien leurs projets futurs. Pourtant, comme nous l'avons démontré, la première fréquentation des institutions scolaires n'a pas été décrite comme un événement déterminant. Nous sommes maintenant en mesure de nous attarder plus longuement sur les différentes questions posées lors des trois premiers chapitres. Ainsi, quelles sont les normes transmises par les différents milieu et qu'est-ce que la centralité du travail ? C'est ce que nous nous proposons de vérifier dans l'analyse.

## CHAPITRE 5 – ANALYSE DES CONTENUS

Lors du troisième chapitre, nous avons posé l'hypothèse qu'il existe un décalage entre les représentations de l'expérience concrète de l'individu et les normes qu'il a intégrées en ce qui concerne l'emploi salarié. C'est-à-dire qu'au niveau réflexif le jeune diplômé du secteur professionnel croit d'abord à la centralité du travail, mais que d'un point de vue inscriptif, il fait état des transformations de l'emploi salarié, ce qui le conduit à modifier la place accordée au travail. En effet, nous posons l'hypothèse que la plupart des messages et habiletés transmis lors de l'enfance et de l'adolescence confirment la centralité du travail bien que tous ces jeunes mentionnent également qu'ils ne veulent pas établir un rapport au travail comme leurs parents ou leur entourage. Toutefois, nous croyons que les difficultés vécues lors des différentes expériences professionnelles contribuent à modifier ce premier rapport au travail. Ainsi, la perspective des représentations sociales que nous avons choisi posait la question suivante : comment les jeunes rencontrés se représentent-ils les normes transmises dans les différents milieux et quelle application en font-ils? Afin de répondre à cette question et de vérifier cette hypothèse, nous revenons sur la description des contenus en lien avec les différentes questions posées lors des deux premiers chapitres, ce qui nous permettra de mettre au jour les distinctions principales qui organisent, chez ces personnes, la représentation du travail. Nous ferons donc un retour sur les différents moments qui ont permis la transmission de savoir chez les répondants afin d'expliquer la multiplicité des normes présentes dès leur début de socialisation au travail. Dans un deuxième temps, nous présenterons dans quelle mesure le travail est central chez les jeunes rencontrés. Ce qui nous permettra de réaliser à quel point cette question est complexe et ne peut pas se limiter à la seule analyse en terme d'autoréalisation. Nous émettons d'abord un avertissement, les jeunes interrogés ont vécu plusieurs situations différentes en peu de temps, c'est pour cette raison qu'il est difficile de fixer leurs représentations, la description précédente a bien démontré, selon nous, les transformations qu'il y a eues. Pour cette raison, nous devons reprendre l'analyse en présentant les différentes étapes de continuité et de discontinuité qui émanent de leurs discours.

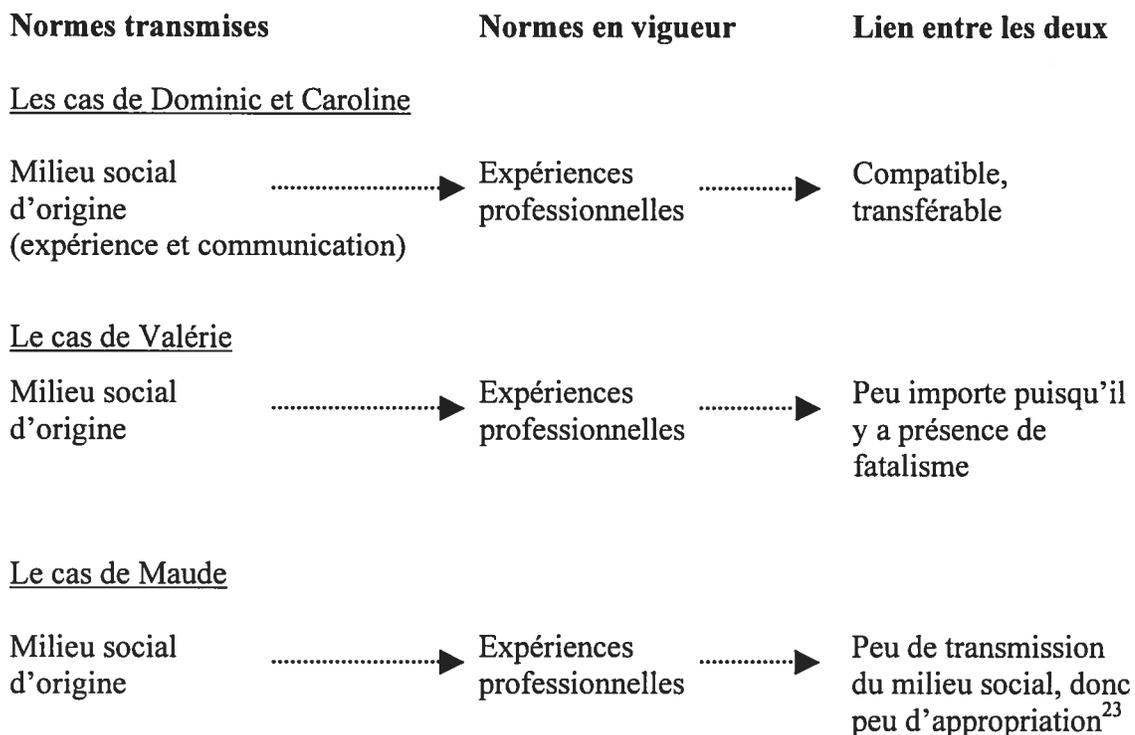
## 1. MILIEU SOCIAL D'ORIGINE ET TRAVAIL

Dans un premier temps, nous nous intéressons aux questions relatives au milieu social d'origine. Lors des premiers chapitres, nous nous sommes demandé si le travailleur ou la travailleuse appartenant à un groupe social identifié comme étant à risque d'être touché de pleins fouets par les changements structurels dans le monde du travail conserve toute sa vie un rapport central au travail? Ainsi, est-ce que les enfants dont les parents ont vécu une situation de travail « atypique » sont tributaires d'une reproduction sociale à l'identique ? C'est-à-dire qu'étant socialisé à ce type de rapport au travail et à un type de rapport à l'emploi, ceux-ci conservent malgré les constats de différenciation de leurs expériences actuelles de formation et d'emploi, les mêmes repères dans leur rapport au travail et plus généralement à l'existence où le travail est une activité centrale? Bref, existe-t-il une détermination intergénérationnelle?

Dès le début des entretiens, nous remarquons que Caroline et Dominic font état d'une représentation qui attribue une détermination du milieu social d'origine. Autodétermination que les deux sentent présente, mais voudraient fuir. Caroline en rêvant d'une autre famille et Dominic en ne voulant pas être comme son père. Alors que Caroline poursuit sa lutte afin d'éviter la détermination par l'origine familiale, tout en demeurant très consciente de son existence, Dominic a plutôt abdiqué, sentant qu'il ne peut rien y faire. En somme, Dominic se représente sa place dans le monde du travail comme issu d'une détermination intergénérationnelle dont la causalité est extérieure à lui, c'est-à-dire qu'elle vient de l'instabilité de l'emploi. Par contre la figure 2 démontre qu'autant chez Dominic que chez Caroline, les expériences et la communication effectuées dans le milieu social d'origine ont permis la transmission de normes utilisées lors des expériences professionnelles. Dans le cas de Valérie, dont l'entourage avait le plus de stabilité en ce qui concerne l'emploi, nous notons une détermination fataliste aussi de par son origine sociale, cette fois par rapport à un destin déjà décidé alors qu'elle n'a, de toute façon, jamais pu faire ce qu'elle voulait. Chez Maude, la situation est quelque peu différente alors que celle-ci fait état d'un quasi absence de transmission de normes du milieu social d'origine en ce qui concerne le travail salarié, ses repères

provenant davantage du monde scolaire. Il est intéressant de noter la complexité du point de vue des jeunes sur leur « héritage » familial en regard du travail. En même temps qu'ils rejettent dans certains cas radicalement ce qu'ils se représentent comme travail de la famille et de l'entourage, ils parlent d'habiletés transmises, de courage de leurs parents, de l'impossibilité qu'ils ont à envisager un travail au péril de leur vie comme dans les forces armées. Un premier décalage entre les diverses représentations du travail peut donc être constaté: celui entre le rapport au travail dans leur milieu et la représentation du travail en tant qu'autoréalisation individuelle.

**Figure 2: Lien entre les normes transmises par le milieu social d'origine et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles**



Source : Analyse effectuée à partir d'entretiens réalisés en 2003.

Comme nous l'avons mentionné, les jeunes rencontrés ne sont pas attirés par le monde scolaire, préférant une formation qui demandera peu d'investissement en terme de durée. D'où provient ce peu d'entrain en regard de l'école, est-ce qu'il y aurait incompatibilité

<sup>23</sup> L'appropriation signifie ici que dans le discours, nous constatons le développement de distinction pour parler d'un domaine visé de réalité.

entre ce qui est transmis par le milieu social d'origine et ce que le monde scolaire préconise ?

## **2. MILIEU SOCIAL D'ORIGINE ET MONDE SCOLAIRE**

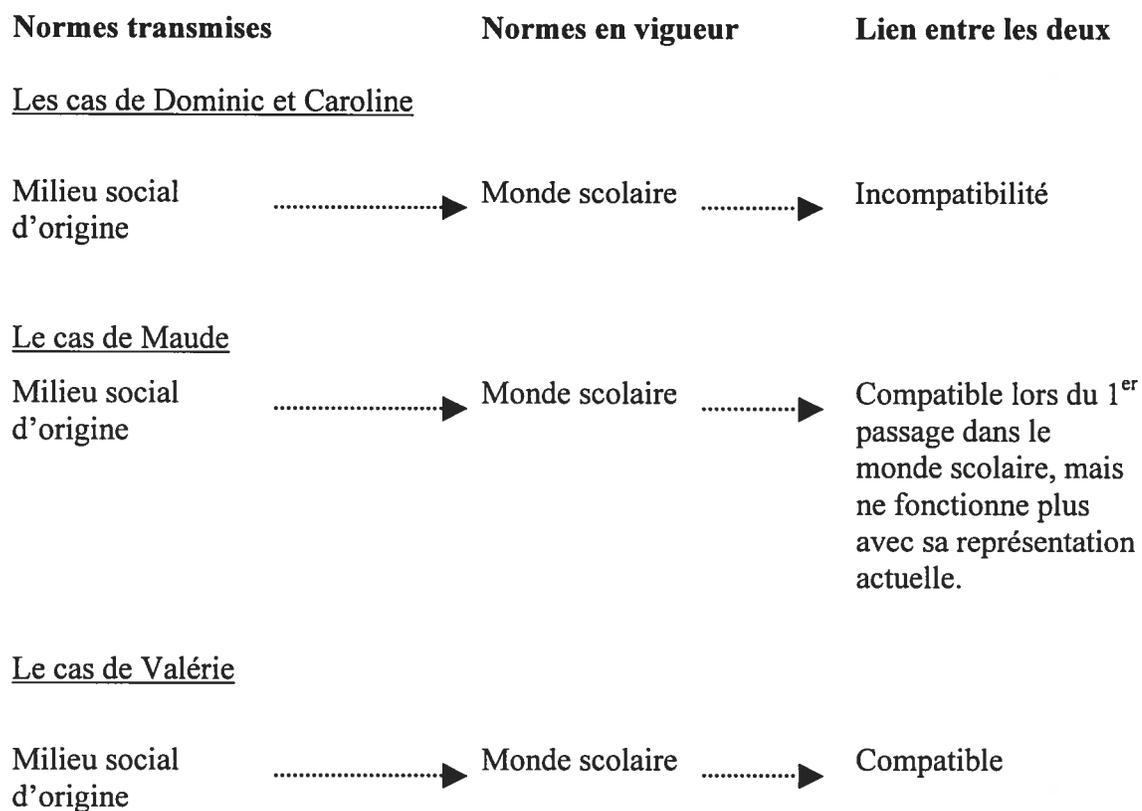
Nous avons vu grâce à la trajectoire de Caroline lors de la description (p.81) que l'enseignement de l'orientation professionnelle à l'école prenait pour acquis une connaissance de base du marché du travail et de ses possibilités d'emploi, ce que Caroline mentionne qu'elle n'avait pas. Ainsi, une question se porte à notre attention : est-ce que l'éducation et la formation transmettent des normes sociales différentes par rapport à la socialisation familiale et de proximité en regard au travail?

Il nous apparaît évident que des discordances existent. Par exemple, Dominic garde le souvenir que l'école rend lâche alors que la plupart des expériences vécues avec ses parents tendaient à démontrer à l'inverse le courage. De plus, il espérait qu'en ayant une formation de type professionnelle il pourrait éviter la situation dont a été victime son père qui a cessé l'école à l'âge de 15 ans. Malheureusement, pour le moment il n'a pas été en mesure de le faire, malgré le diplôme obtenu.

Toujours dans l'idée de l'origine sociale et du monde scolaire, Maude, pour qui les études prennent une place prépondérante, fait le constat que peu de gens de son entourage ont fait de longues études. Elle se demande si ce n'est pas dû à la façon dont ils ont été encadrés lors des études secondaires (p.81). Il est même perçu comme ridicule par l'entourage de vouloir se rendre à l'université, comme si les possibilités d'avenir des personnes de son entourage se situaient davantage dans les métiers.

La figure 3 présente la façon dont les normes qui sont transmises par le milieu social d'origine peuvent être appliquées dans le monde scolaire.

**Figure 3: Lien entre les normes transmises par le milieu social d'origine et les normes en vigueur dans le monde scolaire**



Source : Analyse effectués à partir d'entretiens réalisés en 2003.

Ainsi, pour certains, un second décalage se présente alors que les normes transmises lors de l'éducation et de la formation scolaires ne correspondent pas aux apprentissages reçus par la famille. Si le passage entre milieu social familial et milieu scolaire s'effectue difficilement qu'en est-il de celui de l'école au travail?

### 3. MONDE SCOLAIRE ET TRAVAIL

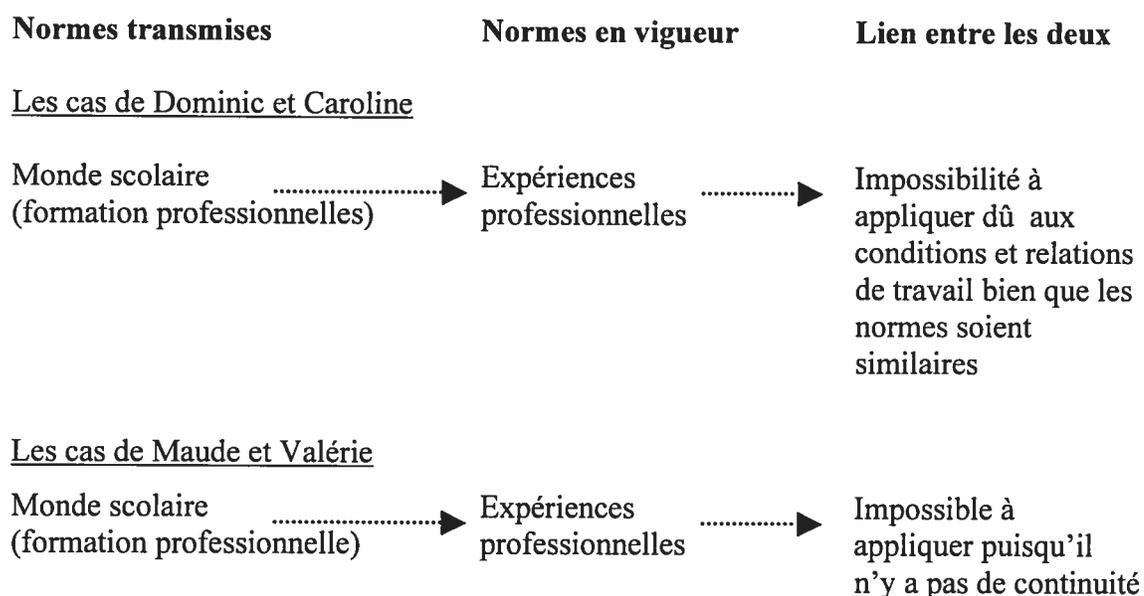
Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'éducation scolaire générale s'est démocratisée et il existe maintenant une panoplie de formations scolaires, que ce soit au niveau du secondaire (études professionnelles), au niveau collégial (techniques) et même universitaire (les baccalauréats, maîtrises et doctorats professionnels). Ces formations

devraient mener directement à un type d'emploi bien précis. Ainsi, pour ces personnes qui, suite à une éducation générale de niveau secondaire, décident de suivre une formation professionnelle de niveau secondaire, quelles sont les normes transmises, en regard du travail, lors des différents cours menant à l'obtention d'un diplôme? Quelle est l'application de ces normes? Alors qu'il est de plus en plus fréquent de ne pas voir la continuité entre le travail et les études, la précarité signifie-t-elle la fragmentation de l'expérience de travail?

Pour Dominic, tout comme pour Caroline, qui sont les deux seuls à avoir travaillé dans leurs domaines de formation, il fut impossible de reproduire les apprentissages reçus de la formation professionnelle dans le milieu de travail. Non pas que les normes de travail apprises étaient différentes, mais plutôt à cause des difficultés rencontrées dans les relations sociales de travail. En effet, ils étaient très peu préparés à la façon dont les rapports entre employés et superviseurs se dérouleraient. Il s'agit de connaissances qui n'avaient pas été apprises par le biais des relations familiales et que le réseau scolaire n'a pas non plus été en mesure de transmettre. Nous pouvons émettre l'hypothèse que la relation entre enseignants et étudiants dans le milieu très encadrant de la formation professionnelle est très différente des relations entre patrons et employés et c'est ce qui cause problème. Donc, bien qu'ils étaient capables de réaliser les tâches au niveau technique, les relations et les conditions entourant le travail ont posé des problèmes. Depuis, Dominic et Caroline ont décidé de changer de domaine. Pour les deux autres, la situation s'avère plus problématique alors qu'ils n'ont pas été en mesure de trouver un emploi dans leur domaine. Par contre, il n'en demeure pas moins que pour Maude, l'école demeure la référence en ce qui a trait à l'emploi salarié. Les emplois effectués par Maude et Valérie se situent dans le secteur des services et sont peu qualifiés. Malheureusement, nous n'avons pas assez d'information pour établir un lien avec les normes transmises à l'école. Dans l'ensemble, nous constatons que les jeunes font état d'une perception amoindrie d'eux-mêmes à la suite de leurs expériences de travail tandis que la publicité des D.E.P. parle de la considération sociale et des avantages économiques de l'emploi. C'est qu'aucun d'eux n'a pu atteindre cet idéal présenté. Faudrait-il revoir la stratégie de la formation professionnelle ? Nous n'avons interviewé

que quatre jeunes, nous considérons leur situation sous l'angle de la représentativité sociologique des relations sociales qui la compose. Sur cette base, nous pouvons croire que plusieurs diplômés de la formation professionnelle se réorientent soit par un retour à l'école soit par des emplois dans d'autres domaines suite aux constats des décalages entre les représentations du travail marquant leurs trajectoires.

**Figure 4: Lien entre les normes transmises par le monde scolaire et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles**



Source : Analyse effectués à partir d'entretiens réalisés en 2003.

La figure 4 démontre les difficultés à concilier ce qui a été appris à l'école avec les façons de faire dans le milieu de travail lorsqu'il existe un lien entre la formation suivie et le domaine d'emploi.

De plus, nous devons mentionner que dans la situation de Dominic, bien qu'il mentionne que dans sa formation professionnelle on a insisté sur la performance sans erreur qu'il faut accomplir en emploi, cette pédagogie a eu l'effet contraire. En effet, il y a eu favorisation d'une contre productivité en emploi en pratique, même si la représentation des normes de travail était similaire. Quant à Caroline, elle constate des conditions et des

relations à l'école et en emploi similaires menant à la dégradation de sa capacité de travail.

#### 4. EXPÉRIENCE DE RÉINSERTION PROFESSIONNELLE ET TRAVAIL

Nous avons également évoqué la question des expériences relatives à différentes activités reliées à la réinsertion professionnelle. Alors que Caroline, Dominic et Maude ont été en arrêt d'emploi salarié, ils ont fait appel à des services offerts par Emploi-Québec qui avait comme objectifs de les outiller pour le marché du travail. Sans nous aventurer dans le débat concernant la pertinence de ces mesures, nous nous questionnons sur les normes transmises lors de ces activités.

D'abord, dans le cas de Dominic, les cours suivis par l'entremise d'Emploi-Québec sont d'abord liés à l'école alors qu'il évoque leur ressemblance avec les cours d'éducation choix de carrière offerts dans les établissements secondaires (p.107). Ainsi, en ce qui concerne les apprentissages « théoriques » sur les possibilités de travail, ils ne lui apparaissent pas très utiles. Cependant, il retient beaucoup du contact avec les autres personnes vivant la même situation que lui, ce qui apparaît intéressant puisque tout ce qui concerne la dimension humaine (relations, difficultés vécues par les autres) du travail n'a été que très peu abordé que ce soit par le milieu familial ou scolaire.

Puis, pour Caroline, la situation vécue lors des expériences de réinsertion professionnelle alors qu'elle doit insister afin de modifier une règle non écrite évoque le fait qu'elle refuse de devoir s'adapter constamment à des façons de faire auxquels elle ne semble pas correspondre. En effet, cette situation nous rappelle le refus d'inscrire une profession dans son cahier d'éducation choix de carrières, acceptant ainsi d'échouer son cours (p.80). L'extrait suivant démontre cette nécessité à se battre continuellement, mais également l'absence de soutien moral lors des différentes démarches entreprises :

S : Est-ce que t'as eu des périodes où tu t'es sentie... vraiment seule?

C : Oui, pis je dirais que c'est ce qui manque le plus. Dans mon cas à moi, j'aurais pas fait tout ce chemin là, si j'avais eu une épaule. Souvent, je disais, je

pense que je l'ai dit au boulot vert<sup>24</sup>, je l'ai dit au B.S., toutes les services, c'est de la bureaucratie, c'est de la paperasserie, c'est fait ça, fait ça, mais y a pas de soutien moral, y a rarement ça. C'est, des gens qui ont fait des cheminements comme les miens ou un peu similaire, y ont eu la vie dure, ben y ont toujours eu à se tenir debout, pis à foncer, pis avance on va te dire bravo (Caroline), c'est beau t'es forte, tu vas finir squeegee sur la rue Ste-Catherine, faut encore te tenir droit, pis, ça à un moment donné, j'étais pu capable, j'aurais aimé ça être capable d'avoir un épaule, je sais que ça se paie pas, que ça ne s'engage pas ce genre de service là, mais c'est ça qui m'aurait fallu, genre quelqu'un qui me dise, t'es pas seule, on a déjà vécu ça, c'est pas grave de pas avoir tout ça, t'as 26 ans peut-être, mais t'as encore du temps.

Caroline, à l'inverse de Dominic, n'a pas été en mesure lors des différentes expériences de réinsertion professionnelle de trouver des gens qui lui ressemblaient et de voir qu'elle n'était pas seule dans sa situation. De plus, elle fait le constat que ce qui lui a manqué le plus, c'est du soutien moral. Elle établit donc clairement qu'il y a eu un manque dans son univers relationnel et que « c'est quelque chose qui a été très difficile », évoquant même le fait que la situation aurait été totalement différente si ce type de soutien avait été présent.

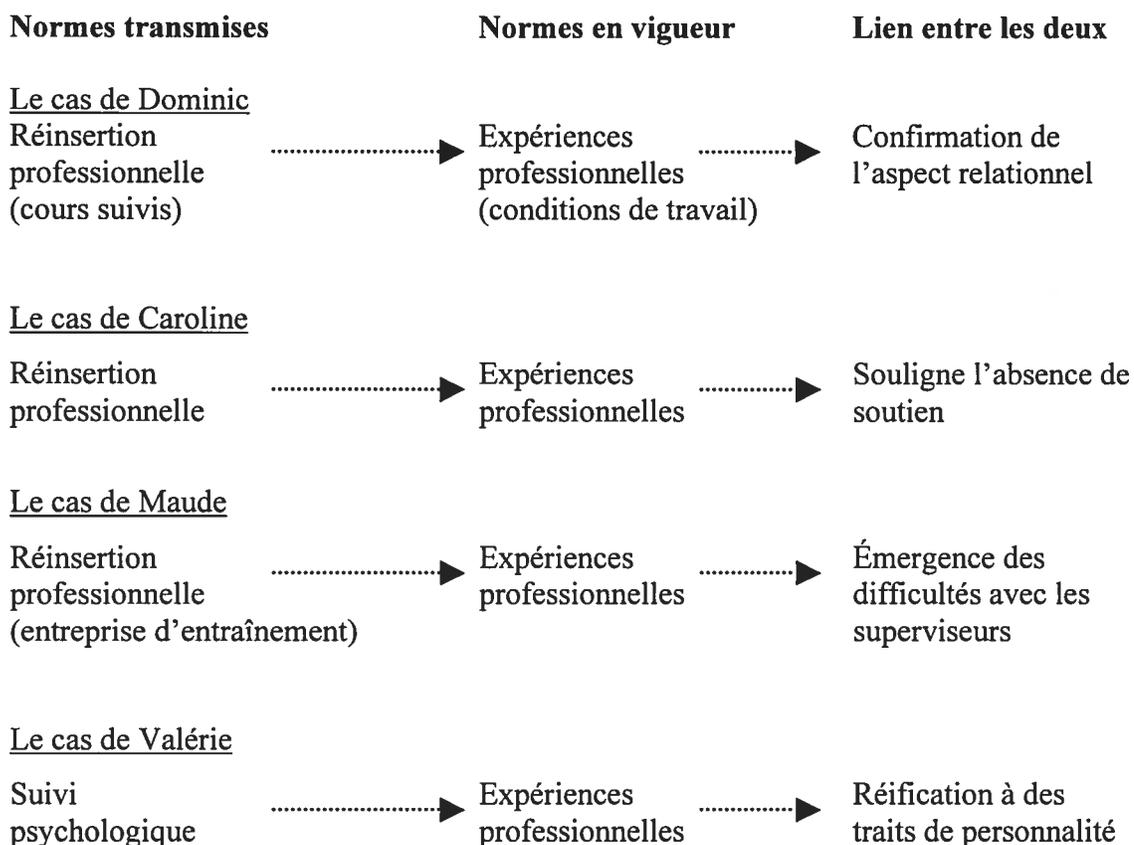
Enfin, en ce qui concerne Maude, l'entreprise d'entraînement a été une activité qui lui a permis de renouer avec un métier pour lequel elle avait été formée, mais qu'elle n'avait jamais pratiquée. Ceci a permis de constater le peu d'appropriation qu'elle avait réalisée et les attentes relativement à l'entreprise de formation qui « n'est pas une école, mais » (p.110) elle se serait tout de même attendue à plus d'orientation de la part des superviseurs. Le contact avec les autres « stagiaires » lui a permis d'apprendre beaucoup sur les relations sociales qui prévalent dans un milieu de travail, elle qui avait pratiquement toujours travaillé seule.

Bref, nous constatons que pour ces trois personnes, les activités offertes par Emploi-Québec sont d'abord assimilées au monde scolaire. Par contre, en observant de plus près, comme nous le permet la figure 5, nous voyons également que les questions des relations sociales sont abordées, ce qui apporte quelque chose de nouveau pour Maude et Dominic et dont Caroline déplore l'absence. L'autre point retenant l'attention est le fait

<sup>24</sup> Il s'agit d'un programme de réinsertion professionnelle axé sur la menuiserie offert par Emploi-Québec.

qu'ils aient tous, lors d'arrêt de travail, continué à s'impliquer afin de se retrouver un emploi.

**Figure 5: Lien entre les normes transmises par les expériences de réinsertion sociale et les normes en vigueur lors des expériences professionnelles**



Source : Analyse effectués à partir d'entretiens réalisés en 2003.

## 5. TEMPS ET TRAVAIL

Pour les jeunes, il semble y avoir ambivalence par rapport au travail. En effet, celui-ci donne un sens et une valeur au temps libre, mais il empêche de vivre et de profiter de la vie. Malgré toutes les difficultés dont fait état Dominic, il continue de vivre dans un temps social où le travail domine. En effet, même en période de chômage, son quotidien est orienté vers la recherche d'un emploi. Bref, malgré le fait qu'il ne participe pas activement au marché du travail, il continue de vivre en fonction de celui-ci. De plus,

lorsque questionné sur le travail par rapport aux autres activités sociales, Dominic énonce clairement l'ambivalence qui persiste :

S : Pis le travail, par rapport à tes autres activités ?

D : Ehhh, des fois, oui ben. Oui, ça peut peut-être prendre un petit peu trop de place, là. Parce que j'ai tout le temps été, t'sais comme je disais tantôt, si je tombais millionnaire, j'ai tout le temps été, même à l'école aussi là, je voulais tout le temps m'amuser. Dans le fond, le travail y peut m'empêcher un peu de m'amuser, mais dans le fond, il me permet de m'amuser.

S : Ah, dans quel sens ?

D : Ben t'sais, c'est parce que si exemple, je sais pas, je veux aller faire du camping à telle place, ben faut j'm'achète ci, faut j'm'achète ça, t'sais faut j'm'arrange. Ben dans le fond, ma job me permet d'avoir de l'argent pour y aller. Si je veux aller sauter en parachute, ben ça me prend un parachute pis y faut que je paye la formation pis ces choses-là, pis si je travaillais pas, ben je pourrais pas avoir ces choses-là. Pis d'un autre sens, ben des fois, y m'empêche de faire des affaires.

S : Parce que ?

D : Ben parce que, mettons j'sais pas, j'voudrais peut-être partir deux semaines dans le Sud, j'peux pas parce que, ben mettons que j'ai une occasion de partir dans le Sud, je peux pas y aller parce que je travaille, pis je peux pas prendre mes vacances cette semaine là. Si je travaillais pas, ben je dirais go, j'y vas. Mais y faut que tu travailles pour faire ce que tu veux faire. Y peut prendre de la place, mais dans le fond t'as pas le choix de l'avoir pour faire ce que tu veux faire.

Ainsi, chez Dominic, cette ambivalence se résout dans une conception du travail instrumentalisé afin de permettre la consommation.

Afin de répondre à la question que posait Kosik (1988), nous croyons que ces jeunes demeurent pré-occupés, c'est-à-dire qu'ils organisent leur vie selon une anticipation de l'occupation présente continuellement dans leurs représentations. Bien que les autres activités de la vie sociale existent et que certains voudraient les prioriser, les jeunes doivent continuer de les subordonner au travail. Selon nous, le cas de Valérie qui fait état d'une difficulté à concilier travail et famille le démontre bien. Tout comme celui de Caroline pour qui école et travail se vivent simultanément puisque pour que les études puissent être réalisées, elle doit travailler. Ce qui démontre, à notre avis, le fait que le travail domine toujours les autres activités de la vie sociale, bien plus, pour la majorité de ces jeunes, ils vont en venir à constater que le travail résume leur vie ou peut mettre en péril leur vie de par les conditions de travail qu'ils constatent.

## 6. ALORS, LE TRAVAIL EST-IL CENTRAL ?

Nous nous sommes demandé si le rapport au travail se pose encore comme un élément central. Lors du premier paragraphe, nous avons présenté différents arguments utilisés par Offe (1985) afin de démontrer que le travail n'est plus central, collectivement et individuellement. Dans cette dernière partie, nous exposerons les différents éléments qui nous permettent de conclure à la centralité ou non du travail pour chacun des répondants.

D'abord, si nous tentons de synthétiser notre description en ce qui a trait à la présence d'une représentation de l'autoréalisation individuelle par le travail chez les répondants, nous pouvons dresser le tableau suivant:

Tableau II : Présence de l'autoréalisation dans le travail chez les répondants

	Initialement	Lors de l'entretien
Caroline	Oui	Oui
Dominic	Oui	Non
Valérie	Non	Oui
Maude	Non	Non

Source : Analyse effectués à partir d'entretiens réalisés en 2003.

Par contre, le fait que le travail ne soit pas un élément perçu comme permettant l'autoréalisation ne permet pas de conclure qu'il n'est pas central. Allons maintenant dans le détail de chaque cas d'évolution de la représentation du travail.

### 6.1 La trajectoire de Caroline

Caroline est celle qui fait état du rapport au travail le plus central parmi les répondants alors que le travail et le jeu sont mêlés dès un jeune âge de façon presque systématique. C'est également celle qui arrive le mieux à décrire ce qu'elle fait. Il y a toutefois un décalage entre ce qu'elle vit et ce qu'elle veut être. Ceci montre qu'il est possible d'avoir une transmission très forte de la centralité du travail dans la vie par un parent sans que cette transmission ne soit perçue à cause d'une opposition au modèle du travail que représentent les parents. Elle est aussi la seule à décrire des jeux éducatifs faits avec un de ses parents. Le problème réside davantage dans le fait qu'elle ne croit plus à ses possibilités d'échapper à la détermination de son origine sociale, le mode de

fonctionnement de la société l'empêchant, selon elle, d'y arriver. De plus, Caroline pose le travail simultanément aux études, ce que ne font pas les autres, esquisant un projet de carrière nécessitant une formation longue qui requiert un financement par le travail. Enfin, malgré ce projet de carrière qui instrumentalise temporairement le travail aux nécessités de la formation, celle-ci a toujours recherché une certaine réalisation dans ses emplois quels qu'ils soient :

C : J'ai fait une dizaine de métiers différents, j'ai tout le temps travaillé, pis dans chaque chose, moi j'ai aimé ça. J'ai tout le temps donné, je voulais être bonne dans mon travail, je voulais bien faire, je voulais le faire au maximum et puis, je finissais toujours bien classée là dedans, pis j'aimais ça apprendre. Que ce soit menuiserie ou femme de ménage, fallait que je trouve des trucs, fallait que je trouve comment ça va bien.

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises lors de la description, le fait d'être bien classée dans ce qu'elle fait, pouvoir obtenir un certain prestige est très présent chez Caroline tout comme l'aspect ludique, « les trucs », et d'apprentissage, « fallait que je trouve », dans n'importe quel travail qu'elle a accompli. Ce qui nous laisse croire à l'importance de l'autoréalisation dans le travail et aussi, à sa centralité fondée sur une représentation du travail qui comprend des moments ludiques et cognitifs « qui font que j'ai aimé ça ». Mentionnons que lorsque l'autoréalisation a disparu, ce fut la dépression. Nous pouvons conclure qu'une représentation du travail comme activité centrale persiste malgré les expériences dans la mesure où cette représentation intègre ces éléments ludiques, cognitifs mais aussi de reconnaissance sociale : « je finissais toujours bien classée là-dedans ». Les jeux éducatifs tels ceux de mémoire décrits par Caroline condensent ses propriétés qui vont venir par la suite définir d'une façon persistante son rapport au travail. De ce point de vue, tant la conception de la transmission de Caroline que sa capacité à décrire, sous forme d'énigme à trouver l'organisation du travail, différencie sa représentation du travail des autres personnes de l'échantillon. Il en ressort que la représentation accorde une place centrale au travail, non seulement en terme de déclaration de la personne interviewée, mais aussi dans la constitution de la représentation où la catégorie travail est reliée à d'autres catégories situées généralement aujourd'hui par les autres personnes de l'échantillon comme du hors travail.

## 6.2 La trajectoire de Dominic

Chez Dominic, le travail a déjà permis l'autoréalisation. En fait, il aurait voulu qu'il le puisse alors qu'il refusait d'être comme son père qui a dû travailler pour faire vivre sa famille. Toutefois, ses différentes expériences l'ont amené, selon lui, à subir le travail, à devoir le faire pour survivre plutôt que pour se réaliser. Bref, un rapport du nécessaire, travailler pour faire vivre un groupe, la famille. Nous nous souvenons qu'un des critères utilisé par Offe (1985) afin de prétendre que le fait du travail n'est plus central collectivement est relié à l'idée qu'il n'y a plus vraiment de conséquence à ne pas travailler et inversement, à cause des charges fiscales, l'effort individuel n'est pas tellement récompensé. Nous avons émis des réserves à ce sujet. Dans le cas de Dominic, nous avons vu que son père préfère travailler que de rester sur l'aide sociale, même si le revenu est sensiblement le même. Dominic conserve cette idée. Ce qui nous laisse croire que le travail demeure central, qu'un renversement n'est toujours pas présent.

C'est dans le parcours de Dominic que la transformation du rapport au travail est la plus évidente. D'un rapport permettant l'autoréalisation avant les premières expériences de travail alors que le vocabulaire utilisé relève de l'univers sémantique de l'être, ces différentes expériences l'amènent plutôt à subir le travail, à en faire une activité qui lui est totalement extérieure à sa représentation de lui-même et obligatoire, non plus souhaitée. C'est que l'autoréalisation dans le travail se heurte au caractère évanescent de la relation de travail et le fait qu'elle s'impose plutôt qu'elle soit choisie. Il semble y avoir un certain dépit, relevant de la présence dans son discours de la notion d'arbitraire de la vie de travail, comme en témoigne cet extrait provenant de la toute fin de l'entretien :

S : Ton métier, le, en aéronautique ?

D : Oui, si j'avais fait 5 ans, pis j'aurais fait 4 dépressions nerveuses à cause de ça, là j'aurais dit, c'est pas la bonne affaire là. Mais si, t'sais, là tu l'essayes un an, ben là tu tombes en chômage là, tu peux pas savoir

S : T'as pas le temps de le vivre vraiment longtemps

D : Ben c'est ça. Pis même en un an, y peut se passer ben des affaires, parce que dans l'autre année d'après ça aurait pu partir super bien, tu peux pas voir vraiment.

S : C'est dur de planifier

D : T'apprends un peu comment que la vie marche aussi. T'sais tu peux être haut, mais tu peux tomber bas en pas long là. De toute façon quand tu passes par là, pis après ça tout va bien là, quand te retombe dans misère là, c'est pas de la misère parce que j'ai rien là<sup>25</sup>, t'sais t'apprends dans le fond. C'est ça, t'apprends...

Dominic déplore l'impossibilité de réellement valider son choix professionnel alors qu'il lui est impossible de travailler pendant une assez longue période pour savoir si il aime ce qu'il fait. Cette perception, qu'il soit possible de passer d'une situation où tout va bien, à la misère en peu de temps, est bien à la mesure du renversement rapide de sa situation, comme si tout peut basculer. Ce qui est vu comme étant « la vie » puisque pour Dominic, cette difficulté à prévoir fait partie de la vie et apprendre à vivre ainsi est ce qui l'attend. Les autres activités de la vie sociale dépendent largement de sa situation de travail. En ce sens, le travail demeure central.

### **6.3 La trajectoire de Valérie**

Chez Valérie, l'autoréalisation n'a jamais été très présente alors qu'elle n'a pas su pendant un certain temps ce qu'elle voulait faire, elle n'a pas eu de rêves. Pourtant, elle semble maintenant rechercher un travail passionnant, ce qui nous laisse croire à un besoin de réalisation. En effet, alors qu'elle admet avoir déjà travaillé sans aimer ce qu'elle faisait, elle se pose contre ce type de comportement à l'avenir (p.117). Toutefois, la situation n'est pas encore fixée alors qu'elle dit oui au travail et à la réalisation, mais pas au détriment de sa famille qui apparaît prioritaire. Puis, comme nous l'avons mentionné précédemment, alors qu'elle a eu recours à l'aide psychologique, nous pouvons noter que cette aide l'a amenée à réifier à des traits de personnalité, la cause principale des difficultés vécues sur le marché du travail. Dès le premier chapitre, nous avons émis des réserves face à la prédiction de Offe (1985) relativement au fait qu'étant donné que le chômage sera beaucoup plus présent, il y aura une modification des conceptions du travail. En ce sens que, le fait de ne pas travailler ne sera plus perçu comme une responsabilité personnelle. Or, comme nous l'avons vu avec Valérie, la perception quotidienne de la majorité à l'égard de ceux qui sont sans travail demeure de croire en la lâcheté et la paresse de ceux-ci, alors qu'elle sentait qu'elle était perçue

---

<sup>25</sup> Sous-entend pas de famille, pas de maison.

comme folle, ce qui était très difficile, « pénible même » (p.111). Qui plus est, le travail psychologique qui est fait auprès de personnes en arrêt de travail remet en question leur comportement et non pas la façon dont fonctionne le marché du travail, ce qui nous semble tendre vers un renforcement de la responsabilité personnelle lorsqu'il y a arrêt de travail. Le retour sur le parcours professionnel fait par Valérie démontre cette réification à des traits de personnalité des problèmes qui relèvent des relations de travail:

V : Moi, j'ai peut-être trop un caractère ti-boss, c'est ça mon problème. J'ai un caractère à ti-boss, pis ehh, les jobs que quand j'ai lâché, comme à mettons ma première job au X, je me suis rendue compte que j'étais robotisée, que j'étais pu humaine, que j'étais quasiment le numéro 90, là, là, je me suis rendue compte que j'étais un numéro. Pis moi, je suis tellement humaine que ça va faire là. J'ai dit non, je laisse la job là, je suis partie. J'ai dit, y est pas question qu'on me traite de même. Si tu veux m'engager, traite moi sur le sens du monde, parce que moi je ne travaillerai pas pour toi. Je vau mieux que ça. Déjà là, je savais que je valais mieux. J'étais quand même pas pire pour une fille qui manquait de confiance (rires). Après ça, eh ben le Y, je serais restée là, mais là j'ai lâché pour mes études. Mon D.E.P. là, ça c'était les études, pis c'était normal là, à un moment donné, pis j'avais l'argent. Après ça, là, une ben je te l'ai dit, c'est parce que j'aimais vraiment pas ça, j'avais peur d'y faire mal à la fille<sup>26</sup>. Ça j'avais la peur, j'aimais pas ça. On dirait que le monde y pense, aille, faut que tu ailles une job, crache pas ses jobs. Quand t'en as une nanana, c'est pas bon pour toi de toujours sacrer tes jobs là, pis c'est parce que c'est tu eux autres qui travaillent là, c'est tu eux autres qui vont y aller, c'est tu eux autres qui sont dans ma peau. Parce qu'écoute, je savais peut-être tellement pas où m'en aller que je faisais des recherches sur moi inconsciemment pour laisser des jobs comme ça. Pis j'aimais pas me faire, à la longue, je suis capable de prendre une critique ok, pis de travailler avec ma critique

S : Quand est constructive aussi

V : J'sus capable de la rendre constructive, pis je suis pas conne, on apprend avec nos erreurs, pis nos faiblesses, je peux ben comprendre. Mais je pense qu'à un moment donné, je suis capable de voir quand c'est trop critique, t'as pas raison de me critiquer comme ça, écoute moi je peux pas tougher<sup>27</sup> là dedans. Là je m'en allais, je cherchais ailleurs.

Dans cet extrait, Valérie qui énonce les motivations qui l'ont poussée à quitter différents emplois fait état d'un besoin de réalisation. En effet, il était nécessaire pour elle d'être traitée humainement et de ne pas avoir peur de réaliser son travail. Nous remarquons ici

<sup>26</sup> Dans ce travail, Valérie devait maquiller les gens.

<sup>27</sup> Continuer, endurer.

l'utilisation de termes tels que numéro et robotisé, ce qui démontre l'absence de considération humaine, selon elle au profit de la production, l'économique s'opposant au social. Sans considérer outre mesure l'entourage qui ne comprenait pas pourquoi elle quittait des emplois, elle démontre que sa quête de réalisation était plus importante que l'assurance d'avoir un travail qui ne lui convenait pas. Ainsi, bien que lorsqu'elle était jeune, elle ne rêvait pas vraiment d'une réalisation de soi par le travail, les différentes expériences professionnelles l'ont amené à modifier sa représentation qui intègre maintenant la nécessité d'une satisfaction dans ses emplois. Dans le cas de Valérie, il semble y avoir un questionnement sur les raisons qui font que le travail est central dans la société. Toutefois, elle s'y soumet.

#### **6.4 La trajectoire de Maude**

Démunie, alors que les connaissances minimales du travail n'ont pas été transmises si ce n'est que comme moyen instrumental pour vivre, Maude appréhendait beaucoup l'entrée sur le marché du travail. Difficulté à s'insérer, à comprendre le sens du travail, il n'y a pas eu d'appropriation et ça ne semble pas être un objectif.

M : À l'époque, j'avais jamais travaillé, jusqu'à 18 ans

S : Ah oui ?

M : Non, moi c'était ça, c'était l'école, l'école, l'école. Je travaillais pas, parce que je savais que dès qu'on travaille c'est comme, tu travailles t'as besoin d'argent, t'as tout le temps besoin de plus d'argent faque tu travailles tout le temps plus, pis tu laisses tomber tes études. Moi c'était pas ça que je voulais faire, c'était vraiment, études, études, études. Faque j'avais jamais comme travailler, faque dans un sens ça me faisait peur de me trouver une job dans mon domaine pis de dire : « ah, j'ai juste faite ça dans ma vie », parce que t'sais j'en avais pas d'expérience, je savais pas c'était quoi travailler, t'sais.

Si nous revenons encore à Offe (1985) qui remet en cause la centralité du travail, en questionnant la persistance du caractère éthique du travail défini comme étant ce qui permet la vraie vie et une vie moralement bonne, nous constatons que cette façon de se représenter le travail demeure présente. Surtout dans le cas de Maude qui parlera à plusieurs reprises du travail comme étant la « vraie vie ». Ce qui est également à l'inverse de ce que nous mentionne Zoll (2001), alors que le travail salarié va à son rencontre. En effet, les recherches effectuées par Zoll ont démontré que pour plusieurs

jeunes le travail salarié était extérieur, il ne servait qu'à pouvoir réaliser les activités du hors travail, qui elles, correspondent à la vraie vie. Comme quoi, chez certains jeunes, le travail demeure la norme au niveau de l'intégration. Par contre, il faut noter que c'est chez Maude que cette idée est la plus présente et que c'est elle qui fait le moins état d'autoréalisation par le travail. S'agit-il vraiment d'un critère pertinent pour déterminer de la centralité du travail de constater que celui-ci est évoqué que sous la forme de la contrainte à l'intégration sociale? Nous croyons que Maude est celle pour qui le travail est le moins central, au lieu de subordonner les autres activités sociales comme la famille et les amis, elle semble vouloir intégrer le travail à celles-ci (p.).

## 7. CONCLUSION

Ainsi, comme nous l'avons évoqué précédemment, la situation sociale contemporaine est le résultat d'une étape avancée de ce processus de la socialisation a posteriori caractérisant la configuration de la vie sociale propre au capitalisme dont nous parlait Deleplace (1979). Le rapport au travail n'est plus donné, ce qui a pour effet, comme nous pouvons le constater dans le discours des interviewés, de fragiliser les individus. Les jeunes qui ont vécu différentes expériences en peu de temps doivent recomposer de multiples fois leurs liens au travail. Par contre, bien que ces transformations, ces changements structurels qui affectent le marché du travail ne touchent pas uniquement les jeunes comme l'observe justement Dominic, il ne semble pas pour autant y avoir un changement radical de la représentation du travail salarié, celui-ci continuant de dominer dans les représentations comme élément déterminant leur existence. En fait, notre analyse montre que cette notion de centralité du travail doit être problématisée et prend différentes formes selon l'origine et les trajectoires de socialisation. Nous allons revenir en conclusion à ces constats qui ressortent de notre recherche.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous avons commencé par présenter les changements qui ont eu cours dans le monde du travail, modifications qui s'apparentent à des changements structurels. Sous cet angle nous avons envisagé la façon dont le marché du travail tel que nous le connaissons présentement a pu se développer, ce qui nous a permis de constater que la transition vers une conception instrumentalisée du travail s'est vu permise grâce à un renversement dans les conceptions traditionnelles au moment où la consommation est passé d'un vice à une vertu (Rifkin, 1995). Tant et aussi longtemps que la société marchande dominera, le travail demeurera la meilleure façon de pouvoir y participer pleinement. Ou serait-ce plutôt l'inverse? Est-ce que tant que le travail dominera, la société marchande continuera d'exister ? Sans jouer aux futurologues, certains ont exposé la possibilité d'une société des loisirs, d'autres une société sans travail et enfin, plusieurs ont plutôt cru qu'une génération risquait d'être sacrifiée, bien que la situation se replacerait.

Nous avons choisi d'étudier un groupe social susceptible d'éprouver des difficultés à appliquer les modèles de travail, celui de la formation d'une représentation du travail en terme d'autoréalisation ou celui du travail comme moyen instrumental de la consommation à cause des possibilités d'arrêts de travail fréquents. En effet, les périodes de chômage cycliques repoussent sans cesse les plans effectués, que ce soit le départ en appartement, l'acquisition de biens ou la création d'une famille. Étant donné que les jeunes rencontrés sont frappés de pleins fouets par les changements structurels du monde du travail, il nous semblait intéressant de vérifier de quelle façon ils se posent par rapport à lui. En effet, ne pouvant pas reproduire le travail selon la norme sociale à laquelle ils ont pourtant été socialisés soit le modèle, étude, travail, retraite, nous nous sommes demandé comment ils allaient s'identifier ou non au travail.

Nous avons donc rencontré quatre jeunes diplômés du secteur professionnel qui ont vécu des difficultés sur le marché du travail. Deux ont vécu des épisodes de chômage alors que les deux autres ont eu à composer avec une période de dépression d'environ un an à la suite d'un épuisement professionnel. Lors de l'entretien, ils songent tous à effectuer un retour sur les bancs d'école, si ce n'est pas déjà fait. Nous croyons que nos entretiens

à structure ouverte ont permis de créer un matériau propice pour saisir le contenu et la forme qui organisent les représentations du travail. Le fait d'interviewer des jeunes nous semblait être un avantage étant donné qu'il y avait proximité sociale nous différenciant du rôle d'intervenant. Les entretiens réalisés ont permis d'obtenir un contenu très intéressant. Toutefois, lors de l'analyse, nous avons réalisé à quel point les représentations chez les jeunes étaient complexes à cerner étant donné les nombreuses expériences vécues en peu de temps et la réorganisation importante de leur rapport au travail durant les années précédant l'entrevue où ils se sont insérés dans des emplois à durée limitée. Il faut également mentionner que deux des personnes rencontrées ont fait des dépressions en bas âge, ce qui, pouvons-nous croire, a beaucoup d'influence sur les représentations. De plus, nous aurions aimé nous attarder à la façon dont les jeunes se sont sentis « aidés » par les différentes mesures mises en place par les gouvernements, toutefois, cela dépassait le cadre de notre propos. Enfin, à la lumière de la description et de l'analyse, nous avons réalisé qu'il semblait y avoir plusieurs difficultés lors des relations avec les patrons. Malheureusement, peu de questions ont été posées à ce sujet, il est donc impossible de pouvoir analyser davantage ce point.

Nous avons posé l'hypothèse qu'il existe un décalage entre la représentation des expériences de travail et la façon dont les jeunes rencontrées se représentent le travail de par leur socialisation première, ce qui les oblige à se recomposer une continuité dans leur rapport au travail, certains arrivent à le faire et d'autres moins.

La description des contenus permet de constater que bien qu'ils se ressemblent, les jeunes rencontrés ont tous une façon spécifique de concevoir le travail. D'un point de vue inscriptif, nous avons vu que ce que nous avons identifié comme la transmission familiale est ce qui a été le plus marquant pour les répondants dans l'établissement de leur rapport au travail tout en constatant dans leurs jugements qu'ils rejetaient les formes du travail salarié effectué par les parents. Par exemple, bien que Dominic ne voulait pas être comme son père, il retient les apprentissages effectués avec ses parents comme étant les plus déterminantes. Pour ce qui est de la transmission par le biais des expériences scolaires, elles ne sont pas retenues comme étant très importantes. Qui plus est, pour

Dominic et Caroline, les apprentissages scolaires sont difficilement réconciliables avec les pratiques familiales. Les expériences professionnelles s'avèrent beaucoup plus décisives alors que pour ceux qui travaillent dans leur domaine de formation, il y a discontinuité entre les apprentissages retenus sur les bancs d'école et l'expérience de l'emploi. Pour les deux autres, elles n'ont même pas été en mesure de travailler dans leur domaine, démontrant les difficultés à s'insérer dans le marché du travail, même muni d'un diplôme. Ainsi, la continuité entre formation et emploi apparaît difficile à réaliser contrairement à ce qu'annonce la publicité scolaire à propos des D.E.P. qui insiste sur la facilité à se trouver un emploi étant donné qu'il y a une grande demande par les milieux professionnels de diplômés. Enfin, les expériences de réinsertion professionnelle démontre l'importance du travail chez Maude et Dominic qui profitent de celles-ci pour améliorer leurs compétences tandis que chez Valérie, l'expérience de suivi psychologique démontre la façon dont ce processus de réinsertion, faisant appel au psychologique, tend à formuler une réinterprétation des événements en fonction d'une explication par la dynamique interne de l'individu. Du point de vue réflexif, nous avons remarqué qu'il existait certaines différences entre la description des expériences vécues et la façon dont les jeunes rencontrés disent se représenter le travail.

Toujours lors de la description des contenus, nous avons relevé des expressions démontrant le caractère incontournable du travail malgré qu'il soit considéré comme obligatoire plutôt que le résultat d'un choix personnel. Par exemple, une répondante mettant l'accent sur l'aspect participatif de la société par le travail en vient à considérer qu'il s'agit de la « vraie vie », de la « réalité ». Enfin, le travail est également associé à la valorisation et à l'apprentissage prenant dans cette conception une plus grande complétude en ce qui a trait à sa centralité. Nous pouvons pratiquement parler d'une gradation, de l'absence de réalisation jusqu'à l'autoréalisation totale. Dans tous les cas, la nécessité à y prendre plaisir est évidente et si ce ne peut se faire dans les tâches effectuées, ce doit être dans les conditions. Il y a également présence de plusieurs subtilités dans les discours qui, à prime abord, semblent se rejoindre. Ainsi, alors que Caroline fait état de la recherche d'autoréalisation dans le travail depuis qu'elle est toute jeune, Maude, à l'inverse, n'a que très peu d'appropriation de son entourage lorsqu'il est

question de travail. De façon plus précise, nous devons mentionner que la façon de s'adapter aux réalités du travail est très différente chez les répondants. En effet, alors que Dominic croit d'abord à la possibilité de se réaliser par son travail, il change complètement sa représentation et le travail ne devient qu'un élément obligatoire afin de pouvoir se réaliser par d'autres activités qui sont plaisantes. Chez Caroline, l'impossibilité de réalisation dans un emploi la mène à la dépression et à un changement d'orientation, mais le travail demeure toujours l'élément central permettant la réalisation. À cet égard, l'association entre une vie de travail problématique comme cause de la dépression en dit long sur l'importance du travail dans leurs raisonnements. En ce qui a trait à Valérie, mère monoparentale de deux enfants, la question du travail ne s'est posée que très récemment alors qu'elle commence à voir ses compétences et ses habiletés. Enfin, pour Maude, le travail a longtemps été une réalité abstraite dans sa pensée alors qu'elle ne s'interrogeait même pas à ce sujet. Un passage au chômage l'a obligé à repenser à son avenir, mais elle demeure très limitée quant à ses connaissances du travail.

Somme toute, notre analyse nous a permis de déterminer que le travail demeure le temps d'activité central chez les jeunes rencontrés. En effet, bien qu'il ne soit pas nécessairement ce qui permet l'autoréalisation, le travail demeure dominant dans l'organisation de la vie sociale. Ce que certains déplorent alors que d'autres semblent s'y résigner. Ainsi pour la seule répondante qui ait des enfants, la conciliation entre travail et famille s'avère un casse-tête, surtout avec des horaires l'obligeant à travailler le soir et la fin de semaine. Pour cette dernière, c'est probablement la difficulté à allier sa façon de se représenter le travail à l'expérience vécue qui l'a menée à l'épuisement professionnel. Comme quoi, ces questions méritent l'attention.

Les représentations sociales se forment à travers les expériences pratiques, mais également par les messages véhiculés par la société. Tant et aussi longtemps que la société, à travers l'éducation notamment, continuera de valoriser de cette manière le travail, il y a de fortes probabilités pour que les personnes comme Valérie et Caroline continuent de se croire les seuls responsables de leur situation et perçoivent une hostilité

de la part de l'extérieur. En effet, même si dans les faits, les expériences de travail contredisent cette valorisation, le message lancé est plus fort... Heureusement, les rencontres de groupe permettent aux jeunes de réaliser qu'ils ne sont pas les seules victimes de ces changements. En somme, l'ensemble de la transmission relative au rapport au travail que nous avons analysée fait état de deux modèles idéalisés : de pouvoir vivre le travail comme autoréalisation de la personnalité ou celui de concevoir le travail comme uniquement instrumental, c'est-à-dire qui élude la vie au travail que connaîtra la personne et qui constituera néanmoins son vécu. Nous remarquons aussi comment les représentations du travail se modifient profondément lors de l'occupation de l'emploi, notamment en ce qui a trait à la découverte des « conditions de travail » et des relations sociales au travail caractérisant le monde économique. Le monde économique apparaît dissocié des expériences antérieures, principalement de celles du monde de la représentation du travail individualisé issues de la socialisation familiale ou scolaire.

Nous l'avons mentionné lors de la description des contenus, il serait intéressant d'analyser en profondeur les discours des intervenants chez Emploi-Québec. Nous croyons aussi qu'une analyse des objectifs du ministère de l'Éducation du Québec en ce qui concerne la formation professionnelle serait riche en apprentissage. En effet, l'accent est mis sur l'augmentation de la diplomation des jeunes de moins de 25 ans. Or, il apparaît que plusieurs jeunes diplômés de ce secteur se réorientent quelques années après avoir terminé leurs études. En effet, nos quatre répondants croient tous que pour arriver à réaliser leur objectif professionnel, un retour aux études s'impose. Nous pouvons croire que les différentes campagnes axées sur l'importance de l'éducation scolaire ont porté fruits alors qu'une répondante va même jusqu'à prétendre qu'il faut faire de longues études pour pouvoir faire de quoi!

Finalement, nous croyons que nous avons réussi à démontrer que la question de la centralité du travail était complexe, qu'elle ne pouvait se limiter à la dichotomie entre l'instrumentalité et l'expression de soi. En effet, même si l'autoréalisation est absente, le travail demeure malgré tout un temps dominant. Nous avons voulu approfondir cette

idée de centralité du travail en la mettant en rapport avec les autres activités qui constituent généralement le hors travail. Il s'agit selon nous du critère le plus sûr de centralité. Dans ce cas de figure, nous avons réalisé que les aspects ludiques et cognitifs sont incorporés dans le travail. Enfin, nous croyons également avoir démontré l'importance des différents aspects de la socialisation familiale, scolaire et professionnelle en regard à la transmission de normes utiles pour le travail. Il semblerait donc que la génération actuelle conserve l'idée que le travail est le temps dominant. Il sera intéressant de refaire ce type d'études auprès des enfants de nos répondants, qui eux, connaîtront la réforme de l'éducation et auront vu leurs parents connaître des difficultés d'insertion sur le marché du travail. Peut-être qu'il y aura alors un changement dans les représentations sociales du travail.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abric, Jean-Claude. (1989) « L'étude expérimentale des représentations sociales » dans Denise Jodelet, *Les représentations sociales*, Paris, P.U.F. : 187-203.
- Arendt, Hannah. (1954, traduction 1972) *La crise de la culture*. Paris : Gallimard. Chapitre 1 : « La tradition et l'âge moderne » : 28-57
- Attias-Donfut, Claudine. (1996) « Jeunesse et conjugaison des temps » *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps : 13-22
- Boltanski, Luc. et Chiapello, Eve. (1999) *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard : 843 pages
- Castel, Robert. (1995) *Les métamorphoses de la question sociale une chronique du salariat*. Paris : Fayard. Chapitre VIII : « La nouvelle question sociale ». 386-474
- Castel, Robert. (2001) « Les jeunes ont-ils un rapport spécifique au travail? », dans Laurence Roulleau-Berger et Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube : 287-298.
- Conseil permanent de la jeunesse (1997) *La Réforme de la Sécurité du revenu. Un parcours semé d'embûches pour les jeunes / Conseil permanent de la jeunesse ; mémoire présenté à la Commission des affaires sociales au sujet du Livre vert intitulé "La réforme de la sécurité du revenu, un parcours vers l'insertion, la formation et l'emploi" ; [recherche et rédaction, René Simard ; collab. Louise Bisson]* Québec, Le Conseil. 63 pages.
- De Gaulejac, Vincent. Et Taboada-Leonetti, Isabel. (1994) *La lutte des places*. Paris : Desclées de Brouwer : 286 pages.
- Deleplace, Ghislain. (1979) *Théories du capitalisme: une introduction*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble. François Maspero. 296 pages.
- Direction générale de la formation professionnelle (1988) *Cadre général d'élaboration des programmes de formation professionnelle*. MEQ. 15 pages

- Dostaler, Gilles. (1983) « Transition et pensée économique ». *Cahiers de recherche sociologique*, 1, septembre : 19-35.
- Dubar, Claude et Demazière, Didier. (1997) *Analyser les entretiens biographiques : l'exemple des récits d'insertion*, Paris : Nathan, 350 pages
- Dubet, François. (2001) « Entrée dans la vie et socialisation en France », dans Laurence Roulleau-Berger et Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube : 27-42.
- Dubois, Nicole. (1994) *La norme d'internalité et le libéralisme*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble : 223 pages. Chapitre 6 : « Norme d'internalité et activité évaluative libérale : 151-193
- Dufour, Stéphane. Fortin, Dominic et Hamel, Jacques. (1991) *L'enquête de terrain en sciences sociales : l'approche monographiques et les méthodes qualitatives : bibliographie annotée*. Montréal : Saint-Martin : 183 pages.
- Dumadezier, Joffre. (1999) « Importance cachée de la croissance du temps libre dans la métamorphose de la civilisation » *Loisir et société*, Volume 22, numéro 2 automne :313-322.
- Fournier, Geneviève et Bourassa, Bruno. (2000) « Le travail des 18-30 ans : vers une nouvelle norme », dans Geneviève Fournier et Bruno Bourassa (dir.), *Les 18 à 30 ans et le marché du travail*, Québec, Presses de l'Université Laval : 3-32.
- Gauthier, Madeleine et al. (1988) *Etre jeune en l'an 2000*. Québec : Éditions de l'IQRC : Presses de l'Université Laval, 154 pages.
- Gorz, André. (1988) *Métamorphoses du travail. Quête du sens*. Paris : Galilée, 292 pages.
- Gorz, André. (1997) *Misères du présent. Richesse du possible*. Paris : Galilée, 228 pages.
- Granovetter, Mark S. (1974) *Getting a job : a study of contacts and careers*. Masschussets: Harvard University Press, 179 pages.

- Groupe de travail sur la relance de la formation professionnelle des jeunes au secondaire et de la formation technique (1995) *La formation professionnelle chez les jeunes : un défi à relever*. MEQ, 71 pages.
- Halbwachs, Maurice. (1952) *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Presses universitaires de France, 298 pages.
- Hamel, Jacques. (1996) « Présentation : Le droit de la cité des jeunes en sociologie » *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps : 3-11
- Houle, Gilles. (1987) « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie » *Sociologie et sociétés*, vol. XIX, no 2, octobre: 77-86
- Houle, Gilles. (dir.) (1982) « La sociologie : une question de méthodes » *Sociologie et sociétés*, Vol XIV, no 1, avril : 174 pages
- Houle, Gilles et Ramognino, Nicole. (dir.) (1993) « La construction des données ». *Sociologie et sociétés*. Vol. XXV, no 2, automne : 222 pages
- Jodelet, Denise. (1989) « Les représentations sociales : un domaine en expansion » dans Denise Jodelet, *Les représentations sociales*. Paris, PUF: 31-60
- Kosik, Karel. (1988) *La dialectique du concret*. Paris : De la passion: 170 pages
- Labrie, Vivian. (1982) *Précis de transcription de documents d'archives orales*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 217 pages
- Lallement, Michel. (2000) « Rationalisation du temps et mutation des rapports sociaux » *Problèmes économiques*, no 2677, 30 août : 24-27
- Lesemann, Frédéric. (1998) « Les nouveau retraités » entre l'allongement de l'espérance de vie et le raccourcissement de la vie de travail ». *Le Gérontophile*, 20, no 4, automne : 3-6.

- Ministère de l'éducation du Québec. (2001) *Programme de la réforme québécoise, Version approuvée, Éducation préscolaire, Enseignement primaire*. Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 350 pages.
- Ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale. (2001) Ne laisser personne de côté ! Orientations et perspectives d'action en matière de lutte contre la pauvreté. Québec. 35 pages. (<http://www.mess.gouv.qc.ca/francais/strategie/publications/personne.pdf>)
- Offe, Claus. (1985) *Disorganized Capitalism*. Cambridge : Polity press. Chapter 5 : « Work : The Key Sociological Category? » :129-150. Version traduite en français : « Le travail comme catégorie de la sociologie » *Les temps modernes*, 41<sup>e</sup> année, mai 1988, no 466 : 2058-2094.
- Paugam, Serge. (1991) *La disqualification sociale : Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris : P.U.F. 254 pages.
- Perret, Bernard. (1997) « Les futurs contradictoires du travail » dans Pierre Boisard et al. *Le travail, quel avenir?* Paris : Gallimard. p.1-33
- Rifkin, Jeremy. (1995) *La fin du travail*. Boréal Compact; 84. 431 pages
- Rouleau-Berger, Laurence (2001) « Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord : entre affiliations, désaffiliations et résistances», dans Laurence Rouleau-Berger et Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube : 287-298.
- Sabourin, Paul. (2002) Notes de cours, SOL1090.
- Sabourin, Paul. (2003) « L'analyse de contenu », dans Benoît Gauthier (dir.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données*, 4<sup>e</sup> édition, Sainte-Foy : PUQ : 357-385
- Sabourin, Paul. (1997) « Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs » *Sociologie et sociétés*, vol. XXIX, numéro 2, automne. p. 139-161.
- Sabourin, Paul et Brochu, Paul. (2004) « *L'individu-lieu de la constitution sociale de l'économie contemporaine* » Communication présentée lors du colloque de l'AISLF, Tours, 3 juillet.

Saint-Pierre, Céline. (2001) « L'insertion professionnelle et citoyenne des jeunes au Québec », dans Laurence Roulleau-Berger et Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube : 57-70.

Schnapper, Dominique. (1997) *Contre la fin du travail*. Paris : Textuel, 111 pages

Sue, Roger. (1994) *Temps et ordre social: sociologie des temps sociaux*. Paris : Presses universitaires de France. 313 pages.

Tesch, Renata. (1990) *Qualitative Research Analysis Types & Software*. Hampshire: The Falmer Press: 330 pages.

Trottier, Claude. (2000) « Le rapport au travail et l'accès à l'emploi stable, à temps plein, lié à la formation : vers l'émergence de nouvelles normes ? », dans Geneviève Fournier et Bruno Bourassa (dir.), *Les 18 à 30 ans et le marché du travail*, Québec, Presses de l'Université Laval : 35-57.

Vergès, Pierre. (1989) « Représentations sociales de l'économie : une forme de connaissance » dans Denise Jodelet, *Les représentations sociales*. Paris, PUF : 408-428.

Vergès, Pierre. (1984) « Une possible méthodologie pour l'approche des représentations économiques » *Communication et information*, 6, nos 2-3 : 374-396.

Zoll, Rainer. (2001) « Jeunes, sens du travail et nouvel individualisme en Allemagne », dans Laurence Roulleau-Berger et Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube : 261-271.

## ANNEXE : SCHÉMA D'ENTRETIEN<sup>1</sup>

**1) Dimension Relations familiales:** Vérifier l'existence et la nature des liens (actuels et passés) entretenus avec les membres de la famille, plus spécifiquement les parents et les frères et sœurs (préalablement savoir s'il y a frère ou sœur).

Question générale : Lorsqu'on est encore enfant, nous sommes souvent influencés par ce que font les gens qui nous entourent. Très tôt, nous sommes conscients des activités (salariées ou autres) de notre entourage. Pouvez-vous me parler de ce qu'était le travail autour de vous ?

Parlez-moi de ce que vous faisiez et voyiez, est-ce que cela vous a influencé?

### **a) Sous-dimension Famille et travail**

- Est-ce que les personnes proches comme celles de la famille travaillent ? Quel genre de travail font-ils et font-elles (susciter a description pour éviter de devoir poser les sous questions
- Est-ce qu'ils ou elles ont transmis des informations, des capacités en rapport au travail selon vous ?
- Est-ce que voyant des personnes de votre entourage travailler, il y a des types de travail que vous vouliez faire ou au contraire que vous vouliez éviter de faire dans la vie ?

Mémo de cette sous-dimension:

Les influences qu'il a pu avoir en lien avec la famille, ce qui a guidé son choix, la façon dont s'est construit le rapport au travail.

### **b) Sous-dimension Rencontre, activités présentes**

- Est-ce que vous voyiez souvent les membres de votre famille, qu'est-ce que vous faites avec ceux-ci, quelles sont vos activités?

Mémo de cette sous-dimension:

Description des activités familiales; aide, support des membres de la famille; intégration sociale grâce aux relations. Mais également quelles sont les activités qui composent le quotidien, s'agit-il de loisirs, de détente, de travail?

### **c) Sous-dimension Rencontre, activités passées**

- Lorsque vous étiez plus jeune, quelles étaient les activités que vous faisiez avec les membres de votre famille: loisirs, sports, autres?

Mémo de cette sous-dimension:

Activités familiales, éducation familiale, encadrement, transmission.

**Toujours relié es interventions à une activité « assimilable » au travail.**

---

<sup>1</sup> Les thèmes placés entre étoile (\*\*\*) sont ceux qui ne figuraient pas sur le schéma initial lors du premier entretien. Ils ont été ajoutés pendant celui-ci.

**3) Dimension Travail:** Activités rémunérées effectuées par le répondant et son entourage.

- Quelle est votre expérience de travail?
- En général, quel est votre horaire de travail?

**a) Sous-dimension Activités de travail de l'individu**

- Quelles étaient les tâches quotidiennes effectuées lors des différentes activités de travail?
  - Qu'est-ce que vous préférez dans ces activités?
  - Pourquoi faites-vous ces activités?
- Qu'est-ce qu'un travail?*

Mémo de cette sous-dimension:

Motivations, type de travail, compétences requises et apprises...

**\*\*\*b) Sous-dimension Rapport avec les autres travailleurs\*\*\***

- Au travail, quelles sont vos relations avec les autres, est-ce uniquement professionnel, discutez-vous de votre vie privée ?
- Au dîner, vous sortez, vous mangez avec les autres, de quoi parlez-vous ?
- Existe-t-il différentes activités de bureau, un club social... ?
- Une fois la journée de travail terminée, est-ce que les personnes avec qui vous travaillez sont vos amis ? Faites-vous des activités ensemble, à l'extérieur du lieu de travail ?
- Une fois ce travail terminé, est-ce que vous continuez de voir ces personnes ?

**c) Sous-dimension Activités de travail de l'entourage (si ça n'a pas été couvert dans la première partie)**

- Quel travail faisaient ou font vos parents?
- Ont-ils changé d'emploi (lieu, horaire) fréquemment?
- Est-ce que vos amis ont un travail, que font-ils?

Mémo de cette sous-dimension:

Ce qui a été vu (apprentissage du travail), ce que fait l'entourage...

Plusieurs types d'activités composent le quotidien, qu'on ait un travail rémunéré ou pas, on fait quelque chose. Ce qu'on fait que ce soit seul ou avec d'autres nous occupe.

**4) Dimension Contribution au milieu:** Les différentes activités qui composent le quotidien, les tâches effectuées dans une journée, dans une semaine ou toute autre chose auxquelles je n'ai pas pensé, mais qui peut être vu comme une contribution au milieu.

- Parlez moi d'une journée typique. Vous vous levez, que faites-vous par la suite? Jusqu'au moment d'aller au lit.

- Quelles sont les variations possibles?

Vous avez eu une (ou plusieurs) période sans emploi rémunéré, sans travail au sens où il est entendu par le gouvernement, comment a été cette période pour vous, comment avez-vous retrouvé du travail?

**\*\*\*Sous-dimension : Différence travail/hors-travail\*\*\***

- Quelle est la plus grande différence entre les moments où vous êtes en période de travail et les autres ? Quelles sont les activités qui sont faites ? Est-ce que le travail gêne pour d'autres activités ?
- Est-ce que le travail vous permet davantage où vous empêche de faire ce que vous désirez ?
- Dans un monde idéal, quel serait vos objectifs, vos buts?

**5) Dimension Réinsertion en emploi:** façon dont l'individu a retrouvé un emploi, est retourné sur le marché du travail (*si tel est le cas...*).

- Comment avez-vous trouvé un nouvel emploi?
- Avez-vous déjà participé aux différents programmes offerts par le gouvernement pour trouver du travail?
- En quoi consistait ce ou ces programmes (pour voir la compréhension de la personne du programme
- Dans l'affirmative : quelles étaient les compétences demandées, est-ce que vous en avez développées de nouvelles?

Mémo de cette dimension: importance du réseau social ou des institutions. Relancer sur ce thème selon les moyens entrepris. La préférence pour une situation plus qu'une autre.

**Question retour, synthèse.**

- Où se situe le travail pour vous, s'agit-il de quelque chose d'important, quel est son utilité, quelle place remplit-il dans votre vie?

Mémo: Permet de vérifier ce que croit le répondant du travail, si c'est ce qui se manifeste dans les autres réponses.

**Termes concrets la perspective de l'élargissement de la notion de travail à celle d'activité à partir de leur expérience**

- Pensez vous que ce que l'on considère du travail et que l'on rémunère dans notre société va connaître un élargissement pour couvrir d'autres activités ex. : garder des enfants a la maison, des activités bénévoles, allez aux études, etc.
- Quelles activités sociales vous apparaissent être du travail?

**Un rétrécissement. On n'émunère plus qu'une partie du travail**  
**Merci**